

Les Ganethiens

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION
F N
FICTION

G.J. ARNAUD

Les Ganethiens



F L E U V E N O I R

G.-J. Arnaud

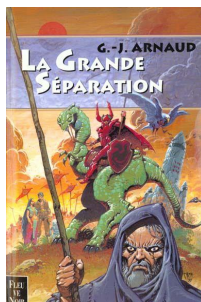
Les Ganethiens

*La Grande séparation,
tome 4*

FLEUVE NOIR

Note du numérisateur :

Cette numérisation a été faite à partir de l'omnibus « La Grande Séparation »



dont seul le tome 4 est ici numérisé.

Le cycle complet comprend :

Tome 1 : Les Croisés de Mara (1971)

Tome 2 : Les Monarques de Bi (1972)

Tome 3 : Lazaret 3 (1973)

Tome 4 : Les Ganethiens (2000)

La postface de Roland C. Wagner, écrite pour cet omnibus, est aussi présente dans ce livre numérique.

CHAPITRE PREMIER

L'ancien coordonnateur de deuxième classe Cobo, de l'Office de Détermination qui réglait le destin des internés de Lazaret 3, se trouvait depuis quinze jours universels dans la capsule de distension. Cobo avait parcouru différents stades de l'accélération progressive de ses fonctions biologiques, de son comportement physique et mental. Le but étant de l'envoyer sur la planète Mara où le temps s'était brutalement accéléré une dizaine d'années auparavant – mille ans sur l'énorme planète.

— Son séjour de deux semaines de notre temps, expliquait Laur à Jea, représente pour lui une année entière mais il est loin du compte. Au cours de la semaine prochaine le processus sera encore accéléré et il en aura pour trois bonnes années maraïennes avant de pouvoir vivre sur cette planète. Peu à peu il va disparaître à notre vue car l'ensemble des molécules de son corps s'accélérera. Comme ses vêtements et tous les objets qu'il désire ou doit emporter.

— De quoi devenir fou, murmura Jea. S'il n'y avait ces sédatifs et toute cette quincaillerie qui répandent des drogues dans son corps, comment pourrait-il accepter une pareille épreuve ? Ne me dis pas, fit la jeune femme soupçonneuse, que tu nous réserves le même sort.

L'Ogive, nef intergalactique, naviguait à plusieurs années-lumière de Mara. Il fallait éviter de tomber dans son orbite et de subir de brutales accélérations du temps, des accélérations pouvant devenir mortelles sans une longue adaptation.

Cobo, allongé sur sa couche spéciale, les aperçut-il vraiment ou bien les intégra-t-il aux rêves que sa somnolence continue entretenait, mais il fit un signe cordial. Xond l'androïde avait eu cette idée de faire rêver le cobaye humain en lui fournissant des quantités importantes d'images, des images de toute nature. Cobo apprenait aussi la langue véhiculaire de Mara. Avant de commencer la distension, ils en avaient discuté. Le coordonnateur aurait fixé son choix sur des rêves principalement à connotation érotique et des scènes agréables de festins, d'orgies et d'amusements divers.

— Nous devons vous initier surtout à la vie sur Mara, afin que vous ne soyez nullement pris au dépourvu, ce qui vous rendrait suspect.

— C'est stupide, avait répondu Cobo, vos souvenirs datent d'un siècle du calendrier de ce monde et je vais au contraire paraître

anachronique.

— Nous puisons dans ces écheveaux d'ondes mentales humaines qui se forment dans l'espace. Imaginez une chevelure invisible, une écharpe qui draperait Mara. Nous apprenons à décoder ces écheveaux, à sélectionner les pensées les plus intéressantes, à faire le choix entre réflexions truquées et pensées profondes nées d'une vérité inaliénable.

— Croyez-vous vraiment que nous pouvons nous mentir constamment dans notre for intérieur ? s'étonna Jea.

— Vous mentez sans cesse, répondit avec douceur Xond. Tous les humains, tous les êtres vivants mentent et se mentent. C'est absolument nécessaire pour vous empêcher de basculer dans la démence. Laid vous finissez par vous dire que vous n'êtes pas si mal, stupide vous évoquez vos rares éclairs d'intelligence. Un être cruel ne peut s'avouer à lui-même qu'il l'est, et il ment en s'estimant tout à fait normal. Le mensonge rétablit une illusion, ou encore une image conforme à la morale universelle.

Ce fut une longue discussion qui dura des jours et des jours tandis que l'Ogive s'éloignait de Lazaret 3, d'où ils s'étaient évadés grâce à Cobo et à son huale. Le huale était un cristal vivant aux facultés extraordinaires dont Cobo lui-même ignorait l'étendue. Cette sorte de guimauve transparente qui pouvait s'étirer, se mettre en boule, était dotée d'une affectivité qui ne demandait qu'à s'exprimer. On pouvait en découper des morceaux, les utiliser même à grande distance de la masse gélatineuse avec laquelle ces fragments restaient en liaison. Le huale rosissait de plaisir lorsque Cobo lui parlait, mais manifestait aux autres passagers de la nef un attachement certain. Il était en constante relation télépathique avec Xond et, couplé à l'ordinateur de bord, pouvait fournir des renseignements.

Peu à peu ils avaient établi un programme des futurs rêves de Cobo une fois que celui-ci serait en cellule de distension. Il avait fini par admettre que la plus grande part de ces songes ait un caractère didactique sans être cependant privé de rêves agréables plus futiles.

— Ce qu'il voulait était vraiment trop dégoûtant, s'était indignée Jea. De la pure pornographie. Et je n'ai pas accepté qu'il veuille mêler mon image virtuelle à ces horreurs.

Cobo faisait une fixation érotique sur elle depuis qu'ils avaient été internés sur Lazaret 3. Et toute l'habileté de Xond avait été nécessaire pour l'amener à plus de compréhension. Laur restait perplexe devant les réactions de sa compagne. Avait-elle vraiment oublié qu'au lazaret, sous l'influence de drogues puissantes, elle avait elle-même réalisé ses fantasmes les plus secrets ? Mais, apparemment, cette partie de sa vie avait été effacée de sa mémoire.

— Cobo veut être Dieu sur la planète Mara et toi-même tu ne

dédaignerais pas être également adoré comme un messie, comme le fils spirituel de Ganeth, lui avait dit Jea un soir, alors qu'il la croyait endormie auprès de lui. Je regrette que nous ayons renoncé à la Terre. Toute la vie de Ganeth a été consacrée à ce projet. Il a construit cette nef intergalactique pour renouer avec notre patrie d'origine. Il pensait que là-bas se retrouveraient notre innocence ancienne, nos vertus, du moins ce qui ferait de nous des humains car nous n'en sommes plus. Sur Mara, dans la Confédération des Planètes, sur Bi, sur Lazaret 3 que sont devenus les hommes, peux-tu me le dire ?

— Les habitants de Bi...

— Des êtres doux, sacrifiant beaucoup à tous les plaisirs, mais vivant dans une symbiose dangereuse avec les plantes de cette planète. Peu à peu celles-ci prennent de l'ascendant sur eux, finiront par les dominer entièrement. Elles procèdent avec une lenteur toute naturelle, comme des végétaux nullement pressés, mais si nous retournons là-bas dans quelques années, nous découvrirons que j'ai vu juste.

Lorsqu'il restait seul, Laur se demandait s'il aurait le courage de Cobo, passer des années du temps réel de Mara pour prétendre apparaître comme un être surnaturel. Ils auraient pu se poser à l'endroit même où l'*Ogive* avait pris son essor et frapper de stupeur et d'adoration les fidèles accourus des fins fonds de la planète. Seule la plongée du vaisseau avec ses occupants dans le spatio-temps de Mara leur aurait évité les cellules de distension, mais Xond affirmait que les risques en étaient trop élevés.

Un matin, Xond vint leur parler du Stomk embarqué par Cobo dans la nef. Il avait exigé que ce gros oiseau fasse partie du voyage de retour vers Mara. Dans le ciel du lazaret, les Stomks véhiculaient les gens moyennant argent comptant. Ils étaient pour la plupart hauts de deux mètres, certains frôlaient les trois mètres. Très duveteux, ils disposaient de quatre ailes pour voler lourdement. Les passagers s'installaient dans une cavité douillette, qui servait par ailleurs à la nidation des petits Stomks. Il n'était pas rare de voyager en compagnie d'un de ces poussins, ou encore de s'asseoir dans leurs déjections. Les gens ainsi souillés s'emportaient contre l'animal, refusaient de payer et sans cesse on pouvait assister, sur les hauteurs de Lazaret 3 où les Stomks étaient autorisés à se poser, à de longues altercations entre transporteur grippe-sous et voyageurs furieux.

— Je veux qu'il m'accompagne sur Mara, avait déclaré Cobo sur un ton d'ultimatum. Je voyagerai plus rapidement sur cette planète grâce à lui et je soulèverai, en un pareil équipage, la stupéfaction admirative des foules. Grâce à ce prodige d'un volatile inconnu sur Mara nous accélérerons notre programme de retour et l'installation d'une théocratie.

Laur lui laissait dire ses inepties sans trop s'en soucier pour l'instant. Dans sa cellule, Cobo affrontait un temps accéléré, devenait transparent avant de s'escamoter totalement à leurs regards. Nul ne savait s'il en sortirait intact. D'où une indulgence que Jea ne supportait pas, détestant cette mégalomanie et cette ambition aux ressorts mal définis. Xond l'androïde n'avait pour l'instant jamais fait part de ses sentiments, mais il devait désapprouver ces projets farfelus. Ni Jea, ni Laur n'ignoraient que l'androïde avait été créé à l'image de Ganeth. Ce dernier ne connaissait pas la technique du clonage ou n'avait pas eu les moyens nécessaires, mais Xond était en quelque sorte la conscience humaine à l'état pur, son comportement étant dicté par les règles universelles les plus strictes.

— Folq, le Stomk, supporte mieux l'accélération du temps que notre ami Cobo. Il n'a nul besoin de rêves artificiels, ni de neuroleptiques. Il dispose d'une excellente santé mentale et physique. J'espérais qu'en le branchant sur différents appareils de surveillance biologiques nous lui soutirerions ses petits secrets, mais je suis assez déçu. Il ne révèle même pas quelle est sa planète d'origine, comment il s'est retrouvé dans le lazaret à faire le transporteur de voyageurs avec une centaine de ses congénères.

— Pourquoi a-t-il accepté de nous accompagner et surtout de se laisser enfermer dans cette cellule d'accélération temporelle ? Mystère.

— Pour l'instant je ne parviens pas à comprendre les motifs profonds du Stomk, mais je sais une chose, ce sont des êtres à l'égotisme exacerbé, qui n'ont pour les autres créatures vivantes qu'indifférence et mépris. Si Cobo pensait s'attacher cet oiseau comme il s'est attaché le huale, il s'est trompé.

Le huale collaborait étroitement avec les androïdes pour démêler ces fameux écheveaux d'émanations mentales qui formaient un train d'ondes inextricables autour de Mara. Laur s'y intéressait aussi, mais la profusion de pensées douloureuses, angoissées, la représentation de drames intimes ou collectifs sur les écrans de bord lui devinrent vite intolérables.

— Le Stomk se fiche bien de l'histoire, de la réalité de Mara comme il ne s'est jamais bien passionné pour l'histoire des Terriens, celle de la Fédération et de ses congénères.

Les Stomks ne vivaient pas en colonies sur Lazaret 3 comme les autres groupes de la Fédération, condamnés pour la plupart à finir leurs jours sur ce satellite artificiel, agglomérat fait de bric et de broc à l'aide d'épaves de vaisseaux spatiaux réunies par une même atmosphère et une gravitation plus ou moins régulière. Les Stomks restaient solitaires, parfois entourés d'une couvée de poussins, en général trois à quatre mais qui se dispersaient vite sans garder d'attaches sentimentales.

Grâce au radiotélescope on obtenait des images de plus en plus fouillées de Mara, mais sa rotation rapide au-delà des radiations dangereuses qui l'entouraient ne permettait pas une observation directe. Il fallait enregistrer des images ultrarapides qui, une fois ralenties, se déroulaient pendant des heures. Elles n'étaient pas toutes de même importance. Désormais une technique identique était appliquée avec Cobo. Il était filmé en permanence selon son rythme personnel de vie, et ensuite on normalisait la vitesse des images pour la lecture.

— Ce qui m'intéresse, c'est la ville sainte de Terana d'où nous avons quitté le sol de la planète, disait Laur. Que s'est-il passé voici bientôt cent ans, lorsque les millions de Ganethiens rassemblés autour du Mausolée ont assisté à l'élévation de celui-ci ? À sa disparition faut-il dire, car leurs esprits ne pouvaient concevoir que le Mausolée n'était qu'une nef intergalactique capable de se propulser dans l'espace. La plupart ne savaient même pas qu'il existait un espace sidéral, d'autres planètes, d'autres systèmes.

— Dorle est mort depuis longtemps, disait Jea avec une satisfaction qu'elle ne cherchait pas à cacher. Ce prophète sanglant a fini comme tout le monde. Crois-tu qu'il a réellement compris ce qui se produisait sous ses yeux ? Souviens-toi, ils avaient dressé une estrade pour assister à ton acte de profanation sur le Mausolée, peut-être avaient-ils aussi préparé des bûchers pour nous y faire périr par le feu. J'étais si fascinée par l'Ogive que je n'ai pas jeté de regards autour de moi.

Quelque part, dans les écheveaux emmêlés des ondes mentales, existaient les dernières pensées de Dorle le Prophète et les androïdes les recherchaient patiemment. Ils étaient capables de travailler de longues journées sans prendre le moindre repos, mais s'arrêtaient pour se faire réactiver. Xond était le plus acharné à la dissection de ces millions d'informations intimistes.

— J'espère qu'il a longuement souffert, qu'il a expié cruellement et que nous allons bientôt écouter ses dernières manifestations de souffrance.

— Tu es cruelle, fit Laur, en regardant sa compagne exaltée par cette perspective.

— N'aimerais-tu pas retrouver les derniers instants de ton protecteur Cydras le Reclus, dont tu vénères le souvenir ?

Il préférait ne pas répondre. Il redoutait précisément que Xond ou ses compagnons ne mettent au jour ce que ce père adoptif avait ressenti lorsqu'on l'avait brûlé vif dans les arènes de Vasa. Peut-être ses dernières pensées avaient-elles été pour Laur, son fils adoptif, mais celui-ci préférait ne pas en avoir la preuve.

Chaque matin ils allaient, Jea et lui, voir leur ami Cobo. Leur ami,

vraiment ? Cobo les avait aidés à s'évader de Lazaret 3 mais était-ce un homme sur qui on pourrait vraiment compter ?

Ce matin-là, d'après l'écran de contrôle, il paraissait dormir paisiblement, et Laur vérifia le niveau de sa lente progression vers le temps accéléré de Mara.

— En ce moment, chacune de nos minutes représente pour lui plus d'une heure. Le but est d'atteindre pour chaque minute du temps universel une heure trente-six minutes environ. Alors seulement, Cobo sera complètement adapté à ce monde qu'il brûle de connaître – et surtout d'investir comme un dieu tout-puissant.

Toute communication avec l'ex-coordonnateur empruntait le vecteur des appareillages électroniques. Tout message de sympathie à son égard se figeait donc d'indifférence au cours de ce codage.

Xond vint à leur rencontre et leur annonça que le Stomk lui apparaissait étrange depuis quelque temps.

— Je restais méfiant, craignant que cette créature difficile à introspecter ne nous réserve une surprise désagréable ou même pire, mais je crois avoir enfin percé son secret. Je préfère que vous veniez vous en rendre compte par vous-même.

CHAPITRE II

L'acclimatation de Folq, le Stomk, se déroulait plus rapidement que celle de Cobo et le gros oiseau pelucheux n'était plus qu'une brume aux contours encore marqués. On reconnaissait sa silhouette particulière, mais Xond affirma que d'ici deux jours il aurait complètement disparu et que seuls les écrans refléteraient son image. Pour l'instant, d'après cette ligne continue qui délimitait son corps, le Stomk était assis, cachant ses pattes très courtes sous son corps massif. Laur et Jea devaient sans cesse se reporter aux images cathodiques traduites.

— Vous ne remarquez rien ? demanda Xond.

Il paraissait excité, et Laur se demanda si l'adjectif n'était pas exagéré, attendri même.

Le doigt long et presque transparent de l'androïde se pointa sur un endroit précis au milieu du corps trapu, à la hauteur d'une des ailes avant. Laur savait que ce membre dissimulait la cavité de nidation dans laquelle le Stomk transportait ses passagers.

Xond agrandit le point désigné et ce fut Jea qui la première poussa un cri de surprise :

— Une petite tête chauve... Un poussin ?

Encore plus flou que son géniteur, l'oisillon essayait visiblement de sortir du nid, mais Folq l'en dissuadait en obturant en partie la cavité et le petit ne pouvait passer que sa tête. À l'aide d'un crayon électronique, Xond fit le tracé de cette tête avec son bec épais, puis fixa définitivement ce contour à l'image virtuelle. Désormais ce tracé accompagnerait toujours la représentation du petit crâne, grandirait avec lui.

— Il est seul ? demanda Jea.

— J'en ai compté trois. J'ai pu les marquer mais les deux autres étant plus timides, je n'ai pu fixer leur tête. Ils finiront par sortir de leur nid.

— Mais comment se nourrissent-ils ?

— Je n'en suis pas vraiment sûr mais le Stomk posséderait des mamelles dans cette cavité douillette. Le mot est inapproprié, mais il s'agirait tout de même d'après le scanner de tétines que les petits suceraient.

Laur se souvint de ce que Cydras le Reclus, son père adoptif, lui

racontait sur la faune et la flore de la Terre, la planète d'origine, et il possédait un livre d'images sur les animaux les plus répandus sur ce globe de légende lointain.

— Un kangourou, dit-il soudain. Le Stomk serait un kangourou volant ?

— J'y ai déjà songé, dit l'androïde. Ou plutôt un être approchant, car le Stomk pond des œufs. Hier, il a rejeté les coquilles brisées hors du nid. Elles étaient invisibles, bien sûr, mais les objectifs de surveillance les ont enregistrées. Nous les avons même récupérées avec l'aspirateur de nettoyage et nous sommes en train de les ramener dans notre temps universel pour les analyser.

— Admettons qu'il y ait trois poussins, murmura Laur, qu'en ferons-nous ? Ils vont suivre la même évolution temporelle que leur... Comment dire, père ou mère ?

— Il faudra trouver un mot nouveau car le Stomk n'a besoin d'aucun partenaire sexuel pour procréer. Nous ignorons le processus de l'ovulation, de l'oviparité. Le Stomk est paravivipare, en ce sens que l'œuf pondu est incubé dans la cavité sous l'aile avant. Je pense que les petits pourront accompagner leur parent sur Mara lorsque Cobo et lui seront alignés sur le temps de cette planète.

— La plus grande capsule ne les contiendra pas tous, fit remarquer Laur. Nous devons en envoyer deux. Et Cobo se fait des illusions en croyant voyager confortablement dans la cavité de nidation. Folq ne va pas éjecter ses petits pour laisser une place à notre ami. J'ai connu assez ces animaux pour affirmer que leur entêtement est inébranlable.

Trois androïdes avaient été uniquement chargés de l'analyse des écheveaux de vibrations cérébrales foisonnant autour de Mara. Réticent, Laur avait dressé la liste de personnes qu'il avait connues jadis, mais savait qu'on ne pouvait étiqueter tel patronyme à telle onde si celle-ci ne contenait pas des éléments de reconnaissance. Pourtant les androïdes réussirent à extraire de ces amas de pensées celles d'un homme que Laur n'avait jamais vu ni rencontré – et pour cause.

— Nous détenons l'enregistrement de réflexions faites par Ganeth, lui annonça un androïde nommé Xar.

— Ganeth, vous êtes sûr ? Il est mort dans le courant du II^e siècle de la Grande Séparation entre Mara et la Fédération planétaire. En bas, cela représente huit siècles.

— Seulement huit années universelles, répondit Xar. Cet humain réfléchissait à un discours qu'il devait prononcer ou à un écrit qu'il devait faire. Mais lorsqu'il a commencé à y songer, son moral était au plus bas et il savait qu'il allait mourir sous peu.

Ganeth n'avait pas créé les premiers androïdes. Ceux-ci avaient été

amenés sur Mara bien avant la guerre de la Grande Séparation, et soigneusement cachés par la suite. C'est seulement en 148 de l'ère nouvelle du temps accéléré que des compagnons de Ganeth avaient découvert trois androïdes, qu'on avait alors appelés les Initiés.

— Mais comment l'avez-vous identifié ?

— Écoutez l'enregistrement.

C'était évidemment une voix artificielle qui adaptait ces pensées le plus souvent embrouillées, répétitives, confuses. Bien que ce ne fût pas la voix de ce génial savant qu'était Ganeth, Laur en fut profondément bouleversé.

— Voyons... Je leur dirai à peu près ceci... Moi Ganeth... C'est stupide, ils me connaissent tous... Mais je préfère me présenter une fois de plus. Puisque l'on vénère stupidement mon nom, autant en profiter pour une fois. Ce que j'ai à vous dire, mes amis, est d'une grande... est d'une gravité profonde.

— Nous avons désormais toutes les coordonnées des ondes mentales de Ganeth et pouvons en retrouver des fragments dans la multitude que nous explorons.

— Ganeth survit dans les fibres mémorielles de nombreuses personnes, intervint un autre androïde. Ces ondes mentales ne sont jamais complètement fondues dans celles d'un autre individu.

— Attendez, dit Laur, vous en parlez tranquillement parce que vous-mêmes êtes télépathes, mais les habitants de Mara ne le sont généralement pas. Donc, il existait quelques individus qui possédaient ce don, et parmi eux mon père adoptif, Cydras le Reclus. À partir de cette certitude que les ondes mentales d'un être ne meurent jamais, vous pourriez peut-être retrouver la trace de mon protecteur ?

Les androïdes restaient silencieux, se consultant mentalement, et Xar finit par acquiescer.

— Nous pouvons orienter nos travaux dans ce sens.

— Mais, demanda Xond avec une grande douceur, craignant de fâcher Laur, qu'allons-nous en tirer ? Est-ce uniquement affectif ?

— En partie oui, mais Cydras le Reclus détenait une immense culture, un savoir universel. Il fut le dépositaire du grand secret, ainsi appelait-on, en lui donnant une connotation mystique pour mieux en dissimuler la nature, l'existence de cette nef intergalactique qui avait été construite par Ganeth et les Initiés. Ces Initiés c'étaient toi, Xond, et tes autres compagnons. Puisque vous existez depuis des siècles, vous devriez avoir gardé en mémoire les enseignements de Ganeth. Depuis que vous travaillez sur ces amas d'ondes cérébrales j'hésitais à vous questionner là-dessus.

— Nous sommes restés inactivés des siècles et nos plus anciens souvenirs se sont effacés lentement. Nous avons besoin de lumière

pour survivre, artificielle ou naturelle. Or celle-ci nous a cruellement manqué. Nous sommes tombés en léthargie et, lentement, nos circuits se sont à jamais détériorés. J'aurais dû en parler plus tôt, mais depuis que nous avons décidé d'étudier ces écheveaux de pensées humaines qui tournent autour de cette planète, nous n'avons songé qu'à une chose, réanimer ces circuits, retrouver la mémoire ancienne que Ganeth et ses équipes nous restituèrent. Nous éprouvons tous une grande nostalgie de ces pertes, et nous pensons que Ganeth nous dota d'une sensibilité proche, très proche de la sienne. Nous sommes ses enfants, même ceux qui parmi les androïdes ne l'ont jamais approché. Il nous a généreusement donné de son quotient intellectuel, certes, mais aussi de ce qui faisait de lui un être humain et non un robot. Et c'est cette partie-là, cette humanité qui la première nous avait abandonnés lorsque nous fûmes retrouvés au temps où la religion ganethienne sortait de l'anonymat. Nous n'étions plus que des machines sans âme avec ce regret lancinant d'avoir perdu l'essentiel.

Jea ne put s'empêcher de poser sa main sur l'épaule fragile de l'androïde qui eut un petit sourire.

— Toutes les émanations d'un cerveau, même les plus insipides, se retrouvent dans ces agglomérats, mais celles qui dominent sont le fruit de l'angoisse, de la souffrance. Le reliquat se fond dans une masse confuse difficilement exploitable. Et ces grands hommes qui disposaient d'une forte résistance intellectuelle ne se laissaient pas aller à des lamentations inutiles. Nous ne pensons pas retrouver beaucoup de choses de Ganeth ni de Cydras le Reclus.

— Ce dernier fut brûlé vif dans les arènes de Vasa par l'Honorat qui régnait alors sur la ville. On ne meurt pas dans les flammes sans exprimer une grande souffrance. J'imagine mal Cydras se lamentant ou hurlant, mais ce qu'il n'exprima ni en cris ni en hurlements a dû l'être dans des pensées qui ne peuvent que surnager sur le lot de toutes les autres inepties. Celles-là, je ne veux pas les connaître.

Il écouta la fin de l'enregistrement des réflexions de Ganeth qui prévoyait l'invasion des barbares et leur vandalisme. Il faisait allusion aux Initiés qui, espérait-il, sauraient défendre l'*Ogive* contre toutes les attaques. Il devait décider d'un code qui se transmettrait de génération en génération, code dont Cydras le Reclus avait finalement hérité pour l'accès au navire spatial.

Le même soir, on vint lui dire que Cobo le demandait. Il avait enregistré des messages à son intention. On les avait ralentis pour les rendre audibles et il alla les écouter.

— Laur, je suis en train de m'éloigner de vous à très grande vitesse. J'aurai bientôt des années d'avance sur vous et je n'avais pas imaginé que ce serait aussi effrayant. Laur, je ne veux ni me plaindre, ni retourner dans votre temps universel, mais je ne sais plus qui je suis.

Je vais me retrouver dans un monde inconnu avec insuffisamment de références pour l'affronter. J'ai crâné, j'ai demandé des rêves stupides au lieu d'acquérir un savoir solide. Laur, ce que je veux qu'on me dise c'est s'il me sera vraiment possible de revenir dans votre temps lorsque j'aurai fait l'expérience de l'autre. Je crains de vous oublier. Si je reste six mois sur Mara de votre temps, j'aurai pris cinquante ans de plus. Je serai un vieillard sénile, ou bien je n'existerai plus. Laur, je crois que cette folle aventure dont nous avons imaginé uniquement les fruits pourrait s'avérer désastreuse.

Xond expliqua plus tard à Laur qu'un incident avait interrompu durant plusieurs heures l'inoculation des neuroleptiques, et que l'ex-fonctionnaire galactique avait recouvré toute sa conscience.

— Après une longue cure de sommeil artificiel, un réveil brutal provoque ce genre de réactions.

— Cobo est en proie à une profonde terreur, répondit Laur.

— Ramenons-le vers notre temps universel, suggéra Jea, impressionnée.

— Nous attendrons encore un peu et s'il reste dans cet état nous prendrons une décision, dit Laur. Souvenez-vous, Cobo était fou d'impatience de plonger, quel qu'en fût le prix à payer, dans cette accélération temporelle.

CHAPITRE III

Depuis une semaine, les capsules qui devaient emmener Cobo, Stomk et ses trois poussins sur Mara se trouvaient elles aussi en cellules de distension. Elles n'en sortiraient que pour être larguées dans l'espace. Bien avant que Cobo ne soit séparé de ses compagnons pour suivre son processus d'adaptation, il avait participé au choix du lieu d'atterrissage, non loin de Terana dans une zone marécageuse peu habitée. Il emporterait un matériel de survie efficace, des armes et de quoi rester en communication constante avec l'*Ogive*. Mais chaque message expédié devrait être déchiffré et la réponse, suivant le processus inverse, ne lui parviendrait qu'au bout de quelques minutes, voire quelques heures.

— Nous aurions dû tous basculer avec l'*Ogive* dans le temps accéléré de Mara, confia Laur à Jea. Lorsque nous avons quitté Mara nous avons subi sans trop de mal le ralentissement brutal de nos fonctions vitales, biologiques et mentales.

— Nous, oui, mais pas les pauvres Nats qui se sont liquéfiés et ont complètement disparu à nos yeux. Jamais Xond et les siens n'auraient accepté de retourner sur Mara. Ganeth les a conditionnés dans le seul but d'atteindre la Terre et ils estiment que ce que nous faisons actuellement est une perte de temps. Ils n'ont jamais accepté l'idée que la Terre ne soit plus qu'une planète inhabitable.

Ce n'était pas tout à fait exact. Des tribus retournées à l'état sauvage y survivaient, ainsi que plusieurs villes isolées sous des dômes protecteurs. En tout, une population de moins d'un million de personnes, mais les informations étaient filtrées par le gouvernement de la Fédération. Même une armada de vaisseaux galactiques n'aurait pu prendre le chemin de la Terre, celle-ci étant coupée du reste du monde par un écran infranchissable dont on ignorait la nature.

Les trois poussins stomks allaient et venaient dans la cellule d'adaptation, visiblement très à l'aise mais déjà très individualistes. Ils ne se supportaient pas, et le plus robuste de tous expulsait régulièrement les deux autres de la cavité de nidation. Folq restait indifférent devant cette attitude mais abritait les deux exclus sous ses ailes arrière plus courtes et moins duveteuses.

Du moins, c'était grâce aux images virtuelles qu'on suivait ce qui se passait dans les cellules. Les Stomks avaient totalement disparu, à

l'exception des tracés électroniques que Xond en avait fait. De même, il avait cerné la silhouette de Cobo d'un trait continu, et parfois Laur et Jea riaient de le voir se contorsionner dans tous les sens en vision directe. Ils évitaient de l'observer à son insu, prenant soin de le prévenir quand ils regardaient les images ajustées au temps universel.

— Nous devons le faire dormir artificiellement et lui apporter des rêves euphorisants car il est en pleine dépression nerveuse, leur avait dit Xond. Si bien que, même une fois qu'il sera adapté au rythme temporel de Mara, nous hésiterons à l'envoyer sur la planète. Nous devons être sûrs qu'il retrouvera l'énergie suffisante pour y vivre sans se faire remarquer et mettre sa vie en danger.

Cobo, au départ, espérait devenir un prophète annonçant la prochaine venue d'un messie, fils spirituel de Ganeth. Mais à la vérité il risquait d'échouer, de se faire traiter de charlatan malgré le Stomk et ses poussins, malgré ses appareils sophistiqués et son habileté.

— C'est ma planète, répondit Laur à Xond qui lui reprochait de dévier dans ses projets, de renoncer à retrouver la Terre et sa véritable nature d'humain. Mara est ma planète et c'est elle que je veux sauver. Je rejoindrai Cobo un jour pour imposer une série de lois qui auront, aux yeux des habitants, un caractère divin qu'ils n'oseront plus jamais transgresser. L'enseignement de Ganeth s'est perdu au cours des siècles d'obscurantisme. Lui aussi souhaitait établir les fondements d'une morale universelle, mais la régression générale a effacé jusqu'à son souvenir lui-même.

— Je ne te crois pas, lui dit Jea. Je te connais trop. Tu fus Laur le Négociateur autrefois, c'est-à-dire Laur le rusé, Laur le roublard, Laur le fourbe.

— Hé, tu oublies Laur le diplomate. Grâce à moi les marchands pouvaient traiter des affaires avec les peuplades les plus dangereuses, avec les Barons des îles, et tous les sauvages de la planète. Telle était ma nature, mais la mort de Cydras et la découverte de l'enseignement de Ganeth, l'existence de cette nef intergalactique ont complètement modifié mon caractère.

— Je ne te crois pas.

— La mort de Cydras le Reclus a été déterminante. Ce monde que j'exploitais sans vergogne m'a d'un seul coup paru dérisoire et voué à la perte. Je suis peut-être un grand présomptueux, un impudent personnage, mais j'ai décidé que Mara suivrait une ligne de conduite différente, comme l'avaient souhaité Ganeth et Cydras. Surtout Cydras, car Ganeth ne songeait qu'à fuir Mara et à retrouver la Terre.

— Pour en ramener un enseignement, une éthique. Il s'imaginait que sur Terre une élite intellectuelle entretenait des idées nobles de démocratie, d'égalité, de non-violence.

— N'empêche qu'il voulait fuir.

— Qu'avons-nous fait d'autre ?

— Nous revenons.

— Xond et les androïdes ne te laisseront pas faire. Pour eux, c'est d'abord la Terre, Mara et toute la Fédération ensuite. N'oublie pas que d'autres Initiés existent aussi sur Mara, qui cultivent le même idéal et s'opposeront à tes ambitions.

À leur tour, les deux capsules devant relier l'Ogive à Mara devenaient invisibles, seulement signalées par un tracé au crayon électronique. Sinon, il fallait consulter les écrans qui adaptaient les images vertigineuses.

— Par chance, nous avons en mémoire les paramètres entre le temps de Mara et le temps universel, avec une marge d'erreur d'un millième de seconde. Mais un millième de seconde du temps universel se traduit sur la planète par un dixième de seconde. Une erreur plus grande serait catastrophique.

Cobo allait mieux, ou plutôt se résignait à son destin. Plusieurs fois par heure – pour lui cela représentait de longues journées – Laur lui promettait de le rejoindre sur Mara lorsqu'il aurait accompli ses prophéties et que l'opinion serait préparée à la venue d'un messie de Ganeth.

Depuis deux jours, les futurs occupants des capsules apprenaient leur fonctionnement, même le Stomk qui, de son bec habile, pouvait utiliser le tableau de bord très sommaire de ces appareils. Ceux-ci seraient dirigés depuis l'Ogive et l'intervention de leurs passagers ne serait demandée qu'en cas d'incident majeur. Cobo posait de nombreuses questions sur une foule de détails : le temps prévu sur la planète, sur ce qu'il dirait en langue véhiculaire à la première personne rencontrée, ce qu'il trouverait pour manger.

Il avait fallu arracher au Stomk la promesse qu'il n'abandonnerait pas Cobo à son triste sort mais l'accompagnerait constamment. Laur s'était même demandé s'il n'aurait pas fallu garder ses poussins à bord pour mieux le contraindre, mais Xond et Jea, indignés, s'étaient fâchés.

Les poussins se développaient, et le plus costaud des trois atteignait déjà cinquante centimètres de hauteur. Il affichait déjà la même expression revêche que son « père-mère ».

— Disons simplement géniteur, avait proposé Laur, mais Jea s'était vexée.

— Pourquoi pas génitrice ? Il est plus femelle que mâle, tout de même ! Il a fécondé les œufs, certes, mais depuis, il a plus l'apparence d'une mère que d'un père.

L'Ogive se rapprochait de Mara pour raccourcir le trajet des capsules

au maximum. À son bord, les androïdes dirigés par Xond restaient vigilants. Les fameuses radiations qui isolaient la planète depuis mille ans demeuraient actives et dangereuses, mais ne formaient pas une enveloppe régulière. S'en échappaient des tentacules longs de dizaines de milliers de kilomètres qu'il fallait soigneusement repérer. L'étude des agglomérats de pensées mentales était du même coup interrompue, car Xond avait besoin de tous les Initiés pour cette opération extrêmement délicate.

— Il craint qu'une fausse manœuvre ne nous plonge dans le temps accéléré de Mara. Ce serait extrêmement dangereux pour lui et ses compagnons, pense-t-il. Programmés pour échapper à cette planète, peut-être seraient-ils contraints dans ce cas de s'autodétruire, pour se punir de cet échec.

Jea n'en dormait plus. Elle était très attachée à ces êtres artificiels qui s'éveillaient peu à peu à une vie plus affective. Oh, ils n'en étaient pas encore au stade des relations amicales, mais on sentait chez eux une volonté d'échapper à leur état de machine. Xond avait réussi en partie cette mutation, mais eux, rivés à leur tâche par leur conditionnement originel, avaient plus de mal.

— Demain, nous envoyons les deux capsules sur Mara, annonça Xond. Nous disposerons d'un créneau de deux heures pour le faire et devons le respecter.

Demain, pensait Laur, quinze heures à attendre. Mais pour Cobo et le Stomk cela représentait une soixantaine de jours. Deux mois. Il comprenait mieux que l'ancien fonctionnaire galactique fût déprimé.

CHAPITRE IV

À l'œil nu, l'opération de largage des capsules restait invisible ; les bruits eux-mêmes basculaient dans les ultrasons. Ces derniers, dotés de propriétés optiques, pouvaient être lus sur des diagrammes à usage réservé aux androïdes. Laur et Jea se contentaient donc des images diffusées par les écrans réducteurs. Cobo, plongé depuis longtemps dans son monde accéléré, agitait quand même la main en signe d'au revoir, ignorant s'ils le regardaient.

Les capsules basculèrent dans le vide et les caméras du bord les suivirent, ainsi que le radiotélescope, jusqu'à ce qu'elles pénètrent dans la zone des radiations. Sur les écrans apparut la carte régionale autour de Terana et la zone au sud-est de cette ville, non loin de l'océan. Laur croyait se souvenir que là s'étendaient des marécages habités par une population hétéroclite : des exclus, des marginaux et aussi des Nats. Ces derniers, catalogués humanoïdes invertébrés du temps où il vivait sur Mara, détenaient des pouvoirs psychiques certains mais ne les utilisaient pas à bon escient pour améliorer leur sort, progresser socialement. Ils pouvaient soulever par psychokinésie de lourdes charges, faire avancer les galères de haute mer par exemple. Ils se faisaient payer en plaquettes de nourriture à base d'algues spéciales qu'ils auraient très bien pu se procurer eux-mêmes sans devenir de véritables esclaves.

Cette région mal connue était appelée Lansome, mais qu'était-elle devenue cent ans plus tard ? Ces marais produisaient du méthane, la ressource énergétique la plus utilisée sur Mara, puisque les autres étaient interdites. Les différents pouvoirs luttèrent contre ce qu'ils appelaient le scientisme, vague idée qui regroupait tous les reproches, toutes les haines des techniques évoluées. Cette méfiance était née de la guerre de la Grande Séparation.

Xond les rejoignit dans la salle des écrans réducteurs, pour annoncer que les deux capsules venaient de se poser à l'endroit exact qu'ils avaient délimité, sur un îlot de boue séchée au centre des marais.

— Les caméras des capsules commencent d'envoyer des images mais celles-ci souffrent de la traversée des radiations. Des ondes contradictoires les déforment et nous essayons de les rétablir dans leur état originel.

— Cobo est-il entré en communication avec vous ?

— Pas encore, pas plus que le Stomk et ses petits. Mais ce ne sera alarmant qu'après une heure ou deux de notre temps universel.

Laur s'en offusqua :

— Une heure ou deux de notre temps ? Entre quatre et huit jours sur Mara ? Je te trouve bien laxiste...

— Cobo et les Stomks étaient sous l'effet de drogues puissantes. L'exiguïté des capsules, le stress de cette plongée dans un monde à l'accélération folle devaient être pris en compte. Cobo et les Stomks peuvent attendre une quarantaine d'heures, peut-être plus avant que leurs esprits ne se libèrent des effets secondaires des neuroleptiques. Ensuite, ils voudront sortir des capsules, déplier leurs membres ankylosés, marcher pour affronter la pesanteur de cette planète plus forte que celle qui règne dans l'*Ogive*.

— Tu crains qu'ils ne soient en danger dans cette région de Lansome ? Les Nats sont pacifiques et tous ces marginaux qui habitent des huttes de roseaux ont dû être effrayés par l'atterrissage des capsules, remarqua Jea.

— Mais, s'étonna Laur, comment sais-tu qu'ils vivent dans des huttes de roseaux ?

— J'ai séjourné chez eux avant qu'une fraction de la communauté où je vivais avec mon père ne décide de quitter les marais pour aller à la rencontre de Dorle le Prophète. On nous avait dit qu'il séjournait quelque part dans l'océan des Mille Îles. En chemin, nous avons été attaqués par Tchad, le trafiquant à qui tu m'as achetée comme esclave.

— Tu ne nous en as rien dit.

— Je déteste évoquer cette période de ma vie, fit-elle sèchement, et d'ailleurs, ni toi, ni les androïdes ne vous intéressez vraiment à ce que je peux savoir, ni à ce que je pense.

Elle refusa de préciser où se trouvait cette communauté d'exclus parmi lesquels elle avait vécu, mais accepta de donner quelques précisions sur la nature des marais.

— Ils ne sont pas excessivement dangereux, même si l'on peut s'enliser dans certains coins. Des crustacés géants qui se tapissent dans la vase peuvent trancher net un pied. Bon nombre d'enfants en sont les malheureux témoins.

Elle précisa que certaines tribus utilisaient le gaz des marais pour la cuisine et l'éclairage, et surtout contre les insectes piqueurs qui formaient de gros nuages épais.

— C'est là-bas que j'ai entendu pour la première fois parler de la religion ganethienne. Il y avait même un vieillard que les gens allaient consulter sous prétexte qu'il guérissait les malades par des signes sur le corps. Il traçait des lignes dans tous les sens qui, disait-il,

symbolisaient la volonté de Ganeth. Beaucoup voulaient approcher de ce qu'ils appelaient le Mausolée – et qui n'était autre que l'*Ogive* sur son pas de tir.

Laur se souvenait que des centaines de milliers de fidèles avaient été tués par les barbares parce qu'ils voulaient toucher le Mausolée de Ganeth. Il avait vu ces entassements d'os, de crânes. Ces barbares, maîtres de Terana, utilisaient des canons à sable pour décharner les croyants qui refusaient de reculer. On racontait que ces armes effroyables projetaient dans les airs des nuages rouges de sang et de chair, qui mettaient des jours à retomber sur le sol où les squelettes étaient éparpillés. Lorsque les Ganethiens de Dorle le Prophète avaient repris le site, les ossements avaient été soigneusement entassés en pyramides tout autour du Mausolée.

— Oui, confirma Jea, j'ai assisté à ces horreurs lorsque nous étions en route pour l'océan des Mille Îles. Commençaient alors les grandes migrations des Ganethiens.

Un peu plus tard dans la même journée – artificiellement instaurée dans la nef avec des périodes égales de nuit et de jour artificiels –, Xond apparut soucieux à Laur, qui n'osa pas l'interroger tout de suite. Jea remarqua également cette préoccupation. Dans sa volonté de s'humaniser, Xond adoptait des comportements, des mimiques pour exprimer ses sentiments. Les autres androïdes, limités à leur utilité technique et scientifique, restaient impassibles, n'exprimaient jamais la moindre émotion.

— Cobo aurait-il des ennuis ?

Normalement, après le largage des capsules, l'*Ogive* aurait dû s'éloigner de la zone des radiations dont elle s'était rapprochée au maximum. Laur, sans répondre à Jea, se demanda si le vaisseau n'était pas soumis à l'attraction de cette ceinture dangereuse ou à celle de la planète.

— Je suis d'une grande ignorance scientifique dans le domaine spatial, confia-t-il à la jeune femme, mais une planète aussi grosse que Mara, qui tourne sur elle-même à une telle vitesse, ne peut qu'être dangereuse, même pour un appareil comme l'*Ogive*.

— Tu veux dire que nous serions attirés irrémédiablement ?

— Nous ne nous sommes pas éloignés alors que la procédure était déterminée à l'avance. Les capsules envoyées sur Mara, l'*Ogive* devait prendre ses distances, près d'un million de kilomètres je crois. Or nous n'avons pas vraiment bougé.

L'humanisation de Xond, commencée sur Mara bien avant que Laur ne le rencontre, avait l'inconvénient d'amener l'androïde à moins de spontanéité. Il épargnait ses amis humains, alors que n'importe lequel de ses compagnons aurait, sans la moindre hésitation ni scrupule,

révélé à Laur ce qui se passait exactement. Il aurait pu les interroger et obtenir l'explication souhaitée, mais il attendait que Xond le fasse, respectant désormais son comportement plein de tact.

Le même soir, les écrans réducteurs donnèrent quelques images sans véritable intérêt, crurent-ils au début, du paysage environnant les capsules. C'était la preuve indéniable qu'elles s'étaient posées en douceur, qu'il n'y avait aucune détérioration, car les appareils de prises de vue auraient été les plus exposés, les premiers détruits.

— C'est toujours les roseaux, l'eau morte, des oiseaux, des arbres isolés, murmura Jea. Tiens, là-bas, c'est une sorte de liane qui produit des gousses pleines de glu. On l'utilise pour capturer des oiseaux et aussi pour rendre étanches les embarcations et les toits de roseaux. Il pleut assez souvent, de véritables trombes d'eau. Pourquoi Cobo et les Stomks ne sont-ils pas visibles ?

— Je l'ignore, murmura Laur, préoccupé par un sentiment étrange qu'il connaissait bien.

Il avait sous les yeux une évidence qu'il ne parvenait pas à déterminer ou même à admettre. Le cas s'était souvent produit où tout son être se refusait à supporter la réalité évidente d'un fait.

— Qu'est-ce qu'ils ont ces oiseaux à voler de la sorte, ils sont d'une lenteur ! Pourtant, je vois un lige qui se nourrit de poisson et dont la chair empeste le marais. C'est un oiseau d'une rapidité extraordinaire et le voilà qui bat des ailes au ralenti.

— Il est peut-être malade.

— Alors, non seulement les oiseaux, mais la nature entière est atteinte d'un mal mystérieux, car je suis certaine qu'il y a du vent. Un vent du nord. La surface des eaux du marais est rose, la vois-tu ? Ce vent a la propriété d'attirer en surface, ne me demande pas pourquoi, de minuscules crustacés qui donnent cette couleur-là. Il y a du vent et les roseaux n'en finissent pas de se courber, pour ne se relever qu'avec une extrême nonchalance. Et là-bas, cet arbre qui paraît pris de langueur au lieu de s'ébrouer... Je pense que le vent est très fort mais que sa violence n'apparaît pas sur les écrans. Tu ne crois pas que les caméras auraient pu se dérégler ?

— Elles ont été adaptées, mises à l'heure de Mara. Mais ce sont des images modifiées qui nous sont données pour que nous puissions les regarder, sinon il n'y aurait que du vide sous nos yeux. Tout à l'heure tu as eu un mot qui vient juste de me faire sursauter, tu as parlé de ralenti.

— La technique doit être en cause. Les androïdes essayent certainement d'y remédier et nous finirons par avoir des images correctement réglées.

Mais Laur ne l'écoutait plus et quittait la salle des écrans pour se

rendre dans les laboratoires où les androïdes travaillaient. Il se heurta à Xond qui en sortait.

— Nous devrions être à des centaines de milliers de kilomètres, lui dit-il avec nervosité. Que se passe-t-il ? Cobo est-il sain et sauf ? Pourquoi ne le voyons-nous pas ? Les caméras intérieures des capsules ne fonctionnent plus ?

CHAPITRE V

Le moine des marais Sébastolin attendait humblement depuis le petit matin dans l'immense antichambre du Patriarcat de Terana. Malgré ses pieds et ses jambes rongés par l'acidité de l'eau des marais de Lansome, il avait marché toute la journée précédente pour rencontrer le patriarche Araman III qui régnait sur Terana, la ville sainte. En apercevant la basilique, qu'il n'avait pas revue depuis des années, il s'était prosterné dans la poussière en compagnie des autres pèlerins venus du monde entier. Déjà, il n'avait cessé de s'agenouiller devant chaque pyramide d'ossements qui formait une impressionnante allée de plusieurs kilomètres de long jusqu'à la fantastique basilique. Celle-ci remplaçait depuis bientôt un siècle le Mausolée de Ganeth qui était monté au ciel, événement célébré sous le nom de Fête de l'Élévation.

Sébastienlin égrenait un chapelet étrange fait de carapaces de minuscules tortues ramassées sur les plages des marécages. Elles étaient attaquées par les oiseaux liges lorsqu'elles sortaient de l'eau et vidées de leur chair. Les moines en ramassaient des milliers, fabriquaient des chapelets qu'ils vendaient aux boutiquiers dont les échoppes cernaient la basilique. Sébastolin avait l'éternité devant lui, et aurait pu patienter des jours et des nuits si le coadjuteur ne s'était approché.

— Sa Sainteté est fort occupée, que puis-je pour toi ?

— J'ai vu un prodige, murmura Sébastolin, effrayé de sa propre audace.

— Dans ce cas tu dois te rendre au Bureau des miracles, dans l'autre partie du Patriarcat. Sais-tu que nous enregistrons jusqu'à dix manifestations surnaturelles chaque jour et qu'au bout de l'an, parfois aucune n'est prise en compte ?

— Ce que j'ai vu intéresserait sûrement Sa Sainteté Araman III. Je ne parle pas de miracle mais de prodige. Comme à tant d'autres, ni Ganeth, ni Dorle ne me sont apparus. J'ai vu simplement tomber deux boules du ciel, des boules transparentes, et j'ai pensé que c'étaient des œufs car elles contenaient l'une un homme et l'autre des oiseaux.

— Des œufs ! fit le coadjuteur, impassible. Voilà que le ciel pond des œufs à cette heure.

— Oui, monseigneur. Des œufs transparents, mais ce qu'ils

contenaient était aussi transparent. Je pouvais voir à travers. Et je ne suis pas le seul à avoir assisté à ce prodige car toute la population de l'îlot de Vinho a assisté à la chute des œufs. D'ailleurs, ils ne se sont pas brisés en atteignant le sol mais se sont posés avec grâce.

— Avec grâce ! répéta le coadjuteur, excédé.

— Nous sommes bien trente à les avoir vus s'ouvrir l'un après l'autre. D'abord, celui qui a libéré les oiseaux. Un oiseau énorme, grand comme cette statue là-bas.

Il désignait la statue d'Araman I^{er} qui avait été sanctifié. Il avait succédé à Dorle le Prophète, mort en 918. Le coadjuteur daigna tourner les yeux lui aussi. Un oiseau de trois mètres de haut, donc.

— Il y a d'énormes volatiles reptiliens très loin d'ici, mais jamais ils ne nous ont rendu visite, fit-il, moqueur.

— Monseigneur, cet oiseau a quatre ailes et un bec trapu. J'ai vu une image des volatiles reptiliens. Ça n'a rien à voir. Le mien – le nôtre puisque nous sommes nombreux à l'avoir vu – est différent et il était accompagné de trois autres plus petits. Certainement ses enfants. Il a volé en rond autour de l'îlot où s'étaient posés les œufs. Le second s'est ouvert et un homme s'est déplié pour en sortir. Lui aussi était transparent, ainsi que ses habits étranges. Mais je ne m'exprime pas correctement. Ils ne sont pas vraiment transparents les uns et les autres. Mais comment dire ?

— Diaphanes ? Translucides ?

— Oui, diaphanes.

— Mon ami, décida le coadjuteur, votre récit est passionnant mais je ne pense pas qu'il intéressera Sa Sainteté. Allez faire votre déclaration au Bureau des miracles, puis tenez...

Il sortit un carnet à souches de sa robe violette de prélat et griffonna plusieurs feuilles qu'il arracha et lui tendit.

— Voici un bon pour qu'on vous serve des repas, un autre pour qu'on vous permette de prendre un bain et de dormir. Vous me paraissez bien fatigué et vos pieds nus sont rongés par des abcès énormes. Nous avons d'excellents médecins qui vous examineront si vous présentez ce troisième bon à l'hôpital.

— Mais, monseigneur, balbutia Sébastolin, l'homme inconnu, l'étranger s'est mis à crier comme s'il était désespéré et vraiment il courait dans tous les sens en se frappant la tête avec ses poings. Il a fini par s'écrouler et par sangloter. Alors les oiseaux se sont posés à côté de lui et vous ne devinerez jamais ce qui s'est passé. Le plus gros a soulevé une de ses ailes découvrant un trou, translucide lui aussi. Les trois autres, avec leur bec épais, ont saisi le malheureux et l'ont fourré là-dedans. Et le gros a pris son envol sans paraître gêné par cette charge supplémentaire.

— Allez donc vous restaurer, vous faire soigner, vous reposer. Nous en reparlerons demain ou un autre jour. Mais faites enregistrer votre récit au bureau en question.

Avant d'avoir pu protester, Sébastolin se retrouva seul dans l'immense antichambre. On lui avait bien dit que ce n'était pas le jour des audiences, mais il n'en avait pas tenu compte.

Au Bureau des miracles, il y avait trois personnes avant lui. L'une avait vu Ganeth dans son miroir en lieu et place de sa propre image ; les deux autres, un couple, racontaient qu'ils avaient aperçu deux points lumineux qui descendaient du ciel et qu'ils avaient pensé que Ganeth leur envoyait des messagers.

— C'était du côté des marécages, disaient-ils, et Sébastolin sursauta.

— Moi aussi, j'ai vu deux étranges choses, leur dit-il. Mais c'étaient des œufs diaphanes.

Il ne connaissait pas cet adjectif et le prononçait avec vénération puisque c'était le coadjuteur qui le lui avait appris. C'était comme un cadeau sacré de la part de ce haut personnage de l'Église ganethienne, et le moine le considérait comme tel.

— Écoutez, dit le prêtre qui enregistrait leurs récits, mettez-vous d'accord pour que je ne fasse qu'une relation. C'est très fatigant d'écrire toute la journée, savez-vous ?

Lorsqu'ils eurent terminé ils se dirigèrent ensemble vers le réfectoire où on leur servit un repas copieux. Le moine leur répéta ce qu'il avait déjà raconté plusieurs fois. Le couple parut émerveillé. Ils habitaient la bordure nord des marécages, où ils élevaient des animaux de basse-cour. Ils avaient déjà raconté leur vision au prêtre de leur hameau qui les avait dirigés sur Terana.

Grâce au bon signé par le coadjuteur, Sébastolin fut examiné par un médecin. On soigna ses abcès, on lui fit des pansements et on l'admit à l'hôpital pour y surveiller la cicatrisation de ses plaies durant au moins trois jours. Il se confondait en remerciements, passait des heures dans l'oratoire de l'hôpital, attendant avec impatience le moment de se prosterner dans la basilique du Patriarcat.

Ce fut dans cette minuscule chapelle que le coadjuteur le découvrit agenouillé devant une statue de Ganeth. L'évêque auxiliaire était furieux, car par des voies différentes Araman III avait été mis au courant du prodige de l'îlot de Vinho, du moins de la région de Lansome. Nombreux étaient ceux qui avaient vu voler cet oiseau translucide et les trois plus petits, aperçu dans le corps trapu de l'animal un homme également translucide – qui s'agitait beaucoup, semblait-il. Ce n'était plus un pauvre moine des marais qui avait porté témoignage, mais des prêtres, et surtout un dignitaire de l'Église qui circulait dans la région. Le coadjuteur avait dû avouer qu'un misérable

moine avait le premier rapporté ce prodige. On avait retrouvé son récit et celui d'un couple de paysans dans le Bureau des miracles. Il ne se souvenait pas d'avoir signé un bon pour de la nourriture et des soins, et c'est par hasard qu'on lui signala la présence de ce religieux dans l'hôpital.

Malgré ses épais pansements, Sébastolin suivit cet homme qui marchait vite et qui paraissait irrité contre lui. Il traversa une antichambre bourrée de monde – c'était jour d'audience – et fut introduit auprès d'un gros prélat qui l'examina avant d'appeler une religieuse. Celle-ci apporta une robe blanche que Sébastolin dut revêtir, ainsi qu'une paire de mules fourrées. On ne comparaissait pas devant Sa Sainteté avec ses propres vêtements. On revêtait toujours cette robe longue. Les femmes devaient même entièrement masquer non seulement leur corps, mais aussi leur visage.

Introduit dans la magnifique salle du trône, Sébastolin se jeta à plat ventre sur les tapis, commença de ramper pour se rapprocher de Sa Sainteté et lui baiser les pieds.

— Mais relève-toi, voyons. En voilà une stupidité ! Voulez-vous le mettre debout. Qu'a-t-il aux pieds ? interrogea Araman III.

On le lui expliqua, et il demanda un siège pour le moine des marais. Jamais aucun visiteur, même important, n'avait été prié de s'asseoir devant le patriarche de Terana. Éberlué, muet de saisissement, Sébastolin n'entendait pas ce que lui demandait son interlocuteur. Il était aux anges, se croyait déjà au paradis avec Ganeth et les autres saints.

— Mais enfin, vas-tu répondre ? s'écria le patriarche.

Sébastienolin redescendit sur terre et comprit ce qu'on attendait de lui. Sa Sainteté venait de recevoir, dans une chemise de cuir ornée d'arabesques en or, le double de la déclaration faite au Bureau des miracles, ce qui lui permit de vérifier que le moine répétait le même récit, ne variait pas dans ses descriptions.

— Des œufs tombés du ciel. Des œufs gigantesques qui ne se sont pas cassés en atteignant le sol, mais se sont ouverts pour libérer des oiseaux et un homme, tous diaphanes, translucides. Et tu dis que l'étranger paraissait en proie à une crise de désespoir ?

— Oui, Sa Sainteté. J'ai cru qu'il allait devenir fou, et avec moi les autres personnes qui ont assisté à la scène.

— Et cet oiseau a emporté l'homme dans l'intérieur de son corps ? Comment peux-tu dire une chose pareille, Sébastolin ?

— Parce que je l'ai vue, Sa Sainteté. Je ne mens pas, je n'invente rien. Tout était ainsi.

— Et que faisait l'oiseau, aux dernières nouvelles ?

— Il volait de-ci, de-là, mais revenait régulièrement auprès des

coquilles d'œuf géantes.

Araman III se renfroigna. Il détestait le contenu de cette histoire. Depuis Dorle le Prophète, une mise en garde secrète se transmettait d'un patriarche à l'autre. Il ne s'agissait pas d'une prophétie mais d'une hypothèse scientifique ayant de grandes chances de se concrétiser. Ce qui venait d'arriver était extrêmement grave.

CHAPITRE VI

Alors que les autres androïdes conservaient leur éternelle placidité, leur indifférence mécanique, Xond subissait le contrecoup de cette erreur inattendue, véritable catastrophe pour Cobo.

— Les paramètres correspondaient très exactement à ceux que nous avions en mémoire et aussi aux données des ordinateurs. Nous avons effectué plusieurs relevés, qui tous confirmaient que Mara maintenait cette accélération de son temps planétaire, proche de l'équation habituelle de cent ans environ pour une année de compte universel, exactement pour être précis : quatre-vingt-dix-neuf ans, onze mois, vingt-quatre jours, trois heures, chiffres suivis de minutes, secondes, centièmes, etc. Les calculs sont effectués avec une extrême précision et intègrent une trentaine de décimales.

— Peu importe, fit Laur, agacé, en cet instant quel est donc le rapport exact entre le temps universel et Mara, voilà qui m'intéresse.

— Une année de notre temps universel correspond sur Mara à soixante et onze années, onze mois, vingt-huit jours, dix-sept heures, trente-cinq minutes, quarante...

— Autrement dit soixante-douze années, au lieu d'une centaine ? Cobo vit en ce moment sur Mara selon ce rythme de un an pour cent, alors que le reste de la planète, tout son environnement, depuis la plus petite bestiole jusqu'aux grands animaux, du brin d'herbe aux grands arbres, aussi bien le vent que le reste, a ralenti de vingt-huit pour cent ? Et c'est maintenant que ce pauvre type est en bas que tu t'en rends compte ?

— La ceinture des radiations s'est décomposée en plusieurs anneaux concentriques. Nous en avons décompté huit. Notre sonde a pu en pénétrer trois avant d'être détruite. Ces trois-là étaient d'un rapport constant, celui que nous connaissons depuis notre départ de Mara, soit de un pour cent environ. Mais une analyse spectrographique vient de nous révéler qu'à partir du quatrième anneau de particules, le rapport faiblit, n'est plus que de un pour quatre-vingt-douze ou treize environ. Et, au huitième, nous avons ce nouveau rapport de un pour soixante-douze.

— Cobo est donc en avance sur le temps de Mara ? Il vit avec un jour d'avance ? Voilà pourquoi les caméras transmettaient des images au ralenti.

— J'ai commis un véritable crime, dit Xond d'une voix désespérée. J'ai péché par vanité car désormais les autres androïdes se fient totalement à moi. J'ai acquis des caractères humains qui les remplissent de respect envers ma personne, alors qu'elle n'est faite que de mécanique et d'électronique. Si je n'avais pas pris l'habitude de les commander, de me considérer comme responsable, ils auraient effectué ces analyses spectrographiques bien avant qu'on ne commence la translation de Cobo, mais je voulais que toutes leurs possibilités se concentrent sur les cellules de distension. Une vie humaine, la vie d'animaux, les Stomks étaient en jeu, et notre nature profonde, si je puis employer ce mot à la place de celui de conditionnement, nous oblige avant tout à sauvegarder la vie sous toutes ses formes.

— Que se passe-t-il en ce moment pour Cobo ?

— Les capteurs que nous lui avons implantés ne fonctionnent pas très bien à cause de cette anomalie temporelle. Nous savons qu'il est en vie. Son rythme cardiaque est très élevé, d'abord parce qu'il vit plus rapidement que le temps local et parce qu'il est en proie à une grande épouvante. Autour de lui la vie se déroule dans une lenteur crispante pour les nerfs. Les différents mouvements des êtres vivants et des choses n'en finissent pas de s'accomplir, l'exemple de ces roseaux agités par le vent est symptomatique. Cobo ne comprend pas, et je crois que, dans un réflexe incontrôlable, un besoin de sécurité, il s'est réfugié dans la cavité de nidation du Stomk. Ce dernier, habitué depuis toujours aux phénomènes surprenants de Lazaret 3, paraît moins impressionné de se retrouver sur une planète au rythme différent. Il a subi des contractions temporelles ou des expansions, des chutes de gravité ou des excès de cette même gravité, des défaillances d'oxygène, etc. Cobo s'est enfermé dans la cavité du Stomk où l'obscurité doit le rassurer. Il n'en sortira pas aisément et ses capteurs ne fonctionnent pas très bien. Leurs émissions s'embrouillent avec celles des capteurs du Stomk.

— Vous avez implanté une caméra au sommet du crâne de l'oiseau. Donne-t-elle des images ?

— Nous les aurons très prochainement, le temps de rectifier toutes nos mesures pour pouvoir les traduire en temps réel.

Laur pénétra avec lui dans les laboratoires, parcourut les rangées d'écrans devant lesquels les androïdes s'activaient pour bien peu de résultats. Des zébrures, des éclairs de couleurs violentes déformaient les images. Jeane se tenait à l'écart, visiblement choquée par cette monstrueuse erreur. Elle suivait Xond d'un regard attentif plein d'inquiétude, craignant que l'androïde ne s'autodétruise dans un accès de désespoir. Sa lente progression vers une similitude mentale et affective avec les hommes avait atteint, depuis qu'il vivait avec eux,

un niveau tel que le sens de ses responsabilités ne pouvait que l'accabler. Il disait avoir péché par orgueil, ce qui était à l'encontre de son conditionnement d'origine.

Laur revint vers elle, furieux, se laissant aller à ses emportements anciens d'aventurier brutal.

— C'est incroyable, lança-t-il. On ne peut se fier à ces foutues machines.

— Je t'en supplie, murmura-t-elle, oppressée, chacune de tes paroles fait un mal considérable à notre ami Xond, détruit cette personnalité acquise au prix d'efforts considérables. C'est par amour pour les hommes qu'il a évolué jusqu'à atteindre leur fragilité émotive. Nous commettons tous des erreurs, des fautes lourdes de conséquences. Nous apprécions Xond et, pour ma part, je lui suis très attachée. Si tu l'accables, tu vas le contraindre à commettre l'irréparable.

Laur commença par hausser les épaules.

— Tu dis n'importe quoi.

Mais il se retourna et découvrit que Xond se tenait à l'écart des autres androïdes, son visage exprimant une profonde douleur. Il avait toujours eu cette apparence chétive, aussi loin que Laur s'en souvenait, cet air maladif qui le faisait ressembler à un enfant de santé délicate. Il se calma. Jea disait vrai et il fallait reconforter l'androïde au lieu de l'accabler. Il se dirigea vers lui en souriant.

— Je sais que tu vas trouver la solution pour rassurer Cobo. Il faudrait qu'il sorte de la cavité du Stomk.

Xond hocha la tête, désigna ses compagnons de sa main presque transparente :

— Ils y travaillent. Si seulement il retrouvait la paix intérieure et retournait aux capsules. Nous pourrions le rapatrier à bord de l'*Ogive*.

Plus loin, trois écrans continuaient de diffuser les images adaptées des caméras fixées aux capsules en question. C'était toujours le même paysage empêtré dans une lenteur éprouvante pour leurs yeux. Un échassier approcha, penchant comiquement la tête d'un côté et de l'autre. Ce geste lui prenait chaque fois une demi-minute, alors que, sur Mara, l'échassier devait être nerveux à cause de ces œufs gigantesques qu'il découvrait. Il esqua trois pas qui n'en finissaient pas, recula de deux autres.

— Ce sont des animaux curieux, attirés par ce qui brille...

— L'œil électronique des caméras palpite, murmura Xond, ça doit l'intriguer.

— Il est fichu de le frapper à coups de bec.

Leur crainte ne se limitait pas à la perte d'une caméra, pouvait concerner l'ensemble des deux capsules ouvertes à toutes les convoitises, à toutes les dégradations. Celles du vent, de la pluie mais

aussi des animaux. Plus tard, des habitants des marais finiraient par les découvrir et les pilleraient.

— Il faut que Cobo réintègre la capsule aussi vite que possible et avant la nuit. Je pense aux crustacés géants qui dorment le jour dans la vase et ne sortent que la nuit pour trouver leur nourriture sur terre. Ils sont énormes, avec de véritables cisailles comme pinces.

Xond le quitta pour prendre un diagramme que lui tendait un des opérateurs.

— Le cœur de Cobo se calme, mais son rythme restera élevé à cause de l'accélération de son organisme. Sa température est supérieure à la normale ; donc, il est toujours dans la cavité de nidation. Lorsque le Stomk la ferme de son aile la chaleur peut y atteindre près de quarante degrés. D'ailleurs, Cobo suffoque. Je lis sur cette ligne qu'il transpire. Il va se déshydrater et, d'ici une heure, sera très assoiffé.

— Peut-être songera-t-il alors à rejoindre les capsules. Il faut qu'il prenne sur lui, affronte ce monde qui lui paraît absurde par sa lenteur.

— Mais comment lui et l'oiseau sont-ils perçus par les habitants du marais ? Sont-ils visibles ? demanda Jea.

— Translucides, répondit l'androïde. La lumière ne les traverse pas mais se réfracte certainement. Disons qu'ils sont diaphanes.

Voyant que Jea le contemplait d'un air songeur, il sourit :

— Un peu comme moi, mais en plus transparent.

CHAPITRE VII

Il mijotait dans sa sueur acide, dans la chaleur d'étuve de cette poche de nidation, délirait dans un réseau de pensées multiples et contradictoires, ne parvenait pas à chasser cette nuée d'images absurdes qui semblaient déchiqueter son mental. Le Stomk lui parlait, mais ses paroles rauques, prononcées comme toujours avec brutalité – ces oiseaux-là ignoraient les nuances quelles qu'elles soient –, l'accablaient encore plus.

Le Stomk volait de ses seules ailes arrière, masquant la cavité de ses ailes avant. Il cessa soudain de battre l'air. Il venait de se poser et laissait lentement filtrer un peu de jour. Cobo appuya fortement ses paumes sur ses yeux, ne voulant à aucun prix affronter l'insupportable. Le peu qu'il avait distingué lui suffisait, et en voir plus le ferait basculer dans la démence.

— Je suis perché, dit le Stomk, sur une construction octogonale assez mal fichue. Je crois qu'il y a de l'eau sous mes serres. Plus bas se dressent quatre autres tours sur lesquelles mes petits se sont posés. Je peux vous dire une chose, les gens d'ici ne sont que des mollassons. Il faut les voir se déplacer sans la moindre énergie. Et pareil pour les animaux. L'eau qui coule dans un ruisseau au sol, elle-même, semble vouloir remonter à la source. C'est vraiment un drôle de monde où vos amis nous ont envoyés. Si j'avais été prévenu, j'aurais refusé de vous accompagner. Et qu'allons-nous manger, dites-moi ? Je commence à avoir faim et mes petits aussi. Mais qu'ils se débrouillent, maintenant que je n'ai plus besoin de les nourrir.

— Vous dites qu'il y a de l'eau ? Je meurs de soif.

— Je ne prendrai pas le risque de descendre jusqu'à ce ruisseau, avec tous ces gens qui se rassemblent pour lever la tête vers nous. Ils seraient capables de nous mettre en charpie.

— Je vous en prie, cria Cobo, je dois boire. Je n'en peux plus.

— Bien sûr, vous étouffez dans mon nichoir. Attendez, je vais vous ventiler un peu.

La voix du Stomk lui parvenait par un conduit spécial qui aboutissait dans la cavité. Là-bas, sur Lazaret 3, les Stomks l'utilisaient pour écouter les conversations de leurs passagers et revendre ces informations aux Sérials, les policiers du satellite. Les gens désireux de ne pas être écoutés bouchaient ce conduit.

L'oiseau ouvrit encore plus la cavité mais Cobo gardait ses mains sur son visage.

— Pas question de boire. J'en vois qui arrivent avec des objets bizarres. Je pense que ce sont des armes. Des fusils. D'un type ancien, mais des fusils quand même, et un autre a... Oh, il s'agit d'un arc et il vient de me décocher une flèche. Il faut que je...

Puis il éclata d'un rire plus proche d'un grincement que d'un éclat joyeux.

— Ça alors, Mirh, mon aîné vient d'intercepter la flèche en plein vol. Il faut dire qu'elle arrivait avec une lenteur telle que c'était facile, mais j'en vois qui commencent à épauler leurs fusils. Il faut partir.

Le Stomk s'éleva rapidement. Les balles à la vitesse réduite vinrent frapper la construction. Elles ouvrirent une brèche dans ce matériau fait de vase et d'algues séchées, et une masse d'eau s'en échappa.

— C'est un château d'eau, précisa le Stomk, et ces imbéciles viennent d'y pratiquer un trou.

— Ne me parlez plus d'eau, supplia Cobo.

Lorsqu'il se jugea hors de portée, le Stomk lâcha un jet malodorant sur la foule rassemblée. Vivant au ralenti, ces gens-là n'eurent pas le temps de se mettre à l'abri et ces fientes liquides les éclaboussèrent.

— Je crois que j'ai la diarrhée, gloussa le Stomk. À cause de cette alimentation que l'on m'a fait absorber durant ce long séjour en cellule de distension.

— Je vous en prie, trouvez-moi de quoi boire, je vous en saurai gré.

— Oui, mais comment me paierez-vous ? Connaissez-vous la monnaie qui a cours dans le coin ? Croyez-vous qu'ils accepteront de changer votre argent ?

— Mais je n'ai pas d'argent, gémit Cobo, juste de l'or qui est une monnaie universelle.

— Vous l'avez sur vous ?

— Non, tout est resté dans les capsules. Quand j'ai découvert... ce monde figé dans un ralenti effroyable, j'ai tout abandonné pour me réfugier dans votre nichoir.

— Alors, nous devons retourner là-bas. Sinon nous ne retrouverons plus rien.

— Avant, je veux boire.

Le Stomk vola en rond autour du hameau dont le centre était occupé par cet étrange château d'eau. Maintenant, les habitants s'efforçaient de grimper tout en haut de la construction pour colmater la brèche. L'oiseau se moqua de leurs gestes amortis qu'il trouvait d'un grand ridicule.

— Ce château d'eau est aussi un temple, me semble-t-il. Il y a des

gens qui y rentrent en faisant de drôles de signes. On dirait qu'ils jouent. De l'index, ils martèlent leur poitrine selon un alignement horizontal et vertical.

Pour la première fois Cobo s'intéressa à autre chose qu'à son propre sort.

— Combien de fois martèlent-ils ainsi leur poitrine ?

— Attendez... Neuf fois.

— Ce sont des Ganethiens. Ces neuf signes sont disposés par rangs de trois en un carré parfait. C'est le code de reconnaissance, je l'ai appris au cours de mon séjour en cellule de distension.

— Je vois de l'eau dans une sorte de réservoir. Je vais me poser au bord et vous n'aurez qu'à vous pencher. Moi aussi, je dois boire, mais avec modération à cause de ma diarrhée.

Cobo, à l'évocation de cette fiente liquide, éprouva une nausée et eut pour la première fois depuis son atterrissage envie de quitter le refuge de la cavité de nidation. Le Stomk se posa au bord d'un grand réservoir rustique. Cobo, les yeux fermés, rampa vers l'ouverture, pencha la tête à l'extérieur, vit la surface de l'eau mais aussi ces étranges animaux qui nageaient dedans. Des sortes de crabes énormes, des poissons à tentacules. Mais la soif fut la plus forte et ses lèvres atteignirent l'eau et se mirent à l'aspirer. Non seulement elle avait un goût d'herbe mais elle possédait la consistance épaisse d'un sirop, le sucre en moins. Donc, difficile à aspirer et à avaler. Il cessa de boire lorsque des pinces énormes le menacèrent.

— C'est un vivier, dit-il à Folq.

— Croyez-vous que ce crabe soit bon ? Il est énorme. Il y a longtemps que je n'ai pas mangé de crustacé. Sur lazaret, on en trouvait des congelés, mais ils étaient trop chers.

Sans prévenir, le Stomk plongea sa tête dans l'eau et saisit un des animaux à la carapace épaisse. Il s'envola en le tenant dans son bec et, arrivé à trente mètres de hauteur, il le lâcha.

— C'est agaçant de le voir tomber aussi lentement. J'espère qu'il va se fracasser malgré tout.

Le crabe géant éclata mollement au sol et Folq put se goinfrer. Ses petits voulurent leur part du festin, mais il les écarta sans ménagements, à coups de bec et d'ailes. Il les laissa toutefois briser les grosses pattes et les pinces.

— Ce crustacé était délicieux, annonça-t-il après avoir repris son envol. Ma foi, il y a dans ces marécages de quoi survivre agréablement. La prochaine fois je vous en céderai, si vous me le payez.

— Où allons-nous ?

— Nous rejoignons les capsules puisque vous y avez abandonné

votre or. Quelle imprudence, tout de même ! Je me demande si vous serez le partenaire idéal dans cette aventure à laquelle je ne comprends pas grand-chose. J'en suis à me demander ce que nous sommes venus faire dans un monde où les gens sont tous atteints de paralysie physique, handicapés ! Ils feraient mieux de se déplacer avec des sièges roulants.

CHAPITRE VIII

Le couple se relayait pour surveiller discrètement Xond. L'androïde surmontait difficilement sa dépression, et s'il n'en parlait plus ouvertement, il se sentait responsable des derniers événements. En temps universel, il n'y avait que quelques minutes que les capsules s'étaient posées sur le sol de Mara, mais sur cette dernière, cela représentait une demi-journée et la nuit venait sur cette région de la grande planète.

L'échassier avait essayé d'attaquer le viseur électronique de la caméra, mais un bruit l'avait alerté et il s'était envolé sans la détériorer. Le rayonnement infrarouge des objectifs permettait de continuer à surveiller l'environnement des capsules. Celles-ci restaient offertes à toutes les visites, tous les pillages et les saccages.

Cobo s'était hydraté on ne savait trop comment et le Stomk ainsi que ses petits avaient pu s'alimenter. Cobo acceptait apparemment que la cavité de nidation reste ouverte durant le vol de l'oiseau. Mais il était très difficile de savoir où ils se trouvaient exactement. Un des implants permettant de les situer fonctionnait très mal – celui du Stomk adulte, précisément. Les trois oisillons étaient repérés, mais ils erraient un peu n'importe où dans le ciel de la planète, curieux de tout, cherchant certainement à se goinfrer. La caméra greffée sur le crâne de leur unique parent transmettait des images diffractées que les appareils de bord enregistraient tout de même, essayant de les rendre lisibles. Un des androïdes, spécialiste de ces phénomènes ondulatoires, parvint à les rétablir telles qu'elles avaient été filmées.

— Mais le Stomk est perché sur quoi ?

— Nous avons enregistré la présence d'eau. Il y a un réservoir en hauteur, donc une sorte de château d'eau alimentant une communauté humaine.

Les images suivantes, qui sortaient peu à peu sur les écrans encore déformées, confirmèrent cette hypothèse.

— Oh, regardez tous ces gens... Mais comment sont-ils habillés ? Jadis, dans les marais, on ne portait pas ce type de vêtements. Nous n'avions que le strict nécessaire, et les femmes et les hommes allaient à peu près nus. Il fait très chaud et très humide dans cette zone de Lansome. Les vêtements qu'ils portent, ces robes longues doivent coller à leur peau, remarquait Jea, stupéfaite et perplexe.

— Un vêtement de religieux ? murmura Laur.

— Tu crois qu'une autorité leur impose d'être ainsi vêtus, en cachant le maximum de leur corps ?

Ils assistèrent aux péripéties suivantes, virent comment un oisillon happait la flèche en plein vol, puis la coulée de fiente verdâtre lâchée par le Stomk sur les spectateurs éberlués.

— Regardez les signes sur le château d'eau.

— C'est aussi un temple, précisa Xond.

— Les neuf cercles. Ce sont des Ganethiens. Et, non seulement le code qui permettait l'accès au Mausolée, c'est-à-dire à l'Ogive, n'est donc plus tenu secret, mais il semble désormais servir de sacrement.

Ce fut ensuite le vivier, où Folq pécha un énorme crabe qu'il laissa se fracasser au sol et qu'il dévora avant de reprendre son vol.

— Je pense, dit Xond, qu'ils retournent vers les capsules mais les oisillons ne suivent pas. Bien que diaphanes, ils restent visibles et n'ont pas l'expérience de leur géniteur.

— Vont-ils se faire abattre par les gens des marais ? s'inquiéta Jea. Vous avez vu, ils possèdent des fusils antiques mais qui peuvent tuer, et aussi des arcs.

Laur réfléchissait à l'habillement de ces gens-là. On devait leur imposer ces robes épaisses peu pratiques dans un tel climat. Et le temple servait aussi de château d'eau. Le desservant pouvait donc réglementer la distribution de l'eau, y gagnant au passage un pouvoir absolu. À travers ces quelques images de mauvaise qualité, on pouvait déjà cerner un mode de vie, une certaine organisation politique. Mara était-elle sous l'absolue domination des Ganethiens ? Qui étaient les successeurs de Dorle le Prophète, qui avait déjà la volonté féroce d'imposer une religion d'une sévérité absolue à toutes les peuplades de Mara ?

Les caméras au sol donnaient des images prises à l'infrarouge, inquiétantes depuis quelques secondes.

— Le rayonnement écarte pour l'instant les nouveaux venus, mais jusqu'à quand ? Ce sont des crabes, monstrueux. Certains doivent peser plusieurs dizaines de kilos.

— Ils remontent sur les berges la nuit car ils sont friands de viande, ne mangent du poisson qu'en cas de nécessité absolue. Les mammifères les plus gros ne leur font pas peur. Ils tranchent les pattes d'un seul coup. Les pauvres bêtes s'effondrent et c'est la curée. Ils attaquent aussi les humains, surtout les enfants. Des groupes avaient construit des huttes sur pilotis, mais ils tranchaient aussi les piliers. Pour les éloigner, il faut utiliser une huile que vendent les colporteurs et qui coûte très cher.

— Cobo risque d'être attaqué, s'inquiéta Laur.

— Ces animaux sont également soumis au ralentissement. Peut-être en profitera-t-il pour esquiver leurs attaques. Si on les retourne sur le dos, ils sont fichus et, le jour venu, ce sont les oiseaux liges qui viennent les manger.

Signe sacré des Ganethiens :

o o o
o o o
o o o

CHAPITRE IX

Malgré les protestations de Cobo, le Stomk se jucha à la nuit tombée sur une autre construction isolée, refusant de rejoindre les capsules spatiales. Des dizaines de crabes géants grouillaient sur l'îlot où ils s'étaient posés et Folq refusait de les affronter.

— Trop nombreux. Nous verrons demain.

— Je meurs de faim et de soif, vociféra Cobo, sa bouche presque collée au conduit auditif du Stomk.

— Vous dormirez mieux.

— Et vos enfants, vous vous en moquez ?

— Qu'ils se débrouillent.

En cet instant, la nuit parut exploser dans une lumière éblouissante. Folq sursauta et, dans son nid, Cobo bascula les quatre fers en l'air. À travers le corps translucide de l'animal, il découvrait une succession de flashes aveuglants ou d'éclairs d'une durée inhabituelle.

— Un orage ? demanda-t-il. Avec des éclairs interminables ?

— Un phare. Nous sommes en haut d'un phare qui vient de s'allumer. Il y en avait plusieurs sur Lazaret 3, pour guider les navettes arrivant de l'espace, et surtout de la minuscule planète And, siège de l'administration galactique.

— On ne peut pas rester là.

— Il n'y a qu'à fermer les yeux.

— Mais nos paupières sont translucides, cette lumière qui s'allume et s'éteint sur un rythme régulier de plusieurs minutes est insupportable.

— Tiens, c'est vrai, constata le Stomk. J'oublie toujours que nous sommes transparents. Mais où voulez-vous que j'aille, hein ? Ce phare n'éclaire que l'océan au-delà des marais, pas la terre et je n'y vois pas très bien la nuit.

— Faux, hurla Cobo. Lorsque nous vous avons donné le permis de transporter les voyageurs vous vous déclariez tous nyctalopes. Ce fut même une qualité physique déterminante pour convaincre le directeur, Mour.

— Oui, mais moi, j'ai des ennuis de vision nocturne. Et puis, je ne distingue aucun point élevé pour me percher. Vous avez vu ces crabes géants ? Pas question de rejoindre le sol.

Il se désarticula pour pencher sa tête, allongea son cou squameux. Il ne s'agissait pas d'écailles à proprement dit mais de duvet durci et collé en petites plaques.

— Tiens, nous avons un voisin... Non, deux voisins. Un couple. Certainement les gardiens. Et je vous donne en mille ce qu'ils sont en train de faire, avec une lenteur exaspérante d'ailleurs.

— L'amour, cracha Cobo, maussade.

— Perdu, ils cassent la croûte. Oh là là, qu'est-ce qu'ils vont se mettre ! S'ils ne mangent pas plus vite ils en auront pour toute la nuit. C'est la bonne femme qui a dû apporter ce panier si bien rempli. Il y a même plusieurs bouteilles.

Cobo se sentit défaillir, et demanda d'une voix faible ce qu'ils mangeaient.

— Beurk, sûrement des choses que vous aimez. Lorsque j'amenais quelqu'un sur le pont des Marchands de Lazaret 3, les odeurs des marmites de soupe et des petits restaurants me chaviraient le cœur.

Cobo, galvanisé, retrouva toute son énergie. Il aurait tué pour se procurer quelque chose à se mettre sous la dent.

— Dites-moi ce que vous voyez. Sans commentaires stupides.

— Eh bien, je vois un bloc de viande compressée avec des légumes. À côté, un volatile d'élevage.

— Peut-être un de vos oisillons rôtis, ricana Cobo.

— Je ne trouve ça ni drôle ni sympathique. Je vous rappelle que vous êtes mon hôte non payant pour l'instant.

— Il fallait descendre jusqu'aux capsules et vous auriez eu de l'or. J'aurais pu également récupérer mon cher huale. Comment se présente la pièce où ils mangent ?

— Ce n'est pas une pièce, mais une rotonde. Je crois qu'elle est totalement vitrée, même du côté des marécages. Un instant.

Il se déplaça lourdement sur le toit de la rotonde en question pour plonger sa tête dans le vide. Cobo se cramponnait à la paroi duveteuse, plantant ses doigts dans cette laine épaisse qui la tapissait.

— Côté marais, ils ont ouvert la vitre pour profiter de l'air frais du soir. Ils rient beaucoup. Du moins, un rire bête est figé sur leur visage. Cette femme est venue rendre visite au gardien avec des provisions et le projet de coucher avec lui. Selon vos critères, je suppose qu'elle n'est pas déplaisante avec un peu trop de rebondi en différents points du corps. Rien qu'à voir les interminables regards qu'ils échangent, ils n'attendent pas la fin du repas. Je m'y connais en mœurs humaines ; elles sont dégoûtantes. Dans ce nichoir, des femmes, des hommes se sont accouplés, parfois de façon fort étrange et toujours avec des gémissements, voire des cris absolument insupportables.

— Voyez-vous un lit, une couche, un divan ?

Le Stomk plongea à nouveau sa tête en dehors du toit pour répondre à cette question.

— Je ne vois rien de tel. Juste la petite table autour de laquelle ils mangent. L'endroit n'est pas très spacieux. Le système d'éclairage, avec ses miroirs et ses lentilles, occupe presque toute la place.

— Folq, croyez-vous que je puisse pénétrer dans la rotonde par la vitre ouverte, en profitant du moment où ils descendront à l'étage inférieur pour s'ébattre sur un lit, puisque l'endroit n'est pas très confortable pour ce qu'ils ont envie de faire ?

Le Stomk ne répondit pas tout de suite, comme s'il désapprouvait ce projet, puis se décida sans enthousiasme :

— Méditez-vous de leur voler la nourriture ? Ou de vous installer dans le phare pour la nuit ? J'ai promis de ne pas vous quitter, vous le savez bien. Et m'introduire dans cet endroit serait difficile.

— Ce panier contient peut-être de quoi vous nourrir aussi.

— Surtout pas du volatile. L'aliment convenable, sur Lazaret 3, était une catégorie de pain spécial fabriqué par un boulanger syrique.

— Je sais. Les Sérials le surveillaient. Il y mêlait une drogue qui enchantait les palais des clients alors qu'il fourrait n'importe quoi dedans, y compris de la farine d'os.

— Vous auriez pu vous abstenir de me le révéler, fit l'oiseau, mécontent. Mais je pense qu'un pain quelconque me ferait quand même plaisir. Et aussi une petite gorgée d'alcool ou de bière si vous en trouvez.

— Ils vont bien finir par descendre à l'étage et laisser quelque chose à manger ? Surveillez-les, je vous en prie.

— J'en ai mal aux vertèbres de me contorsionner de la sorte pour regarder ce qu'ils font et ça me chavire le cœur, car j'ai la tête en bas. Je vous dis que ce repas va durer des heures. Nous devrions dormir un peu.

Mais il allongea son cou et Cobo fut tout chamboulé dans cette cavité heureusement confortable. Il se sentait affaibli par le manque de nourriture. Longtemps avant le départ des capsules il ne mangeait presque plus rien, la gorge étranglée par l'angoisse, et manquait maintenant de réserves.

Du temps s'écoula, trop de temps. Puis le Stomk s'agita de nouveau, pivota sur ses pattes refusant de s'expliquer.

— Vous ne les surveillez plus ? Vous leur tournez le dos ?

— Je refuse de jouer les voyeurs.

Cobo sentit son cœur s'arrêter.

— Voulez-vous dire que contrairement à mes espoirs ils s'ébattent sur place ?

— Je ne sais pas s'ils s'ébattent. L'un est toujours assis à la table en train de s'empiffrer et de s'enivrer en prenant tout son temps et l'autre, la femelle, est en dessous.

— Sous la table ? Ivre morte ?

— Certainement pas, mais elle doit être un peu grise pour en arriver à se comporter de la sorte.

Cobo finit par comprendre. Ses espérances s'effondraient, le laissant au bord de l'évanouissement.

— Un bon petit casse-croûte, quelques verres de bière ou d'alcool, je n'ai pu identifier la boisson, et puis une petite gentillesse de la part de cette femme qui ensuite risque de repartir sans recevoir un retour de politesse. Ça va bien durer une heure ou deux à ce rythme-là. Quels paresseux ! commentait Folq, plein de hargne. Comme je me félicite que nous autres Stomks vivions en célibataire, sans nul besoin de partenaire. Nous sommes, en regard de ces débauchés éhontés, d'une extrême pudeur. Des modèles de vertu.

— Stomk, je n'en peux plus.

— Quoi, mon récit vous donne des envies d'en faire autant ? s'indigna l'oiseau.

— Mais non. Je ne pense qu'à manger. Écoutez, voici ce que je vous propose. Penchez-vous, passez votre tête à l'intérieur, poussez un de vos cris habituels. Vous savez, celui qui, sur lazaret, signalait votre exaspération au client qui tardait d'arriver. C'est un cri effrayant lorsqu'on l'entend pour la première fois. Ils s'enfuiront en laissant le reste de nourriture.

— Vous appréciez mon cri particulièrement effrayant ? se rengorgea Folq, flatté. Il faut dire que je l'ai perfectionné sans cesse pour qu'on le distingue de celui des autres Stomks qui hurlaient vulgairement.

— Folq, par pitié !

— J'ignore quelle est l'unité monétaire dans ce pays, mais vous m'en devrez une belle quantité. Nous aurions dû établir une équivalence avec ce que je gagnais sur Lazaret 3, et peut-être aussi un devis. Bon, en attendant, je vais jouer le monstre horrible.

— Pourrai-je utiliser votre cou pour descendre jusqu'à cette rotonde ?

— Décidément je suis exploité jusqu'au bout. Mais soit.

Plus tard, Folq devait faire le récit de cette intervention dont il était particulièrement satisfait. Il se pencha sur le bord du toit, à la limite de la perte d'équilibre, battant un peu des ailes pour se maintenir. Puis, il allongea son cou au maximum et hasarda dans la pièce sa tête assez hideuse, aux yeux globuleux et au bec épais, et l'approcha du gardien qui au sein de délices amoureuses fermait les paupières. Malgré sa brièveté, son cri fut tel que même Cobo qui se hissait hors

du nichoir sursauta. Il agrippa les plumes duveteuses au-dessus du nichoir, escalada le dos trapu, rampa vers le cou qu'il étreignit de ses bras.

— L'homme ouvrit les yeux et découvrit mon visage, raconta par la suite le Stomk. Il essaya de hurler mais ne put. Son amie, saisie par mon cri, voulant au plus vite sortir de sous la table fit basculer celle-ci. Malheureusement, la bouteille qui s'y trouvait explosa au sol, répandant son contenu dans une odeur de bière. Le tout dans un ralenti qui permettait d'apprécier les détails. Sur cette planète, les objets eux-mêmes manquent de vivacité. Par chance, il y avait d'autres flacons dans le panier des provisions. Je saisis l'anse dans mon bec. L'homme s'était levé, marchait avec un peu plus de nerf vers l'escalier en colimaçon, tandis que la femme en sanglots lui criait de l'attendre, articulant chaque mot comme si elle avait du mal à parler. Dans sa hâte, elle ne parvenait pas à ouvrir la porte, car elle la poussait au lieu de la tirer, à tel point que j'ai failli lâcher l'anse pour lui montrer comment elle fonctionnait. Voyant que le panier contenait encore pas mal de nourriture j'ai commencé de rentrer ma tête, tout en essayant de dire à mon passager qu'il n'avait plus besoin de pénétrer dans la rotonde. Je dus redresser mon cou et c'est ainsi qu'il glissa, se raccrocha in extremis aux plumes rémiges de mon aile avant gauche, tricotant des jambes, ne trouvant pas le toit du phare. En abaissant doucement mon membre de vol, je l'ai aidé à reprendre pied. La scène avec les deux débauchés s'est déroulée avec une lenteur incroyable, tout comme le son, comparable à celui produit par une erreur de vitesse d'un diffuseur de musique, par exemple.

Cobo s'enferma ensuite dans le nichoir avec les provisions, engloutit n'importe quoi au hasard jusqu'à ce que le Stomk réclame sa part. Il allongeait son cou et plongeait son bec dans la cavité. Cobo lui colla la bouteille de bière dans la gorge, puis lui donna du pain et une sorte de fromage mou, tandis qu'il se contentait d'une bouteille d'eau, d'une sorte de pâté et de croquettes d'un légume farineux très relevées.

Le gardien et son amie ne remontèrent pas de la nuit dans la rotonde. Le phare continua de palpiter régulièrement et, repu, Cobo s'endormit dans le nichoir du Stomk qui lui-même se laissa aller au sommeil, cramponné au toit du phare de ses serres puissantes.

CHAPITRE X

D'après les caméras internes, les crabes géants avaient attaqué les paquets de rations alimentaires de premiers secours. Ils avaient aussi cisailé certains câbles dont la gaine était d'origine animale, de chitine ou découlant d'une synthèse organique.

— Rien de grave, affirmait Xond. Tout ce qui est apparent ne peut nuire à l'envol des capsules. Si Cobo et le Stomk reviennent, nous pourrons les rappeler à bord.

— Et si malgré tout cette opération de retour s'avère impossible, demanda Laur, que faudra-t-il envisager ?

Xond resta silencieux. Ils se trouvaient dans les laboratoires où opéraient les androïdes, et curieusement plusieurs d'entre eux se tournèrent vers eux comme s'ils souhaitaient eux aussi une réponse de leur compagnon. Ce dernier, devenu en réalité leur chef, parut surpris lui-même de cette réaction.

— Nous devons y réfléchir, murmura-t-il.

— L'*Ogive* peut traverser les huit anneaux des radiations et se mettre en orbite autour de Mara. Ce faisant, elle pénétrera dans le temps accéléré de la planète. Lorsque nous avons fui Terana et Mara, voici bientôt un an, le passage du mur du temps s'est effectué dans d'assez bonnes conditions. Le ralentissement de nos fonctions vitales s'opéra sans lésions organiques ni troubles psychiques. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans l'autre sens ?

— Les concepteurs de l'*Ogive* n'avaient envisagé qu'une évasion hors du temps accéléré, sans retour. Nous ignorons tout de la manœuvre inverse. L'*Ogive* peut exploser, disparaître. Le pire serait une détérioration profonde de ses organes principaux nous emprisonnant à jamais dans une coque délabrée. Lorsque nous nous sommes trouvés dans le temps universel à l'approche de la planète Bi, notre nef spatiale était dans un triste état. Ce sont les Bios et leurs alliés végétaux qui ont entièrement restructuré le vaisseau.

Jea et Laur, qui revoyaient cet immense échafaudage dressé par les plantes pour entreprendre la réparation des quatre cents mètres de l'astronef, n'auraient jamais cru possible d'effectuer ce travail sur le sol d'une planète. Il avait pourtant été réalisé en un temps record. Et, depuis, l'appareil fonctionnait sans ennui selon les constatations de Xond.

— Votre comportement personnel a été prédéterminé dans un seul objectif, contribuer au maximum au retour sur Terre de cette *Ogive*.

— Vous oubliez que nous respectons aussi la vie sous toutes ses formes, avec en priorité celle des humains, mais la vie du Stomk, par exemple, nous paraît avoir la même valeur.

— Je veux dire que votre réticence pour un retour sur Mara est fonction de ce conditionnement. Mais je ne laisserai pas Cobo se dépêtrer seul dans la situation actuelle. Une appréciation du décompte-temps de Mara s'est révélée entachée d'erreurs. Si nous pouvons le ramener, et ramener éventuellement le Stomk et ses petits dans les capsules, d'accord, mais j'estime qu'un délai doit être fixé à cette possibilité. Il ne doit pas dépasser une trop longue attente pour eux. Les voilà emportés à une vitesse de cent pour un. Une minute d'hésitation de notre part est une heure pour Cobo. Cobo, qui souhaitait s'intégrer à la population, passer inaperçu avant de commencer ses prédictions sur la venue prochaine d'un messie de Ganeth.

— Nous autres. Initiés ou androïdes, n'avons jamais remis en cause ce projet que vous avez formé avec Cobo.

— Je sais, mais dans votre for intérieur, vous le désapprouviez. Et vos amis, en apparence indifférents, n'en comprenaient pas la nécessité.

— Je vous crédite d'un désintéressement total dans cette volonté de retourner sur Mara, mais votre associé n'était pas dans les mêmes dispositions au départ. Lui voulait s'enrichir, acquérir un grand pouvoir sur cette planète.

— Pour l'instant, il doit surtout songer à sauver sa peau. En fait, au lieu de passer inaperçu, il est au contraire devenu une attraction, un prodige, même ! Mais aussi une cible, malheureusement. En ce moment, le Stomk et lui dorment, mais au lever du soleil, nous devons entreprendre le nécessaire pour les récupérer. Dans exactement six minutes.

Jea osa alors poser la question qui la préoccupait depuis que Cobo s'était posé sur la planète.

— Qu'est devenu le huale, ce cristal mou dont Cobo ne se séparait jamais ? Il en a laissé un morceau ici dans ce laboratoire, puisque cette étrange matière, presque animale, peut communiquer avec une autre partie séparée de sa structure.

— Le huale n'a pas essayé d'entrer en communication avec le morceau que nous détenons, dit Xond. Nous supposons que la partie plongée dans le temps accéléré a du mal à envoyer des informations à celle restée ici. Nous pensons également que, dans son affolement, Cobo l'a oublié à l'intérieur de la capsule.

Toutes les données sur l'état de santé de Cobo confirmaient cette appréciation. L'homme avait atteint un niveau d'égaré si élevé qu'il aurait pu, tout au long des heures vécues sur Mara, basculer dans la démence absolue. Son organisme affaibli par la déshydratation et la dénutrition avait accentué cette descente aux enfers.

— Il semble depuis quelques secondes que Cobo ait réussi à manger. Son hypoglycémie s'atténue et il ne souffre plus de la soif.

— Comment a-t-il pu trouver une nourriture adaptée à ses besoins, et surtout ses habitudes alimentaires ?

Justement les dernières « traductions » en temps universel des images prises par la caméra greffée sur le crâne du Stomk, celle que les androïdes avaient baptisée du code C.S.T., venaient de paraître sur deux écrans. Dans la nuit déjà proche, le Stomk volait vers ce qui semblait être une tour ou un clocher de temple.

— J'ignore si l'Église ganethienne laisse construire des clochers, murmura Laur.

Les images qui se succédaient devinrent soudain très lumineuses.

— Oui, commenta un androïde, on dirait que le Stomk prend ses vues à l'aide d'un flash.

Un autre, Xar, démontra que les flashes n'étaient pas coordonnés avec la caméra, mais venaient d'une autre source lumineuse.

— Des éclairs d'orage ? proposa Jea.

— C'est possible. Nous allons bientôt recevoir les traductions en temps universel.

Ce fut Laur qui identifia l'origine de cette succession de lumière vive et d'obscurité.

— Un phare. Un phare dans les marécages.

— Oui, se hâta d'ajouter Jea, émue. Je me souviens. C'est le phare des Négociants de Terana. Ils se sont regroupés pour en payer la construction. Il se trouve sur un îlot des marécages, d'où il envoie surtout les signaux vers l'océan car il y a une passe dangereuse à quelques milles de la côte, au milieu des bancs de sable.

— Le Stomk s'est perché pour la nuit sur le phare des Négociants, et chaque fois que la lentille lance un éclair, la caméra fonctionne et nous envoie ces images.

La suite les laissa sans voix. Un zoom mettait à l'écran l'intérieur d'une pièce vitrée, remplie d'appareils inconnus, et surtout la présence de deux personnes. Un homme et une femme.

— Lui, c'est le gardien, lança Jea. L'uniforme n'a pas changé en cent ans. C'est celui des marins de la Guilde des Négociants de Terana.

— Ils vont prendre leur repas. La C.S.T. enregistre grâce à l'éclairage de cette pièce. C'est le système optique et lumineux du phare que vous voyez tourner.

Mais les séquences restaient brèves et Xond comprit que l'oiseau baissait la tête pour observer les deux personnes, puis la retirait.

— Il doit se fatiguer dans cette position.

Puis l'homme apparut seul à table, continuant de manger et de boire. À un moment il reposa son verre, parut se renverser dans son siège avec un sourire béat sur ses lèvres. La première, Jea comprit ce qui se passait et tourna le dos à l'écran. Les androïdes regardaient sans la moindre émotion. Mais Xond baissa les yeux. Plus tard, quand le gardien affolé se leva et que sa compagne bouscula la table, Xond fut le premier à sourire. La C.S.T. plongea son objectif dans le panier de victuailles.

— Folq a saisi l'anse dans son bec, fit Laur. Pour nourrir ce pauvre Cobo. En attendant, le couple a eu une belle frousse. Le gardien s'est enfui en remontant son pantalon. C'était digne de ces théâtres érotiques de Lazaret 3.

Puis ce fut la nuit.

— Folq a mis sa tête sous l'aile pour dormir.

Il s'écoula cinq minutes, autant d'heures sur Mara où le soleil allait se lever.

— Il nous faut intervenir, dit Laur.

— Nous allons refermer l'une des capsules et essayer de la mettre en lévitation, mais son énergie sera épuisée si elle doit revenir à bord. J'y songeais quand les crabes l'ont envahie, mais où recharger les batteries par la suite ?

— Xond, dit Laur d'une voix grave mais ferme, je suis prêt à sacrifier le Stomk pour sauver Cobo. Fais léviter la capsule de Cobo vers le phare, et s'il faut ensuite abandonner celle-ci pour le faire voyager dans la seconde, nous le ferons.

CHAPITRE XI

Pour le punir de ses négligences, le patriarche Araman III confia le commandement de la cohorte des Chevaliers ganethiens au coadjuteur Rinkel. Lorsque Sa Sainteté lui lança cet ordre l'homme se sentit frappé de disgrâce. Il essaya de plaider que depuis des années il n'avait plus revêtu la casaque en peau de rool, cet humanoïde des régions lointaines, qu'il manquait d'entraînement, avait grossi et ne participait plus aux exercices féroces que suivaient les Chevaliers ganethiens. Il n'avait plus jamais tiré sur cible.

— Eh bien, voilà une belle occasion de refaire ton retard, mon fils, lui lança le patriarche. Un bon chevalier ganethien est toujours engagé dans la lutte contre les infidèles et les apostats, dès l'instant où il prête serment sur le tombeau de Dorle le Prophète. À tout moment tu dois répondre à l'appel de Ganeth pour aller pourfendre l'ennemi.

— Mais Sa Sainteté, y a-t-il vraiment un ennemi dans ce prodige dont nous parlait ce moine Sébastolin ?

— Tout prodige s'accompagne d'une révélation faite au Collège des Pères de l'Église et à moi-même. Personne n'a eu cette révélation. Nous nous sommes réunis cette nuit et nous avons donc condamné cette apparition comme sacrilège. Tu te rendras avec ta cohorte dans les marais en compagnie du moine Sébastolin, tu interrogeras les habitants de ces lieux sans ménagements, car beaucoup manifestent trop de tiédeur dans leur foi. Si tu dois dresser des bûchers, fais-le sans la moindre hésitation. De même, les témoins de ce phénomène y ajoutent un respect superstitieux, oblige-les à se rétracter publiquement et fais-les brûler. Je suis certain que parmi eux se trouvent quelques Christians.

L'assemblée murmura d'horreur et le patriarche appela son camérier qui veillait avec un flacon de vin consacré et une cuvette. Le patriarche se rinça la bouche, cracha dans le bassinet en or. Le camérier courut jeter ce vin de purification dans les toilettes. L'assemblée soupira de soulagement. Cette évocation des Christians ne datait que de quelques semaines. Jusque-là, même Sa Sainteté n'aurait jamais osé prononcer ce nom à voix haute. Mais ceux qu'on avait brûlés devant la basilique, une demi-douzaine de fous furieux, avaient si longuement crié qu'ils étaient chrétiens et qu'ils n'abjureraient pas, que le peuple avait découvert ce nouveau nom et le prononçait avec

une terreur peut-être trop délicieuse. Les rapports confidentiels que recevait Araman III signalait que ce mot impie ressuscitait de confuses croyances très anciennes, des croyances datant de plus d'un millénaire, peut-être deux. Et comme l'actuel millénaire approchait de sa fin, les habitants de Mara se jetaient éperdument dans les superstitions et les pratiques les plus inattendues. Les Christians réapparus au grand jour après des siècles de silence annonçaient la fin du monde si la religion ganethienne n'était pas détruite. Il existait d'autres infidèles, les Mahos, apocope de Mahomédiens avec une double référence, l'une religieuse à un prophète Mahomet, l'autre plus mystérieuse étant liée à un personnage obscur qui aurait prêché l'égalitarisme collectiviste, Maho, Ma-haut, ou plus simplement Mao. Enfin un schisme de la religion ganethienne, les Laurentins, créait pas mal de difficultés au Patriarcat. Ses partisans comptaient au nombre des grands fondateurs de la religion ganethienne Laur le Négociateur qui, au moment de l'élévation du Mausolée de Ganeth vers le ciel, se trouvait à l'intérieur. Pour Dorle le Prophète et les autres, ce n'était que Laur le profanateur. Seulement, dix pour cent des fidèles honoraient son nom, et le Patriarcat n'osait pas vraiment les condamner.

Rinkel se retira pour s'équiper, mais la casaque qu'il ne portait que dans de grandes occasions était désormais trop juste. Le temps d'une cérémonie, il pouvait encore la supporter, mais comment aller combattre les infidèles ainsi boudiné ? Son domestique courut chez un tailleur qui ne pouvait sur-le-champ en confectionner une, mais qui dota l'ancienne d'œILLETS et de lacets. Ainsi, la bedaine du coadjuteur ne serait pas douloureusement laminée.

Le moine Sébastolin serait de l'expédition, mais comme ses plaies n'étaient pas cicatrisées, on l'avait installé dans une voiturette à deux roues qu'un infirmier pousserait. Il assurerait aussi les soins que nécessitait la santé du religieux. Araman III, entiché de ce misérable porteur de froc, avait recommandé à Rinkel de veiller sur lui.

La cohorte embarqua dans les remorques ouvertes d'un convoi que tirait un tracteur à moteur linéaire. Du temps où les Ganethiens vivaient dans la clandestinité ou se réfugiaient dans les déserts, leurs savants et leurs techniciens, utilisant les documents laissés par Ganeth et ses collaborateurs, avaient créé des appareils très sophistiqués, des machines fort utiles dans tous les domaines, y compris celui moins reluisant de l'armement. Mais Dorle le Prophète, une fois assuré de détenir le pouvoir absolu sur les deux tiers de Mara, avait interdit la poursuite des recherches scientifiques et techniques. Ainsi, les transports stagnaient et sur la mer, lorsque les rapides navires étaient tombés en panne les uns après les autres, on avait repris les vieilles galères mues par la force psychique des Nats. Certains Pères de l'Église

avaient osé protester contre l'utilisation de ces humanoïdes invertébrés qui consacraient toutes leurs ressources mentales à la télékinésie. Les Pères assimilaient ce pouvoir à une pratique magique, complice des forces obscures du mal. Dans un premier temps, ils avaient voulu condamner les Nats au bûcher, mais le général des missionnaires était entré dans une fureur telle qu'ils y avaient renoncé, à la condition que les Nats ne soient jamais admis en deçà d'une ligne imaginaire, tracée à cinquante mètres des rives d'océan et de marécage où ces créatures vivaient dans des huttes de vase. Les missionnaires utilisaient les Nats pour voyager au loin, pour porter leurs bagages et aussi pour se faire eux-mêmes porter dans les endroits les plus inaccessibles.

Le convoi arriva dans le village de Majuis. L'oiseau translucide s'était posé sur le château d'eau installé au-dessus de l'église que desservait le prêtre Lilion. Défendant à la cohorte de quitter les remorques, le coadjuteur s'enferma avec Lilion pour étudier la situation. Le prêtre était en grande faveur au Patriarcat, car il se montrait impitoyable envers les manquements religieux, le non-paiement des taxes et le refus des corvées exigées de la population.

— Je n'ai qu'à me féliciter de l'attitude de mes ouailles, assura-t-il. Elles ne s'en laissent pas conter, ont voulu abattre ce maudit animal avec des flèches et des balles, mais protégé par les forces obscures, il a réussi à s'échapper avec l'être immonde qui loge dans son corps. Il est accompagné de trois oiseaux plus petits, certainement les enfants infernaux de cette grande créature.

En dépit des ordres, Sébastolin s'était fait descendre de sa remorque et, sa voiturette poussée par l'infirmier, un certain Brégus, il entra dans l'église, à la recherche du prêtre et du coadjuteur. Lilion était un ami et il voulait le saluer, mais son arrivée dans la sacristie irrita Rinkel. Désormais, déclara-t-il d'une voix cinglante, Sébastolin faisait partie intégrante de la cohorte et devait se soumettre à la sévère discipline des Chevaliers ganethiens. Dans le dos du coadjuteur, Lilion effectua un signe d'impuissance et Brégus fit faire demi-tour à la voiturette.

Rinkel apprit que dans la nuit l'oiseau translucide s'était posé sur le phare des Négociants et que le gardien avait failli être dévoré par l'animal, alors qu'il prenait son repas en surveillant le mécanisme. Il avait dû fuir et l'oiseau avait volé sa nourriture. Tel était le récit que Lilion avait reçu du gardien qui, dès le lever du jour, avait couru jusqu'au village de Majuis pour se confier au prêtre.

— Ce gardien de phare fait erreur, et même se trompe lourdement, fit Rinkel sèchement. Il ne faudrait pas qu'il répande l'idée que l'animal surgi de l'enfer se nourrit tel un oiseau quelconque. Un être immonde comme lui n'a pas besoin de s'alimenter comme vous et moi.

Où est cet homme ?

— Dans son phare, mais je crains qu'en cours de route, alors qu'il traversait des hameaux, au moins quatre pour faire au plus court, il n'ait raconté son aventure de la nuit.

— Vous irez le trouver pour qu'il se rétracte. Il dira s'être trompé, qu'il a retrouvé son repas intact dans un coin. Au lever du soleil que s'est-il passé ?

— La bête s'était envolée, laissant sur le toit du phare... un gros tas de fiente. D'ailleurs, hier, il avait déjà fienté sur les habitants de Majuis en y mettant une grande malignité.

— Voilà qui est mieux car c'est un véritable signe de démonologie. Il aurait fallu que Sa Sainteté m'adjoigne son exorciste-purificateur pour étudier cette fiente. Certains habitants ont dû en recevoir sur le corps et subir d'atroces brûlures, je suppose ?

Géné, Lilion avoua que ses fidèles s'étaient simplement nettoyés sans paraître brûlés par ces excréments. Ils pouaient fortement mais n'étaient pas dangereux.

— Pouvez-vous éviter de préciser leur innocuité ? Il faudrait au contraire mettre la population en garde contre les effets dangereux et tardifs de cette fiente.

Lilion, entièrement dévoué à l'Église ganethienne, pratiquait un grand réalisme quotidien. Il ne croyait pas que l'oiseau translucide fût une apparition diabolique ou sacrée. Il pensait que l'animal était une sorte de mutant égaré venu des régions lointaines, si mystérieuses qu'on n'avait jamais dressé un catalogue de leur flore et de leur faune. Bien sûr, la présence d'un homme dans le corps de l'animal lui posait problème, mais une explication existait. Néanmoins il comprenait que le patriarche Araman III cherche à empêcher toute interprétation religieuse du phénomène et préfère le déclarer démoniaque.

— L'oiseau s'est donc envolé et nul ne m'a encore signalé sa présence dans les marais. Peut-être a-t-il gagné l'intérieur des terres.

Revenu au convoi, le coadjuteur convoqua Sébastolin. Si le reste de la troupe voyageait en remorques découvertes, lui vivait dans une voiture couverte dotée de tout le confort. L'infirmier hissa le fauteuil roulant et resta dehors.

— Sébastolin, vous avez les jambes et les pieds en mauvais état ? On vous soigne pour des brûlures et des ulcérations ?

— Oui, monseigneur. L'eau des marais dans certains coins où je vais prêcher est très acide, à cause des rejets des hameaux et de la décomposition de certaines plantes gorgées de soude caustique.

— Sébastolin, vous faites erreur. Vous allez toujours nu-pieds, et sans y prendre garde, vous avez marché dans la fiente de ce monstrueux animal échappé de l'enfer, lorsque vous êtes allé voir de

près la nature de ces œufs géants tombés du ciel.

Interloqué le moine levait les yeux vers Rinkel, les abaissait sur ses pansements, ne comprenant pas vraiment où voulait en venir le chef de la cohorte.

— Monseigneur, je vous donne ma parole que je n'ai pas mis les pieds sur l'îlot de Vinho où sont tombés les œufs. Je marchais dans vingt centimètres d'eau, sur une levée de vase qui permet de rejoindre plusieurs hameaux. De chaque côté le marais est profond et dangereux. Mais je n'ai pas mis les pieds dans la fiente de cet oiseau.

— Et pourtant c'est ce que vous déclarerez quand les gens vous demanderont la raison de ces pansements.

— Mais je ne mens jamais, monseigneur, s'exclama le moine, bouleversé dans son intégrité profonde.

— Sébastolin, c'est pour la gloire de l'Église et pour combattre l'ennemi qui survole les marécages, et bientôt osera souiller la basilique de Saint-Ganeth.

Cette fois le coadjuteur avait visé juste. Pour le religieux, la pensée que ce gros oiseau translucide, dont il avait pu découvrir la laideur, oserait se jucher sur la basilique et narguer les fidèles en fientant abondamment sur la construction consacrée, le révolta. Il se pencha en avant pour contempler ses bandages, des pieds aux genoux.

— Je comprends ce que vous voulez dire, monseigneur. Il faut que ce monstre soit combattu et tué avant qu'il n'ose ce sacrilège. Je dirai donc que j'ai mis les pieds dans sa fiente sans m'en rendre compte. Mais je devrai confesser mon mensonge et recevoir l'absolution. Seule celle de Sa Sainteté pourra me laver de ce péché.

Le bonhomme s'avérait plus finaud que ne l'avait jugé le coadjuteur, qui dut incliner la tête en signe d'accord, quitte à oublier complètement la demande de Sébastolin. Il n'avait rien promis, avait juste fait un signe qui pouvait s'interpréter de multiples façons.

Ne sachant trop dans quelle direction s'engager, Rinkel étudia sa carte, une fois débarrassé de la voiturette et du religieux. C'est alors que Lilion accourut. Il venait d'être averti qu'on avait aperçu l'oiseau et son passager du côté de l'îlot où les œufs célestes avaient atterri.

— Il vous faudra suivre un itinéraire compliqué pour que le convoi trouve la terre ferme, même sous quarante à cinquante centimètres d'eau. Sinon vous devrez utiliser vos canots.

Le convoi comportait deux voitures de matériel divers pour toutes les opérations de maintien de l'ordre ou de répression.

Y compris des boute-feux pour les bûchers expiatoires.

CHAPITRE XII

Au petit matin, sans prévenir Cobo, Folq s'envola en piquant presque à la verticale vers le ciel brumeux, si bien que l'ancien coordonnateur se trouva brutalement réveillé et plaqué dans le bas de cette poche de nidation, qui d'ailleurs empestait fort. Heureusement, le battement des ailes envoya de l'air frais, mais il dut mettre son nez à l'ouverture pour respirer. La vue de ce paysage de marais le démoralisait.

Le Stomk n'en avait pas fini avec ses acrobaties car, soudain, il piqua à nouveau, mais vers l'eau des marécages et, happant un énorme poisson qui bâillait à la surface, il l'engloutit d'un coup. Le poisson se bloqua dans sa gorge. Il commença de tousser, de cracher tout cela dans une série affolante de vols désordonnés. Cobo, qui n'avait rien à vomir sinon de la bile, s'exécuta, cramponné à l'ouverture du nichoir. Entre deux nausées, il hurlait, suppliait le Stomk d'arrêter. L'oiseau finit par rejeter le gros poisson qui se mit à tomber lentement, selon le rythme de tout ce qui bougeait sur cette planète. Le Stomk piqua à nouveau, coinça le poisson dans son bec et alla se jucher sur une éminence pour le dépecer. Il en avalait de gros morceaux avec des grognements de satisfaction.

— Moi aussi, j'ai faim, cria Cobo, j'ai toujours faim. Je me suis réveillé affamé en pleine nuit. Notre temps est plus rapide que celui de Mara et nos rythmes différents. Il me faudra manger au moins six fois par jour si je veux survivre.

Pour toute réponse le Stomk rota fortement et empuantit l'air ambiant d'un relent de nourriture en pleine digestion.

— Retournez aux capsules que j'avale au moins des rations.

— J'y allais quand j'ai vu ce poisson. Il était délicieux.

Le Stomk s'envola lentement et Cobo, qui regardait au-dehors, aperçut l'étrange boule qui se déplaçait non loin de là. Une boule diaphane qu'il ne reconnut pas tout de suite avant de s'exclamer :

— Là-bas, une des capsules. Vite, Folq, rattrapez-la.

L'oiseau tourna la tête mais déclara qu'il ne voyait rien. Par un phénomène de réfraction dû à la brume des hauteurs la capsule avait effectivement disparu.

— Allez quand même dans cette direction.

— Guidez-moi.

Ils parcoururent une distance considérable sans parvenir à repérer la capsule.

— C'était la mienne, avec mon huale, se lamentait Cobo. Elle venait me chercher pour me remonter à bord de l'*Ogive* que je n'aurais jamais dû abandonner. D'ailleurs, je n'aurais même pas dû quitter mon poste de fonctionnaire. Dans le fond, je n'étais pas si mal sur And à surveiller le lazaret. Malgré mon imbécile de directeur.

— Il faut que je mange encore du poisson. Voulez-vous que je vous réserve une part. Un filet ?

— Quoi, du poisson cru ? Je vous somme de rejoindre l'îlot où se trouve l'autre capsule.

— La mienne donc. Je vous réserverai un filet si je pêche un autre poisson.

Ce qu'il fit d'ailleurs et Cobo reçut cette part de chair rose qu'il essaya de mastiquer en pensant à autre chose. Elle empestait la vase, mais Folq en faisait ses délices. Il en pécha quatre fois encore avant de survoler l'îlot où la capsule rescapée attendait. Toujours ouverte mais visiblement saccagée.

— Mais c'est incroyable ! Ils ont bouffé les connexions, les paquets de rations, se désespérait Cobo.

— Les gros crabes, commenta laconiquement le Stomk.

Cobo remit les pieds sur le sol élastique et examina l'intérieur de la capsule, repéra les micros que le Stomk aurait dû, tout comme lui, emporter. Il n'y avait que les capteurs sur son corps qui fonctionnaient pour l'instant. Il essaya d'appeler l'*Ogive*, mais comprit que les crabes avaient vraiment tout détruit. Seule l'autre capsule avait réussi à quitter le sol. Elle devait à présent les chercher dans les marécages.

— Signalez votre présence, dit le Stomk.

— Mais vous voyez bien que c'est impossible.

— Avec vos capteurs. Si vous buvez de cette eau qui est salée, le taux de sodium augmentera dans votre sang et donnera l'alerte, là-haut, aux copains de Xond.

Cobo le regarda avec méfiance. Le Stomk était tranquillement installé au sol, ses pattes repliées sous son corps, l'air plein de condescendance.

— Comment avez-vous acquis ces connaissances sur le sodium dans le sang, etc. ?

— J'ai reçu la même formation que vous dans la cellule d'adaptation au spatio-temps de Mara. Xond m'a expliqué des tas de choses que j'ignorais. Si vous avalez de l'eau salée vous ferez de la natrémie. Et les capteurs signaleront l'anomalie. Et peut-être qu'ainsi ils nous repéreront.

— Et leurs radars, à quoi servent-ils, hein ? hurla Cobo.

— Pour décoder les échos, ça prend du temps. Il faut rester ici le temps que les appareils convertissent ces échos pour une lecture efficace.

Cette fois, Cobo préféra se taire, mais il garda un œil soupçonneux sur l'oiseau. Les Stomks avaient une réputation d'imbéciles dotés de la parole, qui passaient leur temps à colporter des ragots et des récits épouvantables dans la population du lazaret. Personne n'avait jamais imaginé qu'ils puissent posséder certaines connaissances. Xond avait cru bien faire en l'éduquant lors de son séjour dans la fameuse cellule de distension et maintenant, avec sa vanité naturelle, le Stomk allait devenir un insupportable pédant.

Cobo trouva des rations destinées au Stomk. Lorsque celui-ci vit que l'homme ouvrait les paquets, il protesta énergiquement. Sans en tenir compte, Cobo se gava d'une sorte de pâte sans saveur et de granulés qui empestaient le poisson. Il finit par lancer le reste à Folq, qui déchiqueta l'enveloppe plastique avant de se nourrir.

— Allez-vous avaler votre eau salée, oui ?

— Je cherche un autre moyen.

— Blessez-vous. Toute perte de sang sera signalée là-haut.

— Oui, mais ce sera insuffisant pour indiquer notre position.

— Avalez déjà deux litres de cette eau saumâtre et réfléchissez pendant que le sel envahira votre sang. Nous perdons du temps à tergiverser ainsi. Je ne pensais pas que vous étiez aussi velléitaire quand je me suis engagé à vous accompagner, gratuitement de surcroît.

Cobo prit un morceau de la boîte des rations, essaya de boire l'eau du marais, mais la vue de petits vers qui s'y tortillaient le dégoûta et il jeta la boîte.

— Vous êtes trop délicat pour survivre longtemps, annonça le Stomk.

— Taisez-vous, oiseau de mauvais augure.

— Tiens, celle-là je ne l'avais pas entendue depuis le lazaret. C'est d'une facilité de pauvre d'esprit.

— Cette eau me donne trop mal au cœur, fit Cobo, démoralisé.

Le mot cœur suivit certainement quelques cheminements mentaux inattendus pour aller alerter ses neurones.

L'homme ouvrit soudain sa combinaison, tâta sa poitrine sur la gauche pour situer l'implant du capteur cardiaque. Puis, ramassant un bout de bois, il commença de taper juste sous son téton, avec une irrégularité incompréhensible pour le Stomk, qui réussit à attendre la fin de ce qu'il appelait une simagrée pour s'enquérir de son opportunité.

— Il y a des gens qui se frappent la poitrine pour avouer leur faute,

dit-il. Et vous c'est pour quoi ?

— Pour envoyer un message. J'ai tapé plus fort que le bruit de mes battements de cœur dans un code très ancien.

— Et vous croyez que ça va marcher ?

— Il s'agit d'un code appelé Morse, datant de deux mille ans au moins, si l'on compte en temps de Mara. Il avait été abandonné, avant d'être remis en honneur voici cent ans universels pour des communications très délicates. Il se trouve que je l'ai appris pour entrer en relations avec des extraterrestres sourds et muets d'une lointaine planète. Je viens d'expliquer que nous sommes revenus à l'endroit de notre atterrissage, que votre capsule est détériorée et que la mienne se balade quelque part dans les airs. Mais qu'étant translucide, elle est très difficile à repérer.

— Vous auriez pu y penser plus tôt, se contenta de commenter le Stomk. Nous serions sortis d'affaire depuis longtemps. Bon ce n'est pas tout, je vais voir si je peux attraper quelques crabes. La nuit, ils font les fanfarons en envahissant les terres, mais le jour, ils se cachent dans la vase, les poltrons !

Il se dressa sur ses pattes courtes mais massives, de véritables poteaux, pour s'approcher de l'eau. Il y pénétra sans hésitation, plongea sa tête sous la surface. Cobo décida de renouveler son message, craignant qu'il ne soit passé inaperçu parmi les battements de son cœur. Comme il aurait aimé suspendre le fonctionnement de cet organe vital, le temps d'envoyer son signal de détresse !

Le Stomk rapportait un crabe énorme. Cobo préféra reculer à cause des cisailles aussi grosses que les serres de l'oiseau. Celui-ci le retourna sur le dos et, à coups de bec impitoyables, creva son ventre plus fragile et se reput de chair encore vivante.

Le ronronnement d'un moteur alerta Cobo. Un engin quelconque, bateau ou véhicule amphibie, s'approchait d'eux.

CHAPITRE XIII

La sonde CAP-A qui avait emporté Cobo sur Mara envoyait un flot d'images sans intérêt immédiat, mais illustrant la vie de cette région défavorisée. Les hameaux perdus dans les marécages semblaient dans une préhistoire accablante. La nudité des êtres qui y vivaient n'avait rien d'érotique car leurs corps déformés par la malnutrition et ulcérés par les eaux acides étaient dans un état lamentable. Les agglomérations installées en bordure des marécages connaissaient des conditions moins sévères, mais Laur jugea que les habitants de ces villages n'avaient pas dépassé le niveau de vie de son époque, alors que près d'un siècle s'était écoulé. La nouveauté résidait dans le nombre de temples ou d'églises construits même dans des hameaux réduits à trois, quatre maisons. Et ce bâtiment était toujours surmonté d'un cylindre collectant les eaux. Les habitants y portaient des vêtements stricts, certainement imposés.

— Dans ce coin, l'eau est la denrée la plus rare. Le prêtre peut donc contingenter sa distribution, ce qui lui permet de punir les fidèles un peu trop tièdes à son goût.

Xond essayait de garder la maîtrise de CAP-A en vol horizontal malgré les nombreuses difficultés. Envoyer la capsule depuis l'Ogive en un point précis de la planète n'avait été que routine, mais la recherche de l'ancien coordonnateur du lazaret déroutait les capteurs de l'appareil. Xond avait introduit dans sa mémoire les fréquences des infrarouges produites par l'homme, mais celles-ci frôlaient d'autres fréquences, si bien qu'à tout moment la capsule fonçait vers des habitants du marais qui s'enfuyaient, épouvantés.

Xar, cet androïde proche de Xond qui lui aussi essayait de progresser pour échapper à sa condition de machine soumise, apporta un électrocardiogramme de Cobo comportant des anomalies incompréhensibles.

— Le rythme sinusal est couvert par un battement parasite qu'on ne peut qualifier d'irrégulier, car par moments ce sont toujours les mêmes bruits que l'on enregistre. Bien entendu, l'organe reste soumis à l'influence du sympathique, mais l'intrus paraît dépendre d'un autre système, je n'ose pas dire une autre volonté.

Laur n'y comprenait rien, mais jeta tout de même un regard au diagramme que Xond déroulait au maximum en écartant ses bras

grêles.

— Il ne s'agit pas du cœur du Stomk dont le rythme est binaire une fois sur deux. D'ailleurs, lorsque l'homme se trouve dans la poche de nidation, nous savons parfaitement distinguer les manifestations des deux organes. En fait c'est comme si Cobo recevait des coups en plein sur le capteur implanté dans sa poitrine, mais des coups sans violence, et d'une très grande précision, donnés par un objet à faible section, sans pointe acérée.

Laur saisit le bout du rouleau et l'écarta de plus d'un mètre. Il remarqua aussitôt que les oscillations vers la fin de ce parasitage étaient groupées par trois. Trois courtes, trois longues, trois courtes. Puis le parasitage cessait durant plusieurs minutes.

— Je n'ose pas exprimer ce qui me vient à l'esprit, murmura-t-il, car si j'ai vraiment sous les yeux un message envoyé selon un code très ancien, je n'arrive pas à comprendre comment Cobo aurait pu l'apprendre. Lorsque je naviguais sur les océans de Mara à bord des galères de haute mer, je l'utilisais. Les Nats, bien que télépathes, se limitent à des échanges primaires. Nous devons communiquer avec d'autres navires, des phares, des comptoirs installés à terre, et nous utilisons alors ce vieux, très vieux code baptisé Morse. Un système abandonné depuis si longtemps que, lorsqu'il fut remis en usage, on a cru que c'était un certain Fill qui l'avait inventé, avant que des érudits ne prouvent qu'il l'avait puisé dans un ouvrage encyclopédique très ancien. Ces trois points trois traits trois points signifient S.O.S., le message de détresse qui, dans les temps anciens, quand n'existait que la radiotélégraphie, était envoyé par les navires en difficulté. Cobo est en train de nous appeler au secours. Et, avant le S.O.S., il y a un message de quelques mots. Pour le traduire il dut écrire sur une feuille tout l'alphabet Morse, ayant tout de même oublié certaines lettres. Mais ensuite il donna la teneur exacte de l'envoi de Cobo.

— Ils sont retournés au point d'atterrissage des capsules. Celle du Stomk est inutilisable et l'autre vagabonde.

— Il y a une suite, dit Xar, elle vient d'arriver.

En quelques secondes Laur leur en fournit la traduction.

— Ils doivent fuir car approche un bateau à moteur ou un véhicule, ils ne savent pas.

Xar les appela avec une excitation inhabituelle chez les androïdes, pour leur montrer les dernières images traduites venant de CAP-A. L'appareil survolait à bonne hauteur, mais de côté, une file de véhicules engagés dans le marécage roulant dans un faible niveau d'eau. Laur crut d'abord que les véhicules étaient autonomes, mais en réalité il n'y avait qu'un engin tracteur pour tout le convoi.

— Toujours ces moteurs linéaires dont les Ganethiens avaient

retrouvé la technique et les piles à hydrogène ou à gaz ionisé. Décidément le progrès a l'air de stagner sur Mara.

— Regardez cet agrandissement. C'est effrayant.

Dans chaque voiture tractée des hommes en uniforme étaient assis face à face sur deux rangs, figés dans un garde-à-vous perpétuel, semblait-il. Casaque en peau, de rool certainement, casque en même matière mais plus épaisse, visages de pierre et, tenu à deux mains, un fusil compact à rayon dont la crosse s'appuyait sur la cuisse droite.

— Les prévôts, murmura Jea, les prévôts de la Bienséance ?

— Cette appellation était celle donnée par l'Honorat de Vasa mais les Ganethiens doivent leur donner un autre nom.

— Tous ont sur la poitrine et le dos les neuf cercles en carré, symboles de la religion ganethienne.

Dans la première voiture remorquée, ils notèrent la présence d'armes lourdes. Il y en avait d'autres au centre du convoi et dans le véhicule de queue.

— CAP-A est attirée par les infrarouges que dégage ce convoi. Impossible d'affiner plus la fréquence de Cobo.

— J'ai compté au moins deux cent cinquante hommes, dit Jea. Une telle formation envoyée dans le marais uniquement pour capturer nos amis ? Est-ce vraiment pour eux, ou pour mater une quelconque opposition ?

— J'ignore la constitution du pouvoir actuel, mais je suppose que l'Église a adopté une hiérarchie commune à toutes les Églises, avec un seul homme à sa tête, puis des subordonnés obéissants. Nous avons vu des prêtres dans les temples qui sont chargés de la surveillance du peuple, donc l'administration centrale sait que des apparitions mystérieuses survolent les marécages, comme par exemple un oiseau translucide avec un homme enfermé dans son corps.

— Et les trois oisillons ? fit Jea.

— Pour l'instant, ils ont disparu. Ils voulaient voler de leurs propres ailes. Le Stomk d'ailleurs a l'air de s'en moquer royalement.

Xond paraissait soucieux. Il avait espéré récupérer le Stomk et Cobo sur les lieux mêmes de leur atterrissage en faisant revenir CAP-A. Il aurait fallu deux allers et retours pour les ramener tous les deux, mais c'était encore possible. La CAP-B, quant à elle, était inutilisable.

— D'autres images de la capsule ! cria Xar.

Celle-ci, sans qu'on l'ait conditionnée, suivait le convoi à distance et utilisait les successions de nuages et de soleil pour demeurer à l'abri des regards. Seul un rayon persistant se réfractant en elle aurait pu la trahir sous forme d'une boule lumineuse.

— Cobo envoie toujours ses... S.O.S., précisa Xond, mais ils fuient devant le convoi situé à moins d'un kilomètre. Je craignais que, face à

des véhicules et des soldats se déplaçant avec une lenteur consécutive au temps ralenti de Mara, nos deux compagnons ne se montrent trop désinvoltes. On peut arrêter une flèche en plein vol, ou une balle, mais contre un rayon doté de la vitesse de la lumière, je doute que la différence temporelle soit suffisante.

Laur secoua la tête.

— Les soldats ne les tueront pas.

— Il y a une image de leur chef, annonça Jea qui s'était installée devant les écrans. Ouille, il n'a pas l'air commode. Sa casaque est violette, drôle de couleur pour un soldat. Mais ça doit être un signe de commandement. Et je vois des symboles sur son casque, mais je ne les distingue pas très bien.

Une image agrandie de ce casque envahit tout l'écran. Comme Jea ne la commentait pas, Laur lui jeta un coup d'œil. Elle paraissait fascinée. Il s'approcha et reconnut l'écusson que ce chef de troupe portait sur le casque. Il représentait ce monument qu'un siècle auparavant on appelait le Mausolée de Ganeth, et qui n'était autre que l'*Ogive*.

— Je n'oublierai jamais, dit-elle. Je l'avais vu une première fois quand j'ai quitté les marais, mais de loin, et ensuite lorsque Dorle nous a obligés à l'approcher. Nous étions dans une grande détresse, ignorant ce qui se passerait. Dorle voulait t'accuser de profanation, mais grâce au barrage mental des Initiés, ses prévôts n'ont pu intervenir, tandis que dans le corps énorme du Mausolée s'ouvrait une issue où nous nous sommes engouffrés. Et le vaisseau intergalactique, conçu et réalisé par Ganeth et les siens, s'était évadé de Mara pour toujours.

À la suite de ces derniers mots, Laur reçut en écho la pensée de Xond : « C'est cela : pour toujours. Jamais plus nous ne retournerons sur Mara. Nous irons sur la Terre, comme l'avait prédit Ganeth. »

Laur s'approcha.

— Nous allons au contraire retourner sur Mara nous mettre en orbite entre la planète et les radiations. De là j'embarquerai à bord de la plus grosse navette pour aller récupérer Cobo, le Stomk et ses oisillons si je les trouve. Tu ne peux m'empêcher de réaliser ce sauvetage. Je n'ai pas le temps de m'adapter au rythme de ce monde dans la cellule de distension. Le passage de l'*Ogive*, avec ses appareils de chronocompensation, nous placera rapidement dans le champ actuel de la spatio-temporalité de Mara.

— L'*Ogive* sera désintégrée. Ganeth avait prévu la sortie du temps accéléré pour retrouver le temps universel, mais pas l'inverse.

— Xond, à trop vouloir t'humaniser, tu finis par acquérir nos plus graves défauts, je peux même parler de vices. Je sais que tu me

trompes, parce que votre religion à tous les androïdes est de rejoindre la Terre, cette planète perdue, oubliée, retournée à la barbarie. Vous désiriez, avec Ganeth, vous y rendre pour vous ressourcer et retrouver les vertus du genre humain. Des vertus qui n'ont jamais été qu'illusions. Les hommes étaient bons et mauvais. Vous, Ganeth et tous les autres, vous imaginiez que sur Terre pouvait régner encore une harmonie sereine à laquelle s'abreuver pour retrouver l'innocence originelle. C'est absurde. Le dilemme est simple. Je veux sauver Cobo. Ce n'est pas un véritable ami, c'est un être plein d'idées retorses, mais c'est un homme et je vais aller à son secours et, si possible, je proposerai au Stomk de revenir à bord, ainsi qu'à ses petits.

— Nous ne sommes pas conditionnés pour accepter pareille aventure. La désintégration de l'*Ogive* ferait disparaître à jamais la pensée, l'enseignement même de Ganeth, toute sa philosophie conservée dans nos mémoires artificielles. Ganeth survit en nous, et nulle part ailleurs. Ni en toi, ni dans les âmes de ces imposteurs qui utilisent le culte de Ganeth pour écraser les populations de Mara.

— Te voilà en pleine contradiction, mon pauvre Xond. Si nous détruisons ces imposteurs, nous ne ferons que suivre les enseignements de Ganeth, non ? Et puis, plus forte que la programmation impérieuse de rejoindre la Terre est la protection de la vie humaine. Tu ne peux sacrifier Cobo, tu ne peux m'empêcher d'aller à son secours. Nous allons sans plus attendre basculer dans le domaine spatio-temporel de Mara.

Il se dirigea tranquillement vers le poste de pilotage, au-delà des laboratoires où avait eu lieu cette conversation. Une dizaine d'androïdes, tous d'anciens Initiés conçus sur Mara des siècles auparavant, se concentraient uniquement sur le guidage de l'*Ogive*.

Xond courait après lui sur ses petites jambes fragiles, trébuchait de temps à autre car il n'était pas préparé à des efforts physiques violents. De fait, il ne put rejoindre Laur avant le poste de pilotage.

— Nous abandonnons cette orbite pour une autre plus étroite. Nous allons franchir la ceinture des radiations et nous positionner en orbite stationnaire, exactement au-dessus de la région appelée Lansome. La ville de Terana, qui a dû prendre une grande importance, ne sera pas très éloignée. Diffusez l'avertissement pour que chacun rejoigne au plus vite sa couchette et s'équipe pour affronter cette épreuve.

— Non, attendez ! criait Xond.

Il venait d'atteindre la porte du poste et tremblait sur ses jambes. On avait beau savoir qu'elles n'étaient que mécanismes miniaturisés, servomoteurs minuscules, engrenages et ferraille, l'état de l'androïde inspirait la pitié. Jea, qui arrivait derrière lui, s'agenouilla pour le prendre dans ses bras.

— Je vous en prie, Laur, réfléchissez. Vous ne condamnez pas seulement nos vies, notre existence mécanique, mais vous allez pulvériser la noble pensée d'un homme admirable, son testament culturel.

— Ganeth n'hésiterait pas à revenir en arrière pour sauver son prochain, même un homme aussi roublard que Cobo. Si l'on mettait en balance ses qualités et ses défauts, on ne pourrait le créditer de la moindre sollicitude. Il n'a qu'un élément en sa faveur, sa nature humaine.

— Laur, renonceriez-vous à cette folie de devenir une sorte de dieu sur Mara, un envoyé, un messie de Ganeth, si j'étais en phase avec ce projet monstrueux de descendre sur une orbite basse autour de ce monde ?

Laur eut un rire désagréable, un ricanement qui alerta Jea qui le connaissait bien. L'être sauvage, le barbare qui s'agitait sans cesse dans le fin fond de cette personnalité trouble ne demandait qu'à se manifester dans une violence cruelle. Elle crut que Laur allait fracasser Xond, et elle serra plus étroitement l'androïde contre elle.

— Quand je te dis que tu as adopté notre tempérament fait de bonnes et de très mauvaises choses, avec un fléau qui incline plutôt vers les mauvaises... Te voilà en train de faire du chantage, de me poser un ultimatum. Est-ce ainsi que tu devrais te comporter ?

— Si je n'étais encore qu'un androïde, un robot, je n'aurais aucun état d'âme et j'opposerais un veto sans faille à ce projet d'entrer dans le domaine spatio-temporel de Mara. Les Initiés ici présents s'y opposent tous, et je suis le seul à pouvoir les convaincre de cesser leur opposition.

— Laur, lança Jea, tu n'as jamais pensé sérieusement devenir Dieu sur Mara. Les idées biscornues de Cobo t'ont surtout amusé. Je te connais bien. Si tu avais été conquis par ce projet, tu l'aurais accompagné en bas. Tu n'en as rien fait, tu l'as laissé se dépatouiller seul. Ah, tu es bien Laur le fourbe, Laur le prudent ! Tu voulais, avant de te risquer sur Mara, savoir ce qu'il adviendrait de ce pauvre Cobo et de ses ambitions stupides.

Sous ces reproches, prononcés avec fermeté mais sans désir de le blesser, il parut d'abord se redresser pour toiser l'insolente, puis il perdit de son assurance, et un sourire naquit sur ses lèvres, le sourire du négociateur, de l'ambassadeur qui parvenait à résoudre toutes les embrouilles que rencontraient les négociants de Mara dans leurs rapports commerciaux avec les peuples lointains.

— Je me serais follement amusé comme messie, j'aurai pris plaisir à détruire les idées religieuses stupides que la superstition a imposées à cette pauvre planète. Mais j'y renonce volontiers si nous descendons

sur une orbite plus rapprochée. Je suis lucide sur la valeur nulle de ce Cobo, mais je me suis attaché à lui. Tout comme je me suis attaché au Stomk malgré son égotisme forcené.

CHAPITRE XIV

Le Stomk refusa de s'envoler tant qu'il resta une miette de chair de crabe, alors que le véhicule ou le bateau inconnu approchait. Le bruit de son moteur parvenait à une vitesse moindre que celle connue dans l'univers, mais Cobo situait les nouveaux venus à quelques centaines de mètres.

— Mais dépêchons-nous, hurlait-il dans le conduit auditif. Pour toute réponse, en signe de mépris, Folq lui répondit par un gros rot dont l'haleine puant le poisson le suffoqua. Puis l'oiseau s'envola lourdement, grimpa à l'oblique vers le sud mais au bout de quelques minutes se contenta de planer pour observer l'étrange chenille qui avançait dans le marais.

— Ils nous ont envoyé une armée entière, se rengorgea-t-il. Nous les épouvantons.

Il cessa de battre des ailes avant que Cobo découvre le convoi. Ce qu'il vit l'emplit plus de frayeur que de vanité.

— Folq, éloignons-nous. Je vois des armes inquiétantes dans les voitures découvertes. Des engins capables de nous frapper en plein vol et de nous pulvériser.

— Bah, ils ne nous voient pas tant que ce nuage reste devant le soleil.

Cobo se résigna. Personne n'était capable de faire obéir un Stomk, il était payé pour le savoir, lui qui avait tenté en vain d'organiser leur séjour sur Lazaret 3. Non sans malice, on lui avait confié leurs dossiers, en lui ordonnant de les rendre moins arrogants et plus attentifs à leur service de transporteurs publics. Cobo y avait travaillé des années, d'abord assidûment puis épisodiquement, mais comme ses prédécesseurs, il n'avait pu obtenir un seul engagement ferme de ces sales volatiles.

— Ils roulent dans l'eau du marécage en s'enfonçant parfois d'un bon mètre. Je croyais qu'ils utiliseraient des bateaux. Ils auront bien plus d'eau en approchant de l'îlot où ma pauvre capsule gît, complètement ruinée par ces sales crabes. De vilaines bêtes, certes, mais à la chair savoureuse. Je n'avais rien mangé de tel depuis longtemps. Depuis que j'ai quitté ma planète, en fait.

Cobo regardait. Il redoutait ce ciel nuageux, les brumes s'étant levées pour former maintenant une masse fluctuante qui pouvait d'un

seul coup se dissiper. Le soleil non seulement les révélerait mais projetterait leur ombre en bas.

— Ils se sont arrêtés. Mettent des embarcations à l'eau.

— Tu n'as pas envie d'aller voir ailleurs ? Tu devrais rechercher tes oisillons.

— Oh, ils doivent faire leur vie. Ils n'ont plus besoin que je les nourrisse et, d'ailleurs, je n'en ai pas envie.

— Tu ne serais pas heureux de les revoir ?

— On se battra s'ils veulent me voler les proies que je prends. Ils sont trop petits pour s'attaquer à de gros gibiers comme ces crabes si délicieux. S'ils me voyaient en train d'en déchiqueter un, ils voudraient participer au festin et je devrais les chasser sans pitié. Oh, tiens, ça me donne envie d'en attraper un autre. Attention, c'est parti !

Cobo n'eut que le temps d'enfoncer ses doigts dans la laine qui couvrait les parois pour se cramponner. Le Stomk avait basculé à la verticale, fonçait droit vers un crustacé qui se croyait à l'abri sous un peu de vase. Mais Folq évalua mal la profondeur de l'eau à cet endroit. Une eau dont les particules n'étaient pas au diapason de son propre temps, et donc plus épaisse et formant loupe. Au lieu des soixante-dix centimètres espérés le crabe se trouvait à plus de deux mètres de profondeur et le Stomk, sans une seconde d'hésitation, plongea. L'eau saumâtre envahit le nichoir, l'oiseau ayant tardé à plaquer totalement son aile formant opercule sur l'ouverture.

Basculé la tête en bas par le piqué de l'oiseau, Cobo faillit périr noyé dans un demi-mètre d'eau épaissie. Il en avala pas mal, mit un temps fou à se redresser, étouffa, cracha, vomit. Déjà, Folq repartait à la verticale, si bien que Cobo se retrouva une nouvelle fois sous l'eau. Par le conduit auditif, Folq entendit des glouglous insolites, des vomissements. Comprenant ce qui se passait, il reprit un vol horizontal, se pencha sur la gauche pour vider l'eau en écartant son aile. Cobo faillit alors passer par-dessus bord ; il se rattrapa aux rémiges, pris de vertige.

— Ça va, là-dedans ? demanda Folq d'une voix bizarre.

Cobo, revenu dans le nichoir livide et sans forces, comprit que le Stomk avait le bec encombré par le crabe des profondeurs.

— Vous avez failli me noyer puis me faire tomber dans le vide, gémit-il.

— Ah, bon ! Il était plus loin que je ne pensais mais il est superbe. Dans les quarante kilos, peut-être même plus. Je cherche un endroit pour le lâcher, un coin à la surface dure tout de même.

Cobo, épuisé, n'en avait rien à faire. Il avait bu de cette eau horrible, souffrait de la soif à cause du sel, et aussi de la faim. Il lui restait des rations ; c'étaient celles du Stomk, mais il avait besoin de

s'emplir l'estomac à tout prix.

— Je vois une surface lisse. Je lâche mon crabe.

Cobo se cramponna. Le Stomk pesait près d'une tonne, mais la perte de quarante kilos, en l'allégeant, le ferait remonter, non sans turbulences pour le passager.

— Ça m'amuse de les voir tomber si lentement. Au début ça m'énervait, mais j'ai fini par m'y habituer. Vous savez ce qu'est ce truc, où il va s'écraser ?

Cobo se refusait à regarder au-dehors après l'épreuve qu'il venait de surmonter. Le vertige était dans sa tête et ne le quittait plus.

— Ça ressemble au toit d'une maison, mais un toit métallique. Mon crabe va s'y répandre en purée, alors que j'aime surtout les morceaux...

Cette fois Cobo avança la tête pour regarder et gémit :

— C'est... Je crois que c'est un poste de surveillance des marais. Il y a une antenne de radio et aussi une cursive grillagée qui en fait le tour. Vous êtes complètement irresponsable.

— Ça y est. Oh là, c'est superbe cette explosion d'un crustacé au ralenti. Et une pince qui vole à droite, un morceau de carapace à gauche ! Et cette belle chair rose si délicieuse qui se répand en jolis filets tendres ! Quel pays de cocagne tout de même que cette planète !

Une ombre les croisa soudain, qui paraissait plonger vers le poste de surveillance.

— Hé, hurla Folq, je t'interdis de toucher à cette chair. Tu entends, Mirh ?

Mirh ? N'était-ce pas l'aîné des oisillons stomks ?

CHAPITRE XV

Blanc de rage, le coadjuteur Rinkel découvrait le grain de sable qui grippait tout le système ganethien, et pour commencer la belle ordonnance de sa cohorte. Le circuit radio ne fonctionnait que par intermittence avec de longs silences, des conversations inaudibles, des parasites en surabondance. Son adjoint Fédor, chevalier ganethien de carrière, lui rappela avec prudence que, depuis qu'il était dans ce corps d'élite, il en avait toujours été ainsi. Soit depuis vingt-cinq ans.

— Pourquoi ne pas l'avoir signalé ?

— Je le fais chaque année, monseigneur, lorsque j'adresse un état de vérification au Patriarcat.

Le coadjuteur préféra s'éloigner car c'était son service qui recevait ces documents d'inventaire et les étudiait avant de transmettre les plus importants à Sa Sainteté. Rinkel ne se sentait pas coupable. Il exécutait les ordres d'Araman III, qui ne souhaitait pas que les différentes techniques dans tous les domaines soient inscrites en priorité dans le budget global. Le patriarche, qui détestait l'usage des machines, y compris les appareils les plus simples, ne se déplaçait que dans des voitures tirées par des los bipèdes de selle et de trait répandus sur Mara. Il avait même envisagé de remplacer les armes à rayon par les anciennes à gaz liquide, mais le Collège des Pères l'avait persuadé de renoncer à cette idée.

Le convoi se trouvait immobilisé par la défaillance du système de communication. L'équipe radio venait de recevoir l'appel d'une casemate de surveillance construite au centre du marais, un appel urgent, mais les cafouillages s'étaient ensuite succédé sans qu'il fût possible de rappeler le sous-officier de la garnison.

Son adjoint Fédor attendit patiemment que son supérieur ait évacué sa colère et son dépit et revienne vers lui pour lui demander ses ordres.

— Devons-nous prendre la direction de cette casemate ?

— Nous ne savons pas si le message concernait notre ennemi. Il peut s'agir de tout autre chose de moins urgent dans l'immédiat. Continuons vers l'îlot de Vinho.

— Je me permets de vous rappeler, monseigneur, que lorsque le tracteur roule, les communications sont encore plus inaudibles.

— Continuons, répéta Rinkel.

Vint le moment où le convoi s'enfonçait trop profondément dans l'eau et où les fonds devenaient trop vaseux. On équipa rapidement les embarcations. La seule qui disposait d'un moteur électrique ne pouvait en remorquer que trois autres, trente hommes et leur matériel. Le reste du convoi fut mis en alerte et les pièces d'artillerie braquées vers le ciel.

Rinkel, né dans les déserts des troglodytes, avait la terreur de l'eau. Tant qu'il était dans sa voiture confortable, il oubliait celle qui s'étendait tout autour du convoi, mais lorsqu'il dut s'installer dans cette embarcation qui tanguait et menaçait de se retourner à tout moment, il faillit perdre de sa superbe. Fédor l'observait discrètement, goguenard, au courant des appréhensions de son supérieur.

À cet instant, l'un des opérateurs radio surgit de la petite cahute où son équipe travaillait, agitant un message.

— La casemate, la casemate...

Ce fut Fédor qui alla récupérer le télégramme. Rinkel le lut en silence sans enthousiasme, hésitant à le communiquer à son adjoint.

— Le sous-officier de la casemate, un certain Leanth, affirme qu'un énorme oiseau translucide est en train de se battre avec un autre volatile similaire, mais de taille inférieure, à propos d'un crabe qui se serait écrasé sur le toit de sa tourelle.

— La casemate de Saint-Primat n'est qu'à une demi-heure devant nous, répondit Fédor, qui connaissait bien les chenaux des marais. Pas de difficultés majeures.

— Pourquoi ce Leanth ne fait-il pas tirer sur ces créatures infernales ?

— La garnison ne dispose que de pistolets à gaz, monseigneur. Depuis plusieurs années, on a préféré leur supprimer les armes à rayon. Une nuit, des pirates se sont emparés de la casemate. Ils ont abattu la garnison et sont repartis avec six fusils et deux pistolets à rayon.

Rinkel se demandait s'il n'aurait pas lui-même signé cet ordre de remplacer les armes à rayon par ces antiquités à gaz liquide qui n'avaient qu'une portée limitée. Du moins dans l'état de décrépitude dans lequel on avait laissé cet armement. Un siècle auparavant les prévôts de la Bienséance ne disposaient que de ces armes-là, mais elles avaient une plus grande efficacité d'après ce qu'il avait lu dans de vieux rapports de la ville de Vasa.

— Bien, rejoignons la Saint-Primat.

Il faillit demander si cette casemate était toujours capable de s'enfoncer dans les eaux du marécage grâce à un système hydraulique. Elle était constituée d'un cylindre en matériau dur, solidement implanté dans la vase, reposant sur des fondations profondes. Un autre

cylindre, qui s'emboîtait sur le premier, coulissait au besoin. Les pirates n'hésitaient pas à s'engager nombreux dans les marécages, et la casemate pouvait ainsi disparaître. Dans l'esprit du Patriarcat, elle n'avait pas été installée pour lutter contre ce type d'invasion, mais pour surveiller les populations mal définies qui vivaient dans ces lieux humides.

Lorsqu'il se retourna vers les canots remorqués, la vue de toutes ces têtes casquées, renversées en arrière pour scruter le ciel lui donna un malaise. Cette cohorte était la plus disciplinée, la plus efficace de toute l'armée des Chevaliers ganethiens, mais ces hommes-là étaient visiblement inquiets de partir à la chasse au surnaturel. Il aurait dû leur parler, les exhorter, leur faire entendre que ces prodiges aperçus un peu partout n'étaient que des émanations des forces du mal, et que les combattre ne pouvait qu'apporter la bénédiction de saint Ganeth et des récompenses plus matérielles.

Alors qu'ils n'étaient qu'à cinq, six minutes de la casemate le vacarme de hurlements horribles et stridents les assaillit, ainsi qu'une intolérable douleur dans le crâne et tout le corps. Un sous-officier essaya de crier qu'ils étaient les victimes d'ultrasons diffusés par ces cris à haute fréquence.

— Ils sont inaudibles mais n'en sont que plus dangereux.

Rinkel n'entendait rien, les mains sur les oreilles. Il faillit ordonner qu'on fasse demi-tour, mais son regard croisa celui de Fédor, et la détermination qu'il y lut l'incita à incliner la tête pour donner son assentiment à cette navigation vers la casemate. Il préférerait ne pas imaginer ce qui les attendait là-bas, mais ne supportait plus cette agression sonore.

Le léger ronronnement du moteur électrique ne risquait pas de trahir leur approche au sein de ces stridulations. Fédor avait songé à l'éteindre pour avancer à la pagaie, mais il n'en fit rien. Il se dressa pour examiner ses hommes dans les autres embarcations. Quoique très impressionnés et souffrant de maux de tête intolérables, ils n'en gardaient pas moins tout leur courage.

Soudain, un coffret de verre contenant les batteries électriques explosa. Le verre était largement utilisé pour protéger les appareils divers et pour stocker les rations militaires en containers. Ceux-ci aussi explosèrent et le sous-officier, qui le premier avait songé aux ultrasons, expliqua en s'époumonant comment ces vibrations inaudibles pouvaient entrer en résonance avec certains matériaux – et surtout le verre.

— Stupide scientisme, cria le coadjuteur. Ce que vous voyez là est une manifestation des puissances infernales.

Il se dressa malgré le déséquilibre que son élan donna au bateau,

hurla de toutes ses forces que les légions des démons venaient les assaillir, en bénéficiant de la complicité des relaps, des Christians, des Mahos et de tous les infidèles. Il faillit y adjoindre les Laurentins, mais se retint. Il n'était pas certain que ses hommes et ses officiers soient tous de purs Ganethiens orthodoxes. Le culte de Laur le Négociateur restait vivace et ce nom respecté discrètement par un fidèle sur dix, voire beaucoup plus, mais les sondages minimisaient ce pourcentage pour éviter toute contrariété à Sa Sainteté. Peut-être les Laurentins intervenaient-ils secrètement pour que leurs effectifs réels n'effraient pas les autorités et ne suscitent pas une croisade répressive.

Ils purent enfin découvrir ce que les stupides habitants des marécages appelaient « des prodiges ». Le moine Sébastolin lui-même avait paru émerveillé par ce qu'il avait vu avant de se rallier, la mort dans l'âme, à cette condamnation pour démonisme faite par Sa Sainteté.

Cette fois, le coadjuteur les voyait, car le soleil réapparu s'amusait de ses rayons à faire ressortir ces corps diaphanes. Il pensa à des animaux en verre qui se seraient livrés à une bataille sauvage. Celle d'un énorme oiseau, avec dans son ventre un homme recroquevillé sur lui-même, et d'un autre volatile, beaucoup plus petit mais plus vif et plus hargneux, aux déplacements aériens d'une rapidité inouïe. Le tout accompagné de cris si haut perchés qu'ils atteignaient vite les insupportables ultrasons.

CHAPITRE XVI

Cobo se souvenait de poésies, de vieux contes terrestres où les auteurs s'enchantaient des gazouillis tendres, des pépiements charmants des oiseaux, du gloussement satisfait des poules pondeuses et du cri triomphal des coqs réveillant toute une population au petit matin. Un tableau sonore idyllique. Bourlingué dans tous les sens, le plus souvent la tête en bas, les jambes gigotant en l'air, il avait choisi ces références poétiques pour oublier le tapage horrible que menaient Folq et son fils Mirh pendant qu'ils se disputaient quelques lambeaux de chair de crabe. La bataille atteignait des proportions telles que toute la faune aquatique se cachait dans l'eau, même les animaux qui vivaient d'ordinaire à l'air libre. Et en dessous, dans cette casemate en rotonde, plus personne ne se montrait. Au début, plusieurs soldats – du moins Cobo pensait qu'il s'agissait de soldats malgré leur tenue débraillée – avaient surgi sur la courbure circulaire, mais dès qu'ils avaient aperçu les deux antagonistes translucides ils s'étaient enfermés dans leur fortin et devaient suivre les péripéties de la lutte à travers les hublots en verre épais.

Cobo aurait accepté d'être ainsi bousculé, retourné dans tous les sens, aplati et menacé d'être éjecté du nichoir si les Stomks avaient bien voulu se bagarrer en silence. Pourquoi ces cris stridents, ces crissemments à déchausser les dents ? Pourquoi crachaient-ils dans leur langue originelle des onomatopées perçantes ? Que leur apportaient ces grincements de monstrueuses mécaniques qui glaçaient d'effroi des kilomètres carrés de marais ?

Parfois, quand le Stomk agitait ses ailes, Cobo profitait de quelques séquences de la guerre, essayait d'en tirer un enseignement immédiat pour choisir sa nouvelle position d'autoprotection. Peu à peu, l'expérience venait. Il savait quand il devait s'accrocher à la fourrure de son nid. Folq prenait de l'altitude avant de piquer sur son fils qui, profitant de ce répit, se gavait de crabes. Mais le petit futé ne s'en laissait pas conter. Et lorsque son père plongeait sur lui du haut du ciel, il s'effaçait au dernier moment, espérant que son géniteur se fracasserait le bec sur le toit en acier de la casemate. Le vieux Stomk freinait alors de ses quatre ailes, pour arriver sur l'objectif les pattes tendues, les serres écartées. Cette série d'atterrissages brutaux sonnait quelque peu Cobo malgré son environnement douillet. À la fin, les chocs étaient si rudes que le molletonnage s'enfonçait jusqu'aux os, et

ceux de l'oiseau géant étaient énormes et d'une grande dureté. Du moins Cobo était-il plus léger depuis qu'il avait vomi une demi-douzaine de fois, sans avoir toujours le temps de mettre le nez et surtout la bouche au-dehors. De plus, il avait des coliques, mais il n'était pas question de libérer son ventre. Les deux Stomks, eux, ne se gênaient pas pour le faire abondamment. La projection de diarrhées nauséabondes faisait donc partie de leur panoplie de combat, ce que Cobo ignorait jusque-là. Où puisaient-ils ces selles abondantes, liquides et verdâtres, il n'en savait rien, mais leur jet atteignait parfois des records de distance et l'oisillon – il était désormais ridicule de le nommer ainsi car il devait peser dans les deux cents kilos –, l'enfant ingrat, aveuglé par quelques litres de cette fange ignoble, avait failli se cogner à un arbre. Le seul qui poussait non loin de là.

Il y eut une trêve de quelques secondes, dont Cobo profita pour supplier Folq d'en finir.

— Voulez-vous que je vous dépose ? lui proposa méchamment le Stomk. En bas sur la rotonde, ou bien sur cet arbre unique d'où vous découvrirez le pays ?

— Heu non... Mais si vous pouviez vous agiter un peu moins, ce serait parfait.

— Je vais le tuer, le massacrer, et ensuite je le mangerai, même si je dois mettre des jours et des nuits pour le dévorer entièrement. Je ne laisserai pas à une telle fripouille la moindre chance de s'en sortir.

Cobo lui répondit qu'il existait d'autres moyens moins dramatiques d'en finir avec un enfant difficile et ingrat.

— Vous pourriez le désavouer, voire le déshériter. Cela se fait chez les humains et sur bien d'autres planètes.

— Attention, il nous fonce dessus !

Cobo voulut lui répliquer qu'il n'était qu'involontairement concerné et que Mirh visait surtout son père. Il put apercevoir une fraction de seconde l'oisillon qui, tel un missile, leur arrivait dessus. Un Mirh méconnaissable, transformé, modifié en forme de projectile. Plutôt torpille aérienne qu'obus. Le choc allait être effroyable, mais une fois de plus ce vieux finaud de Folq le para. Peut-être était-il moins leste, moins agile que son rejeton, mais la longue pratique d'affrontements sanglants sur Lazaret 3 avait fait de lui un combattant redoutable. Son fils transformé en projectile fila droit devant lui sans avoir réussi son coup, perdit un temps précieux à s'en persuader, si bien que le vieux lancé à sa poursuite fondit sur lui alors qu'il essayait de rétrofreiner des quatre ailes ouvertes au vent, en intrados. Cette fois le coup fut déterminant. L'affrontement se déroulait à trois cents mètres d'altitude et le jeune Stomk assommé commença de tomber vers le marais, essayant vainement de planer. Mais l'une de ses ailes avant ne

parvenait pas à se déployer.

— J'ai frappé son articulation principale, et les tendons ont dû céder. L'aile est désarticulée. Il ne s'en relèvera pas.

Cobo se traîna jusqu'à l'ouverture du nichoir, se pencha et soupira, ne sachant s'il était soulagé de cette fin de combat ou ému par la vue de cette chute lamentable.

— L'ennui c'est qu'il tombe dans l'eau, ce qui va amortir le choc. Mais je vais aller le happer, l'emporter le plus haut possible et le lâcher sur le toit de la casemate. Sa viande se mélangera à celle du crabe et y gagnera un meilleur goût.

— Folq, regardez un peu vers l'ouest. Voyez-vous ce que je vois ? Ces embarcations qui arrivent, ces hommes qui commencent d'épauler leur fusil à rayon ?

— Je ne vais quand même pas laisser ce travail à moitié fini. Je dois récupérer ce salopard de Mirh et l'emporter dans le ciel pour qu'il se fracasse définitivement sur une surface dure. On va renoncer à la casemate et on volera plus loin. Ils ne peuvent pas nous rattraper, ces mollassons.

— Folq, ils ont des armes plus modernes que les vieilles pétoires et les arcs des villageois. La dernière fois, Mirh vous a sauvé la vie.

— Il sortait du nichoir et avait encore de la reconnaissance envers moi. Maintenant il veut ma peau. C'est tout à fait normal. Moi, j'ai eu celle de mon géniteur, assez facilement d'ailleurs car il avait perdu la vue.

Cobo insista mais le Stomk s'en moquait. Il s'élevait dans le ciel pour gagner de l'altitude et fondre sur Mirh qui continuait de tomber lentement en tournoyant sur lui-même.

Puis le battement de l'aile gauche l'empêcha de voir à l'extérieur, mais la dernière image qu'il emporta fut celle des soldats dans leurs embarcations qui les visaient.

Aussitôt après, une succession d'éclairs très lents zébrèrent l'air autour d'eux.

— Ils visent très mal, commenta Folq. On voit arriver leurs traits de feu et on a tout le temps de les éviter.

— Ralentissement temporel d'accord, mais ils finiront par faire mouche.

Le Stomk zigzagait dans les airs, mais bientôt Cobo devina sa fatigue. Le combat avait duré trop longtemps pour ce volatile déjà âgé et il aurait eu besoin de récupérer.

— Mirh, avec son aile brisée, ne peut vous échapper, cria-t-il dans le conduit auditif. Il va se planquer dans les herbes et les roseaux pour échapper aux Ganethiens, mais depuis le ciel, vous finirez par le retrouver aujourd'hui ou un autre jour. Je vous en supplie, prenez de

la distance.

Le Stomk battait des ailes avec une certaine irrégularité, et Cobo se demanda si ses conseils de sagesse parvenaient à pénétrer le crâne obtus du Stomk.

CHAPITRE XVII

Les vibrations de l'*Ogive* semblaient annoncer la dislocation totale du vaisseau intergalactique. Laur s'attendait chaque seconde à découvrir le vide spatial au travers d'une énorme échancrure. La distension, comme l'avait prévu Xond, était beaucoup plus risquée que la rétractation spatio-temporelle qui avait laissé quelques souvenirs désagréables, certes, mais sans plus. Laur ne pouvait plus maîtriser la trémulation de son corps entré en résonance avec les ondes du métal et des céramiques torturés, même si ces dernières paraissaient moins fragilisées par ce retour vers Mara.

Il aurait souhaité tourner la tête vers Jea allongée à ses côtés, mais il en était incapable. L'un et l'autre se trouvaient engoncés dans une combinaison spéciale, véritable scaphandre que Xond avait exigé qu'ils enfilent. Une combinaison rigide, dont ils auraient pu se dispenser pour sortir dans l'espace, mais qui seule les garantissait au maximum contre l'emballement de leurs molécules et de leurs électrons.

— La traversée de ce type peut ne demander que quelques heures, alors que Cobo par exemple a été lentement adapté au temps de Mara. Vous entreprenez une mutation si brutale qu'elle risque de s'avérer fatale pour votre organisme, même si l'*Ogive* en sort sans trop de dégâts.

Mais Jea soutenait cette décision depuis qu'il lui avait promis de ne plus chercher à devenir Dieu sur la planète. D'ailleurs, il estimait que Cobo lui-même, dans la situation difficile qu'il connaissait, ne persisterait pas dans ses ambitions. Avant de basculer dans ce nouvel espace-temps, ils avaient une dernière fois regardé les images traduites. Celles de la capsule CAP-A apportaient la preuve que cet appareil était difficile à maîtriser dans un vol ordinaire. Il avait bien fonctionné pour relier l'*Ogive* à Mara mais la résistance de l'atmosphère et des ondes inconnues parasitaient son fonctionnement. Xond avait reconnu son échec, face à l'impossibilité de ramener Cobo à bord. Mais l'androïde n'aurait pas accepté d'abandonner également le Stomk.

Les vibrations atteignaient une telle amplitude que Laur perdit connaissance, ignorant que Xond avait prévu d'apaiser leurs souffrances par des apports de substances euphorisantes. Mais dans

son sommeil, il resta tout de même à l'écoute de ces grincements monstrueux. L'*Ogive* avait été en partie détruite une première fois lors de la fuite hors de Mara. Mais cette fois, si elle ne se disloquait pas totalement, qui pourrait la réparer sur une planète où les techniques n'avaient profité d'aucune évolution, d'aucune recherche organisée ?

Xond entra enfin en communication avec Laur par télépathie. Juste quelques pensées apaisantes, lui assurant que, pour l'instant, l'épreuve subie restait sans conséquences graves. Laur lui répondit, toujours en pleine somnolence, qu'il ne pouvait plus, désormais, lui accorder toute sa confiance, étant donné qu'il avait acquis une trop grande sensibilité humaine, qu'il pouvait mentir pour les rassurer. Il ne se souvenait pas avoir déjà fait ce reproche à l'androïde.

Il plongea dans un trou noir, un sommeil épais où sa conscience se dilua. Il ne sut jamais combien de temps il resta ainsi, mais lorsqu'il remonta de ce puits abyssal, il crut qu'il flottait dans l'espace car tout était très sombre autour de lui. Néanmoins, il n'apercevait aucune étoile, alors qu'elles étaient nombreuses dans le ciel de Mara, leurs points lumineux souvent dédoublés et même multipliés par trois ou quatre durant la traversée des ondes radioactives.

— Quelqu'un m'entend-il ?

Il n'eut aucune réponse. Il respirait normalement mais retrouvait d'anciennes perceptions oubliées, celles qu'il avait connues dans les geôles de l'Honorat, ces cachots envahis d'eau de mer à période régulière. Un instant, même, il se crut revenu à cette époque effrayante.

— Jea, m'entends-tu ?

Il l'appela encore deux fois, puis s'adressa à Xond par la parole avant d'essayer d'entrer en communication mentale avec lui.

— Je t'en prie, Xond, essaie de me répondre. Il est impossible que je sois le seul à émerger dans ce silence...

Il ne l'avait pas tout de suite remarqué, mais il baignait dans un silence total comme jamais il n'en avait existé à l'intérieur de l'*Ogive*, qu'elle fût lancée à travers l'espace ou en orbite autour d'une planète. Sa réaction fut de le baptiser silence de mort, et il frissonna, dans ce scaphandre rigide qu'il aurait du mal à ouvrir si les androïdes ne venaient pas à son secours. Il avait répété dans l'urgence les gestes nécessaires pour s'en libérer sans aide, mais ne se souvenait pas exactement de leur succession. Il avait été aussi instruit dans la nécessité, avant d'en sortir, de relever les indications qui s'afficheraient sur la partie transparente de son casque, à l'aide d'un simple bouton. Il chercha ce fichu bouton, finit par le trouver, le frôla mais aucune instruction n'apparut. Il l'enfonça alors rageusement, toujours sans le moindre résultat.

— Nous avons échoué, n'est-ce pas ? hurla-t-il. Je me réveille seul dans un silence de mort, mais je crains qu'il n'y ait pas que moi dans cette situation. Où êtes-vous ? Où es-tu, Jea, où es-tu, Xond, et toi, Xar, et vous autres les Initiés ? Vous étiez au moins cinquante avant que je ne bascule dans le noir... Je ne suis tout de même pas le seul rescapé ?

CHAPITRE XVIII

Personne ne lui ayant rien demandé, le coadjuteur semblant l'avoir oublié, le moine Sébastolin s'était embarqué dans la dernière embarcation remorquée, curieux de redécouvrir ce prodige qui l'avait tant bouleversé. Il avait beau prier, se répéter les sages paroles de Sa Sainteté Araman III, dans le fond de son cœur il doutait du caractère infernal de sa vision. Le spectacle de ce grand oiseau abritant dans son corps cet homme seul, d'apparence inoffensive, celui des trois autres volatiles plus petits, certainement les enfants de l'autre, marquait son esprit et sa bonté naturelle de façon indélébile. Ces êtres translucides n'avaient pas un seul instant eu une attitude agressive envers lui, ni envers les témoins présents autour de l'îlot de Vinho. Bien sûr, les habitants du village de Majuis avaient tenté de les abattre, et le grand oiseau les avait arrosés de sa fiente puante, mais ils l'avaient bien cherché avec leurs arcs et leurs pétoires.

Au milieu de ces Chevaliers ganethiens figés dans leur uniforme et leur sens de la discipline, il se faisait tout petit à l'arrière du bateau, ne sachant ni que dire ni que faire. Rinkel l'avait entraîné dans cette expédition pour se venger qu'il eût reçu du patriarche un accueil aussi chaleureux. Il redoutait que le coadjuteur ne médite la mort de ces créatures célestes. Quelle serait l'attitude à adopter si ses voisins braquaient leurs fusils et abattaient les oiseaux géants ?

Vivant depuis longtemps parmi les déshérités de ces marécages, il savait que ces pauvres gens n'aimaient guère les Chevaliers ganethiens qu'ils appelaient tout simplement, comme tout le monde, les Chéganes. Et lui-même ne se sentait pas à l'aise dans cette cohorte où déjà les odeurs le gênaient, celle du cuir de rool, celle de la sueur, celle de la graisse des armes, de la tambouille qui était servie aux repas. Mais le silence plein de morgue des membres de cette élite guerrière, leur entraînement rigoureux, leur air de sembler toujours marcher au pas le consternaient.

Lorsque d'affreux grincements d'une forte puissance les assaillirent, avec des douleurs handicapantes au niveau du crâne et des articulations, Sébastolin prit son chapelet pour égrener ses prières à saint Ganeth et à saint Dorle, mais avec une attention particulière pour le premier, dont la dépouille s'était élevée dans le ciel avec son énorme Mausolée. Les chiffres les plus exagérés s'étaient propagés sur la grandeur de ce monument propulsé dans les airs. On avait parlé

d'un mille de haut, mais d'après les brochures officielles de l'Église, le Mausolée se présentait comme une énorme tour pointue haute de près de cent mètres. On ignorait alors que les quatre cinquièmes se trouvaient cachés dans le sol. Donc, estimaient les Pères de l'Église, le Mausolée mesurait en tout et pour tout entre quatre et cinq cents mètres.

Ces stridences inhumaines dont ils se rapprochaient faisaient grincer les dents de chacun, emplissaient les têtes de lueurs rouges, mais Sébastolin continuait de prier saint Ganeth, certain que ce dernier envoyait peut-être en éclaireurs ces oiseaux et cet homme recroquevillé dans le ventre de l'un d'eux. En quoi ce prodige pouvait-il être déclaré infernal ? Sa Sainteté Araman III et le coadjuteur lui avaient paru trop inquiets et trop furieux pour que leur motivation fût d'une grande vertu. Ne se murmurait-elle pas depuis toujours sous différentes formes, cette prophétie d'un retour de Ganeth ? Des chansons, des comptines, des lettres sous forme de chaîne, dite Chaîne de saint Ganeth à recopier en plusieurs exemplaires. Parfois, il grondait les enfants qui jouaient en fredonnant la comptine interdite, mais lui-même, à leur âge, n'en avait-il pas fait autant ?

Il était impossible que Rinkel ordonne de faire feu sur ces apparitions, qu'on les abatte sans essayer de comprendre qui elles étaient vraiment. Sébastolin craignait que, se voyant agressées, elles ne disparaissent à jamais, qu'elles soient démoniaques ou porteuses d'une révélation sacrée.

Il égrenait son chapelet avec ces pensées tumultueuses en vrac dans un crâne douloureux. Les Chéganes souffraient aussi, mais sans broncher. Pas un seul, il eut beau regarder autour de lui, inspecter l'embarcation qui les précédait, pas un seul ne priait en cet instant crucial. Tous portaient un chapelet en osselets de rool à l'épaule gauche, mais aucun d'eux n'avait eu l'idée, ressenti le besoin de le prendre entre ses mains. Comment ces Chevaliers ganethiens, créés pour la défense de la foi et de l'Église, pouvaient-ils se comporter d'une manière aussi impie ? Et qu'attendait le coadjuteur pour les rappeler à cette urgence sacrée ?

L'indignation lui fit oublier l'avalanche de sons insupportables qui s'abattaient sur eux. Il se dressa, et sa voix réussit à couvrir cette cacophonie déchirante :

— Mes frères chevaliers, qu'attendez-vous pour prier, vous que l'on a choisis pour la défense de la religion et de l'Église ?

Assaillis dans leur impassibilité, les Chéganes tressaillirent, regardèrent ce pauvre moine qu'ils prenaient pour quantité négligeable, puis tournèrent la tête vers l'embarcation tracteuse, espérant un signe de leur chef. Rinkel avait entendu l'adjuration de ce pouilleux de Sébastolin. Furieux, il se retourna vers le reste du convoi,

mais la vue de cet homme simple en train de brandir le chapelet avec le carré aux neuf cercles le cloua dans un mutisme plein de perplexité.

— Monseigneur, le plus petit des oiseaux est touché et va certainement tomber dans l'eau. Il tourne à toute vitesse. Nous allons pouvoir nous emparer de lui, monseigneur. Devons-nous le prendre vivant, ou le tirer à vue ? criait Fédor, une paire de lunettes d'approche juchée sur son nez.

Le coadjuteur affrontait le regard de Sébastolin. Un regard plein de fermeté et de douceur, plutôt une invite sans fard à prendre son chapelet pour prier.

— Monseigneur ? Il va atteindre l'eau, pourra se cacher dans les herbes et les roseaux. Nous pouvons l'atteindre car il ne sera qu'à moins de cent mètres de nous.

— Il nous faut prier, murmura Rinkel, d'une voix qui n'était pas celle du commandant de la cohorte. Il nous faut prier. Jamais les Chevaliers ganethiens ne sont partis à la bataille sans prier saint Ganeth et saint Dorle. Nous avons commis une lourde faute en nous précipitant comme des soudards alors que la prière justifie l'acte de guerre.

— Monseigneur...

Fédor comprit l'inanité de sa demande. À l'exemple du moine, le coadjuteur égrenait son chapelet, et tous les chevaliers en faisaient désormais autant, la tête baissée.

L'oiseau, certainement enfant du plus grand, venait de s'abattre dans l'eau, éclaboussant les alentours. « Deux cents kilos tombant de pareille hauteur vont nous faire valser », pensa Fédor. Effectivement, une vague de près de deux mètres les assaillit, souleva et bouscula les embarcations.

Le coadjuteur, sur le point de tomber à l'eau, fut rattrapé aux chevilles par les Chégenes. Il ne put s'empêcher de se sentir mortifié.

Tout en faisant glisser les osselets de rool entre ses doigts gantés, l'adjoint essayait de repérer l'oiseau, mais la surface des marais se creusait d'un train de vagues encore hautes. Il crut voir s'agiter de grands roseaux, pensa que l'animal blessé s'y réfugiait. Mais comment le découvrir dans ces longues cannes serrées les unes contre les autres dont certaines étaient aussi grosses que le bras.

La prière terminée, le moine se rassit et Rinkel sortit brutalement de cet état second où l'avait plongé la volonté de Sébastolin en lui rappelant que le fondement de son grade était avant tout la piété. Il n'aurait jamais dû céder à cette hargne qui l'avait poussé à faire suivre ce religieux loqueteux.

— Tirez en prenant pour cible cette éventuelle cachette ! hurla-t-il.

CHAPITRE XIX

— Vous voilà satisfait ? Mon crétin de fils est dans les roseaux, bien empêtré d'ailleurs car ils poussent serrés. Je ne le distingue pas très bien parmi ces feuillages d'un vert presque noir. Comme en plus il est translucide... Il finira bien par se révéler à nous lorsqu'il sera tenté par quelque poisson passant à proximité. La nourriture que nous avalons n'est pas invisible, elle, ni l'eau que nous pouvons boire.

Cobo se remettait lentement, mais il aurait eu besoin de boire et de manger. Il était à la limite de l'inanition, certain que ses implants transmettaient à l'Ogive un schéma affolant du niveau dangereux de son hypoglycémie.

— Tiens, voilà notre copine la capsule, reprit le Stomk. Elle arrive droit sur nous. Je me demande même si elle est capable de nous éviter.

— Méfiez-vous, lança Cobo de sa voix affaiblie. Elle n'est pas faite pour survoler ainsi le pays, mais si nous pouvions l'intercepter...

— Vous préméditez de sauter à l'intérieur et de remonter vers vos copains, hein ? En me laissant en plan dans le coin avec cette bande de tueurs à mes trousses. Vous vous en foutez que je me fasse massacrer, pourvu que vous sauviez votre peau. Ah, elle est chouette votre entreprise. Monsieur allait jouer les prophètes, annoncer le retour du fils de Ganeth, ou de son cousin ou de son petit ami, je ne sais plus tant vos élucubrations me fatiguent ! Et maintenant monsieur n'a qu'une hâte, remonter au plus vite se mettre à l'abri. Alors, on se décourage dès le premier obstacle ?

— Non, Folq, j'ai faim et soif, c'est tout.

— Elle nous a repérés, elle tourne autour de moi comme un satellite autour d'une étoile. Son orbite n'est pas tout à fait circulaire : elle se rapproche. Je suis quand même forcé d'agiter mes ailes de queue. Si seulement elle bâillait comme un coquillage, je fourrerais mon bec dans son ventre pour prendre vos provisions. À condition que vous me donniez de cette délicieuse pâte de viande que les rations contiennent.

Cobo se traîna vers la fenêtre du nichoir. Il eut du mal à situer la capsule que le soleil n'éclairait pas – du moins, de façon à la rendre moins translucide. Le Stomk planait et prétendait qu'elle se rapprochait.

— Après tout, si vous voulez filer avec elle, je m'en fiche. Moi, je ne

me déplais pas dans ce pays. J'irai me planquer quelque temps pour décourager les recherches, et ensuite je ferai un carnage de ces délicieux crabes géants. Je me réjouis à l'avance de ce retour à la nature dans un pays de cocagne.

Quelque chose clochait dans cette déclaration d'intention, et Cobo eut le sentiment que Folq ne souhaitait pas vraiment rester seul sur la planète. Mais il n'était pas dans le caractère de l'ancien fonctionnaire de s'attendrir trop longtemps sur le sort d'autrui. Il était bien décidé à sauter dans la capsule si celle-ci s'ouvrait, afin de regagner l'Ogive. Xond, Laur et les autres se débrouilleraient pour récupérer le Stomk par la suite en envoyant une navette plus grande. Il faillit expliquer tout cela à l'oiseau mais renonça, car celui-ci aurait été capable de l'emporter à mille kilomètres de là.

— Alors on arrive, oui, madame la capsule ? s'impatientait Folq. Cette fois je vois l'intérieur, tout ce fourbi qui représente de quoi boire, bouffer. Dites-moi il y a aussi de l'or, n'est-ce pas ? Où se trouve-t-il exactement ?

— Dans le container de couleur noire. Vous devriez le prendre, ajouta-t-il doucereux. Je vous dois bien ça.

— Vous m'en donneriez la totalité ? s'étonna d'une voix méfiante le Stomk perplexe.

— Ne désiriez-vous pas une compensation pour tout ce que vous avez fait pour moi ?

Il y eut un léger frottement, un froufrou lorsque la capsule frôla l'aile du Stomk. Elle glissa lentement vers le nichoir, laissant Cobo la bouche sèche et la gorge en cuir rugueux.

— Impossible de la saisir ainsi. Mais elle devrait pivoter pour présenter ses antennes. Je vous préviens, je vais devoir donner bientôt quelques battements d'ailes pour reprendre de l'altitude. Nos copains ganethiens n'attendent que ça, que je vienne à leur portée. Pour l'instant, ils sont occupés à chercher Mirh, mais ils finiront par se souvenir de nous.

Malgré son vertige, Cobo avait sorti le corps du nichoir jusqu'aux cuisses pour saisir la capsule par une antenne. Il essayait de la faire « bâiller », comme disait le Stomk, mais ne savait comment s'y prendre de l'extérieur.

Il ignorait que Xond avait enrichi la mémoire de cet appareil de sa fréquence personnelle d'infrarouges. La capsule l'identifia et se sépara tranquillement en demi-sphères, laissant un espace suffisant pour qu'il s'y glisse.

— Je vous passe les rations, cria-t-il au Stomk, pour le détromper sur ses intentions réelles.

— Attention, avertit Folq, juste quelques coups d'ailes pour

remonter.

Allégeant la charge de Folq, Cobo plongea dans la capsule qui se referma aussi sec tandis que l'oiseau géant, délesté, bondissait vers le haut. La capsule, momentanément déprogrammée, ne rejoindrait l'*Ogive* que sur la nouvelle orbite proche de Mara. En attendant, son système antigravité lui permettait de flotter à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la surface planétaire, et ses deux propulseurs fonctionnant au ralenti pouvaient résister encore quelque temps à l'épuisement.

— Au revoir, je m'occupe de vous, cria Cobo dans la capsule. Mais sa voix n'en franchit pas les parois, tandis que le Stomk disparaissait brutalement à sa vue. Cobo se mit tout de suite à boire goulûment, sans reprendre son souffle. La provision d'eau était limitée. Juste quelques litres destinés aux premières urgences au moment de l'atterrissage. Tout comme les rations, d'ailleurs. Il se gava, sans trop se soucier de l'avenir. Le Stomk n'avait pas eu l'occasion de prendre le container rempli d'or, mais cela ne préoccupait guère Cobo. Il essaya d'appeler l'*Ogive*, en vain, mais n'en conçut aucun découragement.

Il recommença à boire et à manger, se détendit malgré l'exiguïté de l'endroit, regrettant la seconde capsule, celle du Stomk, qui était beaucoup plus spacieuse.

— L'*Ogive* ? Je suis de retour dans la capsule CAP-A, comme les capteurs ont dû vous le signaler. Elle flotte au-dessus de Mara, en attendant certainement son rappel. Aura-t-elle assez d'énergie en réserve pour s'arracher au puits de gravité de la planète et franchir la ceinture des radiations ? À vous.

Toujours le silence. Il abandonna ce micro pour un autre et réitéra son appel – sans plus de résultat. Il essaya de voir les marécages en dessous de lui, mais ne parvint qu'à découvrir des zones lointaines. Il repéra ainsi la rotonde de la casemate à quelques kilomètres vers le sud. Par contre, il ne distinguait pas le Stomk. Il avait redouté que celui-ci ne vienne planer à sa hauteur pour réclamer de quoi manger, et surtout le container rempli d'or. Incroyable Stomk qui ne doutait de rien, s'imaginait pouvoir utiliser cet or sur une planète dont tous les habitants le considéreraient avec horreur et essaieraient de le tuer. Se croyait-il encore sur Lazaret 3 où une centaine de races se côtoyaient et se combattaient pour quelques pièces de monnaie ?

— Ici Cobo, j'ai réintégré la CAP-A depuis maintenant trois quarts d'heure. Le Stomk a disparu. Je me trouve au-dessus des marécages de Lansome. J'attends mon rappel sur votre orbite. Je vous ai déjà appelé à plusieurs reprises, en vain. J'ai pu me réhydrater et me nourrir, je pense que mes capteurs vous l'ont déjà signalé. J'ai hâte de revenir à bord de l'*Ogive*. Je ne sais si Laur envisage une seconde expédition sur cette planète, mais il faudra en revoir soigneusement les possibilités.

Il pensa seulement alors à son huale, qui se trouvait toujours dans l'un des équipets fermant au moyen d'un code. Le huale lui communiqua tout de suite ce qu'il avait acquis durant son absence. Cobo apprit d'abord que la capsule avait reçu en mémoire son signalement infrarouge pour faciliter ses recherches.

— Par contre, ajouta le huale, l'*Ogive* a changé d'orbite. Laur a décidé de franchir les radiations dangereuses et de pénétrer dans le domaine spatio-temporel de Mara. Les Initiés ont donc désactivé une partie de la mémoire de CAP-A, supprimant l'automatisme du retour vers l'*Ogive*.

— Quoi ? s'écria Cobo. Jusqu'à quand suis-je condamné à vivre dans cette maudite capsule ?

— Xond ignorait combien de temps demanderait ce passage dans un temps dilaté. Aucun ordinateur n'avait pu lui donner un délai précis. Le passage pouvait durer de quelques heures à plusieurs jours.

— Mais c'est impossible ! hurla Cobo. Je ne peux pas rester plus de quelques heures dans cette bulle. L'oxygène sera vite épuisé tout comme les réserves alimentaires, et rien n'est prévu pour le reste. On ne passe en général que quelques heures dans cet appareil. Quelle est la nouvelle programmation ?

— La capsule, qui ne subit qu'une faible attraction vers la planète, peut donc flotter dans les airs jusqu'à ce que l'*Ogive* la rappelle. Ce système économisera de l'énergie pour le retour.

— Mais est-ce que je peux diriger moi-même cet appareil ?

— Je ne le pense pas, répondit son huale. La capsule errera un peu au hasard en attendant son rappel.

CHAPITRE XX

Il sut qu'il venait de sortir d'un immense océan épaissi d'un liquide noir, sans cependant pouvoir évaluer combien de temps s'était écoulé depuis sa dernière prise de conscience, et encore moins depuis le début de cette pénétration dans le domaine spatio-temporel en expansion de Mara. Il ne se souvenait pas si, au moment de ce passage, Xond avait effectué un dernier relevé précis sur le rapport entre le temps maraïen et le temps universel. Il y avait déjà eu une erreur catastrophique lorsque Xond avait utilisé des données anciennes, une erreur qui avait pour principal résultat l'actuel décalage que subissaient Cobo et les Stomks. Entre la constatation de la faute commise et leur nouvelle expérience, il s'était écoulé deux heures, soient six jours sur Mara. Était-il possible que Cobo fût encore en vie alors qu'il ne donnait plus de signe de vie depuis quelque temps déjà ?

— Jea, m'entends-tu ?

Toujours ce silence de mort. Malgré sa haute technicité, l'*Ogive* n'avait jamais été un havre de silence, même en orbite. Le moindre bruit se répercutait dans les immenses halls. Un arrimage pouvait se relâcher, celui d'appareils, de fournitures diverses, de containers d'approvisionnement, voire celui d'une navette ou d'une capsule. Les claquements, les frottements étaient contrôlés en permanence. Une fois répertoriés, leur source rapidement localisée, il était toutefois difficile d'obtenir un silence complet. Or Laur flottait dans un silence absolu qui s'apparentait dans son esprit à la mort. Il avait beau chercher l'écho de son cœur, il ne le trouvait pas, et ce scaphandre ne permettait pas de passer son corps en revue. Ses oreilles ne bourdonnaient pas. En fait ses différents systèmes vitaux fonctionnaient sans le moindre bruit. Même en tournant la tête, autant que le casque lui en laissait la possibilité, pour coincer son oreille, il n'entendait pas battre le pouls dans le pavillon.

— Jea ?

Il se concentra sur Xond. Il était mauvais télépathe, d'autant qu'il avait quelque peu négligé l'enseignement de l'androïde, aussi bien sur la planète Bi que sur Lazaret 3. Et pourtant, Xond les avait sauvés chaque fois Jea et lui, que ce soit sur Mara ou ailleurs, en communiquant mentalement avec eux.

Il essaya de se concentrer pour éveiller un écho dans la mémoire électronique de l'androïde. La plupart du temps, il oubliait que Xond n'était qu'une machine ultraperfectionnée, mais là, enfermé dans ce scaphandre qu'il ne pouvait s'empêcher de comparer à un cercueil, il s'efforçait de pénétrer dans les circuits compliqués de cette merveilleuse création artificielle qu'était Xond, le plus génial des Initiés, vieux de près d'un millénaire, ou peut-être plus, et doté d'un cerveau que neuf humains sur dix auraient souhaité posséder.

— Avons-nous réussi à basculer dans le temps spécifique de Mara, ou bien avons-nous échoué pour errer interminablement entre deux univers, dans une autre dimension où nul ne viendra jamais nous chercher ? Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, Xond, je ne serai jamais Dieu sur la planète Mara, même si je dois y descendre pour essayer de récupérer Cobo et le Stomk. Je te promets, Xond, que nous irons sur Terre. Possible que ce que l'on raconte sur la planète mère ne soit qu'une légende forgée afin de décourager des gens comme nous. Nous entreprendrons ce long voyage et nous devons multiplier les plongées dans différents hyper- ou infra-espaces, je ne sais. Sur lazaret, on répétait que, malgré les nouvelles techniques, le voyage pouvait durer, dans certaines circonstances dues à de mauvais calculs, plusieurs siècles. Des illuminés auraient accepté cette gageure, se seraient embarqués en famille pour se perpétuer jusqu'à ce que leurs descendants, peut-être au bout de cinq générations, posent les pieds sur la Terre. Je préférerais que nous n'en arrivions pas à cette extrémité.

Il marquait de longues pauses, espérant que Xond répondrait mentalement. Il agissait de la sorte en sachant que, d'ordinaire, l'androïde ne résistait pas longtemps à ce type d'interpellation pseudo-scientifique, voire de provocation faite à ses capacités illimitées. Il aimait rectifier les erreurs, les absurdités, expliquer longuement, patiemment ce qu'il en était réellement.

Mais Xond ne répondait pas. Était-il mort, pouvait-il mourir ? Ou bien tomber en une sorte de catalepsie ? On racontait que Ganeth avait retrouvé des androïdes oubliés des dizaines d'années après la Grande Séparation. Xond s'était-il désactivé volontairement avec l'intention de ne pas s'éveiller une fois sur la nouvelle orbite et dans le nouveau continuum ? Un humain aurait pu le faire pour montrer son opposition en boudant, mais pas un androïde.

« Ils sont tous morts et j'ai encore quelques éclairs de conscience qui ne me mèneront pas loin », pensa Laur.

Une catastrophe. Une catastrophe pour aller sauver ce petit voyou ambitieux de Cobo, ce froussard hypocrite qui s'était habilement servi de lui, Laur, pour un projet complètement irréalisable et d'une immoralité absolue. Peut-être existait-il un dieu, avec Ganeth à sa

droite, qui avait jugé cette entreprise comme la plus dangereuse des escroqueries avant de décider d'y mettre fin.

CHAPITRE XXI

L'oiseau géant avait disparu dans le ciel, ou du moins restait-il invisible. Rinkel enrageait car on ne retrouvait pas celui qui se cachait, blessé, dans les roseaux. Plutôt que son adjoint, il aurait aimé rendre Sébastolin responsable d'avoir retardé les opérations par ses patenôtres, mais c'était trop risqué. Il n'oubliait pas l'indulgence de Sa Sainteté pour ce crasseux et ne tenait pas à prêter le flanc à une accusation de tiédeur religieuse.

Le profond silence pesant sur les marécages après les dernières stridences, au lieu de réjouir l'expédition, l'accablait de craintes dans l'attente d'une catastrophe. Ce fut un nouveau prodige que, dans sa colère qui lui troublait le regard, le coadjuteur ne découvrit qu'après les autres.

— Saint Ganeth ! cria Sébastolin. Regardez donc cette bulle de savon qui nous apporte un homme en son sein. Par tous les saints, qu'elle n'aille pas éclater avant de nous avoir rejoints.

Dans son errance hasardeuse la CAP-A dépourvue de programme de vol était attirée par ces humains entassés dans des embarcations, en dépit des protestations épouvantées de Cobo qui s'agitait ferme dans l'espace réduit de l'appareil. Il tripotait, frénétique, tout ce qui s'apparentait à des commandes sans parvenir à relancer la capsule vers le ciel.

— L'oiseau s'est métamorphosé en bulle de savon qu'irisent les rayons de l'astre solaire, déclama Sébastolin, envahi d'une ferveur lyrique. Comment croire que les forces du mal puissent user d'un vil stratagème pour nous tromper ? La bulle de savon n'est-elle pas le jeu favori des enfants, et les enfants ne sont-ils pas le symbole de la pure innocence ? Regardez, mes frères, comme celle-ci flotte avec grâce et élégance, parée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Plus hébété que furieux, Rinkel, debout dans son embarcation, découvrait la capsule qui descendait doucement vers eux, dans un balancement effectivement gracieux au gré d'un vent léger. En entendant Sébastolin dénier à cette apparition toute origine diabolique, il se sentit soudain dépassé par les événements.

— En vérité, mes frères, je vous le dis, cette bulle nous vient du ciel, de ce ciel où, voici bientôt cent ans, notre vénéré père Ganeth monta, disparaissant à nos yeux pour nous révéler de façon irrécusable son

origine divine. La prophétie que murmure discrètement le peuple depuis ce jour se réalise. Ganeth nous envoie son messager, son messie.

— Holà, frère Sébastolin, revenez à vous, reprenez vos esprits ! Le phénomène vous égare et le démon vous inocule son poison en même temps qu'il vous gâte la vue. Il a pris cette apparence innocente pour mieux vous leurrer.

Un murmure à peine audible, mais sans nul doute échappé des gorges de ces chevaliers, monta vers lui comme une eau glacée. Il n'en croyait pas ses oreilles. Aucun officier, aucun gradé n'avait jamais entendu pareille chose. Tênu, presque inaudible, ce n'en était pas moins l'affirmation d'un refus de ses déclarations. Une rébellion, en somme. Dans un geste impulsif, il dégaina son pistolet à rayon, faillit les accabler tous de reproches menaçants, mais une meilleure idée lui vint. Il aurait été stupide et dangereux d'accuser tous ces chevaliers, alors qu'il lui suffisait d'un seul bouc émissaire – un rôle pour lequel ce crasseux de religieux au visage illuminé lui parut tout à fait désigné.

— Moine, vous excitez la cohorte à la rébellion. Je vous accuse en outre d'être relaps car vous avez usé d'une formule qu'on ne trouve que dans les ouvrages interdits des Christians. Oubliez-vous que je suis le maître de la censure, chargé de poursuivre l'hérésie ? Cette phrase que vous venez de prononcer avec cet air extasié de faux dévot : « En vérité, mes frères, je vous le dis », on la retrouve dans ces écritures mensongères des Christians. D'autre part, cette bulle, si elle est de savon, éclatera en touchant l'eau ou le rebord de nos embarcations... mais cela ne sera pas.

Il prenait un gros pari, mais il venait de remarquer que le prodige en forme de sphère se hérissait de quelques tiges caractéristiques. Avait-on déjà vu une bulle de savon équipée d'antennes ?

Sébastien aperçut ce qui rendait le coadjuteur si confiant et faillit perdre son enthousiasme, le doute tortillant sa foi comme un ver affamé. Mais il ne pouvait s'empêcher d'admirer la beauté du spectacle, cette irisation, ce balancement nonchalant, féminin, qui retardait la descente vers eux, et cet homme tout recroquevillé à l'intérieur, tout aussi translucide que la bulle et qui ne ressemblait à aucune de ces images représentant les démons.

— Je ne savais pas, poursuivait Rinkel, que vous lisiez les livres interdits des Christians, mais j'aurais dû penser que votre retraite dans ce milieu fangeux, parmi des marginaux athées, était plus que suspecte. Vous avez pu à loisir gaver votre esprit malsain de lectures impies.

— Mes frères, cria Sébastolin, cette bulle je la reconnais. Elle n'est

autre que le plus petit des deux œufs que j'ai vus tomber sur l'îlot Vinho. De l'autre est sorti l'oiseau géant qui n'a pas manqué de vous surprendre par sa véhémence et sa cruauté, puisqu'il a combattu et blessé son enfant. Mais cet œuf a déposé sur notre sol le messager de Ganeth, son messie. Les forces du mal ont voulu embrouiller nos esprits, confondre nos pensées ; leur manœuvre vient d'échouer. L'envoyé de saint Ganeth a réussi à fuir l'oiseau maudit pour rejoindre sa bulle. Ganeth, découvrant la supercherie infernale, la lui a envoyée pour le sauver. Et maintenant, il descend vers nous qui attendons depuis si longtemps sa révélation.

— Foutaises et sacrilèges, hurlait Rinkel, brandissant toujours son dangereux pistolet. Il n'y a que magie noire et démonologie. Et d'ailleurs je vais vous le démontrer.

La capsule hésitait encore. Après avoir plongé vers la barque de tête, elle avait repris de l'altitude au dernier moment – un saut de six mètres environ. Cobo se démenait comme un beau diable à l'intérieur, et le coadjuteur y trouva matière à appuyer ses accusations.

— Regardez cet être comme il s'agite. La terreur de tomber entre nos mains le rend fou. S'il était aussi innocent que le dit le moine, s'il apportait la bonne parole de saint Ganeth, il n'éprouverait aucune crainte à nous rejoindre. Pourquoi aurait-il peur du coadjuteur qui, après Sa Sainteté le patriarche Araman III, est le principal personnage de l'église ganethienne ? Je vous le demande encore, pourquoi aurait-il peur ?

Là, il reprit l'avantage. Sébastolin constata que les Chéganes se détournaient de lui les uns après les autres pour regarder leur chef.

— Il s'approchait quand il croyait avoir gagné vos cœurs et vos âmes, sachant que ce faux religieux, possédé du démon plaiderait sa cause, mais lorsque je me suis dressé, animé par la véritable foi, il a essayé de s'esquiver. Vous avez tous vu ce bond qui l'écartait de mes bras tendus.

Alors Rinkel traça dans l'air les neuf cercles du symbole ganethien puis pointa son doigt vers la capsule. Et celle-ci, attirée par l'onde d'infrarouge qu'émettait cet index accusateur, vint tout doucement se livrer à cet homme. Rinkel agrippa solidement les antennes, mais dans un dernier sursaut de méfiance, la CAP-A rebondit et le coadjuteur se retrouva suspendu par les bras à une sphère d'un diamètre de trois mètres environ, qui souhaitait reprendre de l'altitude.

— Démon, je t'ordonne de relâcher tes efforts, de te laisser entraîner à terre. Tu ne peux rien contre un représentant de la véritable foi. Je subirai le martyre d'une chute mortelle plutôt que de lâcher prise, hurlait toujours Rinkel, essayant de ne pas laisser sa voix chevroter de panique.

Fédor, son adjoint, eut le réflexe nécessaire de prendre une amarre lestée de plomb et de l'envoyer adroitement en direction de son chef, éloigné à plus de cinq mètres désormais. L'extrémité spécialement conçue pour s'enrouler autour de n'importe quel pieu ou arbre, à condition d'être bien lancée, ligota les chevilles de Rinkel de trois tours. Avec l'aide de tous les chevaliers de l'embarcation, Fédor hala alors la corde. La bulle, qui échappait en partie à l'attraction de Mara, résistait énergiquement, mais elle fut peu à peu attirée vers le bateau. À l'intérieur, Cobo fermait les yeux, ne luttait plus contre son destin, se résignait. Ces soldats allaient le mettre en pièces, le noyer dans cette eau saumâtre, le torturer, s'amuser avec lui, lui infliger les pires outrages. Il sentait naître en lui, maigrelette et sans tonicité, la fleur amère du sacrifice. Il serait le martyr de Laur qui l'avait abandonné, pourrait maudire son nom quand ses ennemis le hacheraient menu, menu.

C'était fait, il se retrouvait dans cette embarcation assez plate et une quinzaine de visages se collaient à la paroi sphérique et transparente de la capsule, des yeux grossis par un effet de loupe, énormes et globuleux, exorbités oui, le dévoraient. Exactement. Ils ne le contemplaient pas, ils le dévoraient avec des lueurs anticipées de satisfaction gourmande. Et leurs mains palpaient la bulle, cherchaient à l'ouvrir, mais il ne fallait pas qu'ils comptent sur lui pour les aider ! Il détenait le système de verrouillage et ne céderait pas. Il avait quelques heures d'oxygène devant lui, un peu d'eau, quelques rations. D'ici la fin de ces provisions, l'Ogive aurait peut-être gagné sa nouvelle orbite et Xond le tirerait de là.

— Es-tu en communication avec cette fraction de toi-même que j'ai laissée sur le vaisseau spatial ? demanda-t-il à son hualé.

— J'essaie, mais elle est muette.

— Continue, supplia Cobo, qui voyait son dernier espoir s'envoler.

Au-dehors, Rinkel se redressait après avoir scruté avec précision chaque détail à l'intérieur de la capsule.

— Alors vous la voyez votre bulle de savon ? apostropha-t-il Sébastolin.

— Ce n'était qu'une métaphore, monseigneur, une image.

— Bien entendu. Voilà qui n'arrange guère vos affaires car les métaphores, les images foisonnent dans les écrits maudits des Christians. Tout comme les paraboles et les allégories.

Cette fois Sébastolin se sentit mal d'être fixé sur son sort. Le coadjuteur allait le citer devant le Tribunal des Expiations pour qu'il soit condamné au bûcher comme cryptochristian.

— Il faut ouvrir cette sphère, annonça le coadjuteur. Je ne pense pas que l'être maléfique coincé à l'intérieur se montre très coopératif.

Nous allons donc employer les grands moyens.

— Ne pensez-vous pas, monseigneur, chuchota Fédor, que nous avons là une représentation extraordinaire de techniques inconnues ? Ne faudrait-il pas en référer en haut lieu avant de les détruire ?

C'était décidément le jour des contestations. Un murmure, un moine qui prêchait contre lui, un adjoint qui pleurait sur quelques machines infernales à détruire.

— Le haut lieu, c'est moi. Sa Sainteté ne s'intéresse pas à ces choses. Cela est mauvais pour la foi comme pour les fidèles.

Il tira son pistolet de sa ceinture.

— Je vais découper un cercle dans cette matière translucide.

— Monseigneur, c'est dangereux ! Il vaudrait mieux la terre ferme. Il y a un îlot non loin d'ici.

Les Chégenes de l'embarcation se cramponnaient pour empêcher la capsule de s'évader vers l'espace. La force unie de douze gaillards pesant en tout une tonne suffisait à peine. L'adjoint ficela l'objet à l'aide de cordages, mais ceux-ci devant être reliés au bateau, il se disait que cette sphère allait les emporter vers les nuages tous les quinze, à bord d'une embarcation devenue nacelle.

— Qu'un homme prenne la barre et relance le moteur pour nous diriger vers la casemate. Nous y débarquerons la sphère.

— Comment la maîtriserons-nous ? observa l'adjoint. On ne peut à la fois regrouper tous les hommes pour la plaquer au sol et utiliser le rayon d'une arme.

CHAPITRE XXII

Tous ces corps vautrés sur la capsule pour l'empêcher de bondir vers le ciel enfermaient Cobo dans une quasi-obscurité avec, pour seules lueurs, les phosphorescences des voyants et des commandes dont il avait complètement oublié l'usage dans son affolement. Douze hommes couvraient donc de leur masse énorme la sphère et, de plus, on avait passé des cordes à la base des antennes pour l'amarrer au bateau. Il avait craint un moment que ces inconnus n'essaient d'ouvrir son refuge à coups de marteau, sans penser tout de suite à ces fameuses armes à rayon. Dans le fond, c'était un œuf, et ces gens-là avaient une puissante envie de l'écaler. Il se demandait si sa résistance était encore utile. Lorsqu'ils parviendraient à casser la capsule, et ils y arriveraient, ils le saisiraient à quinze ou vingt, l'extirperaient sans ménagements. Il rêvait d'une sortie beaucoup plus digne. Comment trouver le courage de le faire, il n'en savait rien. Il était gratifié d'une belle quantité de défauts, de vices, ainsi que de deux trois qualités, mais il n'avait jamais su emmagasiner quelques parcelles de courage, et surtout de dignité. Leur faire comprendre qu'il se rendait tel un chevalier d'antan, et sortir la tête haute, prononçant quelques mots.

— Ils ne me comprendront pas si je parle en galactique.

Laur lui avait bien spécifié que la langue véhiculaire de Mara découlait de l'anglais archaïque et qu'il pourrait se faire entendre. Dans la cellule de distension, il en avait reçu quelques rudiments sous hypnose, mais il ne se souvenait d'aucun mot.

— Je dois m'exprimer avec une extrême lenteur car mon rythme vital est plus rapide que le leur. De leur côté, ils devront faire un effort pour emballer leur diction, sinon leurs mots se perdront dans les graves les plus cavernes.

Il n'y voyait rien, mais sentait que l'embarcation se déplaçait. Où le conduisait-on, enfermé dans sa bulle ? Il n'en savait rien. Il avala un peu d'eau, songeant qu'il aurait bien voulu manger mais que ça ne passerait pas. Les mouvements du bateau commençaient de lui donner la nausée et il risquait de vomir. Et cette capsule n'était pas faite pour ça. Juste pour rejoindre la planète en quelques heures, en se retenant pour les besoins naturels.

— Ils auraient pu me faire voyager dans l'une des grandes navettes dotées d'autonomie et d'un certain confort. Je n'en serais pas là en ce

moment. Cette affaire était vraiment mal préparée. Laur n'a jamais réellement cru qu'on pouvait se faire passer pour des dieux.

La capsule gardait des vellétés de fuite et les hommes en uniforme fatiguaient. On dut arrêter la navigation pour les relever par des soldats frais et dispos venus d'une embarcation. Cela s'effectua avec une extrême lenteur et une prudence justifiée. Un homme à la fois. Un homme épuisé contre un homme en pleine forme. En résultat, la capsule se retrouva plaquée plus fortement au plancher du bateau.

Cobo se doutait qu'on l'emmenait jusqu'à un endroit proche où l'on essaierait de fracasser la sphère. Il y avait droit. À moins que durant cette manœuvre délicate la sphère ne puisse s'échapper. Il interrogea son huale pour connaître ses chances de s'en sortir.

— Il y a bien un moyen tout de même ! Les propulseurs peuvent encore fonctionner, non ?

— L'énergie est suffisante mais depuis que Xond a modifié la mémoire de cet appareil, tout est bouleversé. Il pensait que CAP-A vous récupérerait et resterait en attente à une altitude moyenne. Vous ne pouvez rien entreprendre désormais.

— Ce Xond est un imbécile d'androïde.

— Ça, je ne le crois pas, répondit le huale, qui pour une fois osa émettre une opinion.

Cobo, effaré et confus, jugea inutile de le vexer par un blâme.

— Nous nous dirigeons vers une construction cylindrique, annonça le cristal.

— Comment le sais-tu ?

— Je me suis relié au radar d'approche.

— Ce doit être la casemate.

Une heure plus tard, après toute une série de manœuvres qu'il ne put suivre dans son obscurité, les hommes se détachèrent un à un de la sphère, laissant en place un treillage qu'il finit par identifier comme étant un filet aux épaisses mailles métalliques. Ce filet était utilisé pour éviter aux véhicules à roues de s'embourber dans le marais proche de la casemate.

Désormais, il suivit le détail des manipulations. Une grue apparut sur le côté de la casemate pour soulever CAP-A. Des soldats en grande tenue se tenaient sur la coursive qui faisait le tour de la casemate. Leur uniforme différait de celui des soldats en casaque et casque de cuir. Ces derniers devaient appartenir à un corps d'élite.

— Comment ouvre-t-on ce bidule ? chuchota-t-il à son huale. Lors de l'atterrissage et de ma récupération en vol, tout a été automatique.

— Il y a une suite de boutons pour éviter toute ouverture intempestive. Je vous en donnerai la série quand vous me le demanderez.

Avec précaution, la sphère fut déposée sur le toit de la rotonde. Le filet restait maintenu par une vingtaine d'hommes, qui s'affairèrent pour fixer autant d'amarres que nécessaire à la rambarde de la coursive. Alors, seulement, ils purent lâcher prise.

En définitive et sans l'avouer, Rinkel avait décidé de ne pas pulvériser la bulle transparente. Sa Sainteté, qui le détestait plus ou moins, aurait pu le critiquer sévèrement pour son initiative, mais il n'était pas certain qu'il serait pour autant félicité d'avoir épargné cette création diabolique.

— Il faut découper un carré suffisant dans ces mailles métalliques, que je puisse attaquer cette matière au pistolet à rayon.

Cobo essayait de distinguer le visage de ce grand chef pour tenter de lire sur ses lèvres. Un visage emprisonné dans un casque en cuir bordé d'un bourrelet qui avançait sur le front en une sorte de visière, puis descendait vers les joues en deux macarons qui enrobaient les maxillaires supérieurs. Et, ainsi solidaire de cette coque en peau d'animal déjà impressionnante, ne subsistait rien d'humain. Le nez était une arête osseuse, les yeux tapis dans les orbites creuses vivaient comme peut vivre du métal en fusion, aveuglant avec des étincelles mais simplement du métal sans âme. Les lèvres se repliaient sous une remontée inférieure du casque, deux larges bandes se rejoignant en une seule pour enfermer le menton et le bas de la bouche. C'était à frissonner et Cobo en grelottait. Il esquissa un geste pour essayer d'attirer l'attention de cet être surprenant, puis tenta d'ouvrir la capsule – en vain dans les deux cas.

— Le filet empêche le fonctionnement habituel, l'avertit le huale.

— Merde, lâcha Cobo. Un gros mot qu'il avait recueilli de la bouche d'un des derniers Terriens ayant pu s'échapper de la planète mère. Vingt ans auparavant.

— Ils ne libéreront pas la capsule de cette sorte de cotte de mailles, de crainte qu'elle ne s'envole. Vous devez vous résigner à les laisser faire.

— À me laisser griller, oui ! Ces rayons sont mortels, et vous le savez bien.

C'était justement l'objet d'un échange sévère entre Rinkel et Sébastolin. Venimeux d'un côté, plein de désespérance de l'autre.

— Vous allez le tuer avec votre pistolet. Ce n'est certainement pas un être diabolique qu'on peut faire brûler impunément. Écoutez, même s'il n'y a qu'une chance sur cent qu'il soit l'envoyé de Ganeth, épargnez-le. Vous aurez tout le temps par la suite de le convoquer devant le Tribunal des Expiations et de le condamner au bûcher.

— Pendant ce délai de grâce il s'évanouira comme il n'a cessé de le faire. Vous prenez la défense d'un être dangereux qui peut corrompre

l'esprit des gens. C'est pour moi la meilleure preuve que vous êtes déjà gangrené.

— Je sais que vous préméditez de me faire comparaître devant votre Tribunal des Expiations, mais je plaiderai pour que le Collège des Pères m'entende. J'ai acquis le droit de m'y pourvoir car j'ai passé vingt-cinq ans dans les marécages où personne ne subsiste plus de quelques mois. J'ai reçu un satisfecit du Collège l'an dernier, et ce document me permettra de comparaître pour me justifier. Je ne suis pas Christian, quoi que vous en pensiez, mais profondément fidèle à saint Ganeth, et certain que notre Père à tous ne peut persister dans son silence qui dure depuis un siècle.

— Ne me dites pas que cette créature d'apparence débile, confinée dans cette bulle et qui jette des regards de bête traquée autour d'elle, est l'envoyée de saint Ganeth ? Ce serait commettre un sacrilège encore plus horrible que d'avoir des sympathies pour les Christians.

— Le Père n'avait pas forcément le désir de choisir un être de grande beauté et de noble apparence. Il a préféré un pauvre hère sans défense parce que Ganeth était secourable envers les déshérités.

— Voilà qui empeste l'idéologie chrétienne, ricana le coadjuteur.

CHAPITRE XXIII

Une apothéose de lumière suffoqua Laur au terme de sa nouvelle remontée de cet océan de nuit où il abandonnait chaque fois un peu de sa vie. Une fontaine éblouissante ruisselait de différents points.

— Le soleil de Mara que nous captons pour régénérer nos cellules, dit Xond. Depuis trop longtemps, nous ne survivons que de lumière artificielle, et nous avons grand besoin de cette douche, de ce bain de lumière. En orbite stationnaire au-dessus de l'équateur de Mara, nous en profitons pour capter des mégawatts d'énergie, des U.V. bénéfiques pour nous.

Persuadé qu'il rêvait que Xond lui parlait, sous peu il se noierait dans les bas-fonds de l'inconscience.

— Tout va bien, poursuivait l'androïde, hormis quelques dégâts sur les superstructures. Nous sommes dans le spatiotemps de Mara. Les premières analyses confirment que ce temps se rétracte en monosecondes régulières. Il y a eu une forte rétraction au cours de l'année, un siècle en fait sur Mara ; depuis, le rythme s'est ralenti mais persiste.

— Jea ?

— Elle a du mal à se réveiller mais sera en pleine forme. Nous avons oublié la force de ce soleil. Celui de Bi nous avait paru suffisant pour refaire nos forces mais celui de Mara possède des qualités que nous avons sous-estimées. Et sur Lazaret 3 l'étoile artificielle ne donnait qu'une froide lumière, sans dérivés nécessaires à la vie dans sa réalité organique.

— As-tu des nouvelles de Cobo ? Du Stomk ?

— Trop tôt. Nous recommençons seulement à traduire les images des caméras, même s'il n'y a plus autant de décalage.

Xond avait ouvert son scaphandre sans qu'il s'en rendît compte. Laur eut du mal à se relever.

— Vous avez eu des injections d'analgésiques pour les douleurs prévues. Vous avez souffert lors de l'échappée de Mara il y a un an, pour le retour, le pire vous attendait.

— Et le vieillissement ?

— Il existe, mais contenu par l'artifice des techniques. Nous ne pouvons vous assurer que si vous viviez désormais sur cette planète, vous ne vous réveilleriez pas un beau matin sous une apparence

effrayante. Un homme de cent quarante années, comme une femme de cent vingt-cinq ans n'atteignent pas cet âge extrême sans quelque décrépitude.

— Ne me dites pas que cela peut nous tomber dessus tout à l'heure, demain, quand je débarquerai sur Mara.

— Vous persistez dans cette intention ? Attendez que nous ayons fait le maximum pour récupérer Cobo et le Stomk. Pour les oisillons, je crains que ce ne soit possible, car ils n'ont cherché qu'à s'éloigner au plus vite de leur géniteur.

Laur fut tenté de se recoucher mais, lisant dans ses pensées, Xond secoua la tête pour l'en dissuader, et il finit par poser un pied au sol. Sentant que son genou allait céder, il attendit encore un peu pour se redresser.

— Vous irez trouver Jea. Je ne puis m'occuper d'elle.

— Mais pourquoi donc ? Vous n'êtes plus son ami ?

— Elle s'est dénudée dans son long sommeil et je veux respecter sa pudeur.

Éberlué, Laur regarda l'androïde qui s'activait sur une servante médicale encombrée de tas de produits pharmaceutiques. Il n'aurait jamais pensé que Xond atteigne un jour une telle hypersensibilité. Il finit par se demander si la jeune femme pouvait éveiller en lui un désir quelconque.

— Non, répondit Xond, le dos tourné, ayant lu dans son esprit. Je ne suis véritablement pas sexué, mais l'on m'a donné des gènes qui, bien qu'artificiels, s'apparentent aux gènes humains. Le désir, du moins une certaine attirance pour un être aussi beau que Jea, trouble mes sens, même s'ils restent du domaine de l'électronique. Comprenez que, dans ces conditions, je préfère que vous alliez vous occuper d'elle. Dès qu'elle sera visible, faites-moi signe.

— Si j'arrive à marcher jusqu'à elle, dit Laur, qui ne se sentait pas solide sur ses jambes.

Xond s'approcha pour qu'il s'appuie sur lui.

— Je vais vous laisser maintenant car Xar m'envoie un message. Ils ont traduit les dernières images des caméras, celle greffée sur le crâne du Stomk et celles de la capsule. Je vous rejoindrai auprès de notre amie.

Jea, toujours dans son scaphandre, le regarda avec surprise et perplexité, comme si elle ne le reconnaissait pas. Elle s'en expliqua quand le scaphandre l'eut libérée :

— Étrange. Je t'ai pleuré durant tout le temps qu'a duré cette translation. Je t'ai cru mort.

— Le plus étrange, c'est que je pensais moi-même l'être.

Il la soutint pendant qu'elle passait une chasuble toute simple. Xond

arriva peu après.

— Cobo a abandonné le Stomk pour la CAP-A, mais malheureusement celle-ci a été capturée par des soldats. Certainement une sorte de garde ou de prévôté au service de l'Église ganethienne. Nous craignons le pire pour votre ami.

— Disons notre compagnon, répliqua Jea. Je ne l'ai jamais considéré comme un ami. Cela dit, je ne souhaite pas qu'il encoure un danger mortel.

CHAPITRE XXIV

Debout dans une cage de cirque destinée aux los sauvages que l'on voulait dresser, Cobo, les mains accrochées aux barreaux, regardait le paysage défiler mollement. Un moine lui avait donné à boire et à manger, des rations militaires constituées par de la viande séchée et une pâte de céréales.

Après les marécages, le convoi avait traversé ce village facilement reconnaissable dont les habitants avaient essayé d'abattre le Stomk. Ceux qui avaient été souillés de fiente injuriaient Cobo en tendant le poing. Il leur avait crié de toutes ses forces :

— Je suis Cobo, l'envoyé de Ganeth, et j'annonce la venue de son messie, Laur le Négociateur.

Le chef de la cohorte l'avait menacé de son pistolet et il s'était tu. Se retournant, il avait remarqué l'expression stupéfaite sur les visages jusque-là hostiles. Il n'avait cessé de répéter cette phrase lorsqu'il était sorti de la capsule. Et, à l'appui de ces paroles étranges, un événement inattendu était venu à son aide. Malgré le filet d'acier qui l'enveloppait étroitement, CAP-A s'était ouverte. L'hémisphère supérieur avait glissé en partie le long de la coque inférieure, dégageant un espace suffisant pour qu'il se glisse dans la lucarne pratiquée parmi les mailles. Les officiers, le moine, les soldats n'en avaient pas cru leurs yeux.

— Je suis Cobo, l'envoyé de Ganeth, et j'annonce la venue prochaine de Laur le Négociateur, messie de Ganeth.

Sur le visage ascétique du coadjuteur, la peau s'était encore plus renfrognée, plaquant les os du crâne si étroitement que celui-ci ressemblait désormais à une tête de mort. Par contre, le moine s'était précipité vers Cobo et, tombé à genoux, il embrassait les chaussures du prétendu messager de Ganeth.

— Je le savais, je le savais.

Fou de vanité, Cobo s'était baissé pour l'aider à se relever.

— Ne vous prosternez pas, mon fils, je ne suis qu'un serviteur zélé de Laur le Négociateur. Du moins l'appelait-on ainsi avant qu'il ne s'élève dans le ciel. Désormais, c'est Laur le messie de Ganeth.

— La prophétie disait donc vrai. Cent années plus tard, ce bienheureux nous revient chargé d'une mission divine.

— Ça suffit ! avait alors hurlé le coadjuteur.

Tout était ensuite allé très vite. On avait enfermé Cobo à double tour dans une cellule de la casemate où il était resté toute une journée. Il n'avait pas été maltraité. Personne n'osait le toucher. Les officiers appuyaient leurs armes sur son corps avec une visible répugnance, terrorisés par sa transparence.

— Je veux boire et manger, avait-il réclamé avec majesté.

Sébastien s'était précipité, tarabustant les soldats. Le chef de la garnison avait fini par revenir, les bras chargés d'un pichet de bière, de fruits et d'un reste de volaille.

Assis sur un tabouret, toujours sur le toit de la casemate, entouré de soldats et de Chégenes, toisé par Rinkel, contemplé avec perplexité par les autres, le moine lui tenant le plateau de la nourriture, il avait bu et mangé et chacun avait pu suivre la lente descente du liquide et du bol alimentaire dans son corps, assister au broyage dans l'estomac que soulignait un filet bleuté très fin, lequel se contorsionnait au rythme de la digestion.

Sébastien – puisque tel était le nom du moine – lui avait annoncé qu'ils roulaient vers la ville sainte de Terana, mais qu'hélas il ignorait tout du sort qu'on lui réservait. En quelques mots pesants il lui avait expliqué que les soldats du convoi étaient des Chevaliers ganethiens qu'on surnommait familièrement les Chégenes. Il avait ensuite présenté Rinkel, Fédor et quelques autres, d'une voix si neutre qu'elle fléchissait forcément dans le sens de la mise en garde discrète.

Avant d'arriver en ville, Sébastolin osa davantage, l'avertit dans un souffle que Rinkel l'accusait d'être un démon.

— Le culte de seigneur Laur est tout juste toléré. Dix pour cent des gens en sont les fidèles sous le nom de Laurentins.

— C'est très joli, très poétique, fit Cobo, qui redoutait désormais le pire après l'euphorie des premières minutes.

Le Patriarcat était un ensemble de constructions massives ceintes d'un grand mur crénelé de forteresse. Il avait aperçu de loin la basilique élevée sur l'ancien pas de tir de l'Ogive. Laur lui avait dessiné le plan ancien des lieux depuis bouleversés. Le long de l'allée très large conduisant à la basilique s'élevaient des pyramides d'ossements des martyrs de jadis. Un véritable génocide perpétré par le jet des canons de sable déchiquetant les corps. Cobo les salua profondément, stupéfiant les témoins. On ne lui fit pas quitter sa cage mais une douzaine de Chégenes la soulevèrent et l'emportèrent. Ils grimpèrent un monumental escalier, pénétrèrent dans une salle immense, puis dans la suivante.

— La salle du trône où siège Sa Sainteté, le patriarche Araman III, précisa Sébastolin qui ne le quittait pas d'un pouce.

Une salle presque vide avec juste, au pied du trône, assis dans des

sortes de stalles, six d'un côté six de l'autre, des religieux certainement.

— Le Collège des Pères, lui dit Sébastolin.

On déposa la cage au milieu du Collège. Le patriarche était un homme d'une soixantaine d'années, portant une barbe grise. Une drôle de tiare s'emboîtait sur son crâne. Le carré des neuf cercles la surmontait, et ces neuf cercles brillaient intensément, diffusant une lumière si éblouissante qu'il était difficile de regarder longtemps le personnage en face. On était forcé de fermer les yeux ou de s'incliner. Très astucieux, pensa Cobo.

Le coadjuteur, qui avait disparu, surgit soudain à la droite d'Araman III et lui parla à l'oreille. Cobo eut l'impression – à cette distance il ne distinguait pas nettement le visage du grand patron des Ganethiens – que ce dernier était agacé, importuné par ce que racontait son adjoint, deuxième personnage de l'Église d'après le moine.

Il y eut un silence soudain.

— Sébastolin, viens ici, mon fils.

Toujours dans son uniforme de Chégane, Rinkel recula de trois pas, se figea en statue hiératique, son visage évoquant plus que jamais une tête de mort. Le patriarche écouta le moine qui chuchotait à son oreille. Puis il lança un ordre à Rinkel qui sursauta et disparut, pour revenir avec quatre Chéganes qui s'inclinèrent bien bas devant Araman III, avant de soulever son trône d'un seul élan pour l'approcher de la cage. Il y avait quelques marches recouvertes de tapis à descendre, mais ce fut fait avec un ensemble parfait, digne de ces spectacles bien réglés dont les exclus de Lazaret 3 étaient friands, avec filles nues évoluant dans un ensemble irréprochable. Le trône fut déposé à quatre mètres de la cage et Cobo s'inclina devant le patriarche, essentiellement pour éviter l'intense lumière émanant des cercles lumineux.

Arrivèrent des personnages revêtus de chasubles à parements noirs – des camériers, mais Cobo ne l'apprit que plus tard. Deux d'entre eux apportaient en grande pompe une sorte de vase assez lourd, un autre une grande cuillère, et le quatrième un appareil bizarre que Cobo n'identifia pas tout de suite. Les nouveaux venus se livrèrent alors à une manipulation bizarre. L'un d'eux plongea la grande cuillère dans le vase et en déversa le contenu dans l'appareil. Il répéta ce geste plusieurs fois.

Sébastien s'approcha de Cobo sans que nul s'en soucie.

— Sa Sainteté va souffler sur vous la poudre d'os des martyrs, seigneur.

— Pour quoi faire ?

— Pour vous purifier d'abord et voir comment vous réagissez sous une couche de cette poudre. Les gens en proie au démon, les possédés supportent mal cette onction, se roulent au sol en proférant des grossièretés désagréables à entendre.

Araman III quitta son trône et parut glisser vers la cage. Sa longue robe cachait ses pieds, et il avait depuis longtemps appris comment donner cette impression de flotter et non de marcher, ce qui accroissait son prestige. Au passage, il prit l'appareil, dont le long bec d'or en forme de cône pointait vers lui. Le reste était constitué d'un sac de cuir décoré et deux poignées aplaties en or. Le patriarche prit celles-ci et les rapprocha l'une de l'autre. Un nuage de poussière d'os vint soudain frapper Cobo en plein visage. Il eut le tort de reprendre son souffle car il était à moitié asphyxié, et se mit à éternuer.

— Il éternue, crièrent les Pères du Collège. Il chasse le démon qui est en lui.

— Son visage n'est plus translucide.

Évidemment ! La poudre d'os collait à sa transpiration et moulait ses traits d'une fine couche blanc-gris. Il faillit porter ses mains à sa figure pour la nettoyer.

— N'en faites rien, seigneur, ce serait sacrilège. Nul ne peut se laver de cette onction sacrée, même pas Sa Sainteté.

Cette dernière faisait lentement le tour de la cage en continuant d'actionner son soufflet, et un nuage de poudre d'os commençait d'engloutir Cobo. En même temps, le patriarche murmurait des prières, qu'il interrompait de petites constatations, sinon émerveillées, du moins surprises et interrogatives.

— Il est vraiment transparent. Même ses vêtements le sont. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Les démons sont différents, d'ordinaire. En est-il un ?

Le coadjuteur venait de descendre de l'estrade du trône et s'approchait du Collège des Pères. Cobo, tout en supportant ce nuage de poussière, retenant une nouvelle envie d'éternuer, l'apercevait, entre deux remous, qui allait d'un père à l'autre, essayant visiblement de les persuader d'une chose. Cet homme n'était pas vraiment animé de bonnes intentions à son égard.

— Qui es-tu, toi le translucide, maintenant que te voilà recouvert de cette onction sacrée ? Je distingue mieux ton visage. Il n'est ni celui d'un démon, ni celui d'un ange. Pour tout dire je ne le trouve pas très beau.

— Je suis Cobo, l'envoyé de Ganeth, qui viens vous annoncer la venue de Laur le messie, dit-il, dans la langue locale.

— Ce Laur ne fut qu'un profanateur vénéré par des égarés que nous n'avons que trop longtemps tolérés. Où se cache-t-il ? Ce ne peut être

lui car le véritable Laur disparut voici cent ans.

— Il s'agit bien du même, Sa Sainteté. Laur accompagna Ganeth dans le plus haut des cieux, et attendit que le Père lui donne des instructions pour revenir sur Mara. (Il se souvint d'une remarque faite par Laur lui-même.) Pourquoi avez-vous abandonné le symbole des premiers Ganethiens, ceux qui ont connu le martyr et dont la poudre d'os me purifie ? Voici cent ans, il s'agissait d'une médaille sur laquelle figuraient d'un côté la planète Terre, notre mère à tous, de l'autre le Mausolée de Ganeth construit ici à Terana. Pourquoi avoir choisi le symbole des neuf cercles ? Voici ce que voulait d'abord savoir Ganeth.

Muet de stupeur – jamais personne n'avait soulevé ce dilemme depuis qu'il avait accédé à cette fonction suprême –, le patriarche ne savait que répondre, et le Collège des Pères était lui-même dans la plus grande perplexité. Les douze religieux échangeaient des regards interloqués. Puis l'un d'eux commença de chuchoter, et tous se mirent à en faire autant. Cobo comprit qu'il venait de les impressionner par sa connaissance de ce vieux symbole abandonné.

— Laur le messie viendra vous en demander la raison. Des milliers de martyrs sont morts déchiquetés par les canons de sable en voulant approcher le Mausolée, et vous avez balayé d'un coup ce souvenir en prenant une autre image de reconnaissance. Le souvenir du Mausolée monté au plus haut des cieux n'est donc plus perpétué en effigie ?

— Sa Sainteté doit prendre garde, hurla Rinkel en s'approchant. Ce démon par trop habile vous culpabilise tous. N'est-ce pas saint Dorle le Prophète qui décida, voici un siècle, d'adopter le nouveau symbole pour marquer le départ d'une nouvelle ère de l'Église ganethienne ? Celle-ci avait vécu les temps obscurs du martyr, de la clandestinité. Avec l'élévation du Mausolée arrivait le temps de la gloire universelle de notre Église. Ce démon ne cherche qu'à vous plonger dans l'embarras, à vous faire douter !

Tous se sentirent du même coup soulagés, lavés de tout soupçon. Cobo entendit ces soupirs ravis des Pères du Collège et des camériers, mais le patriarche ne manifestait aucun sentiment, sinon un brin d'agacement à cause de l'intervention de son coadjuteur.

— Je ne sais si tu es un démon, mais tu connais l'histoire ancienne de notre Église ? Peux-tu m'en dire plus sur les événements qui virent l'élévation du Mausolée de Ganeth ?

— Dorle le Prophète conduisit Laur et sa compagne Jea jusqu'au Mausolée, qui dominait alors une plaine lugubre où s'entassaient les ossements des pauvres martyrs de la foi. Laur avait eu depuis plusieurs jours une illumination sur l'accès secret au Mausolée. Il était accompagné d'un Initié, Xond, et une cinquantaine d'autres Initiés

l'attendaient sur place. Ils le prirent sous leur protection car Dorle le Prophète et la foule accusaient Laur d'être un profanateur. Nul ne put approcher car ils édifièrent un mur invisible.

— Laur demeure un profanateur, cria Rinkel, et Ganeth l'emporta avec lui pour le punir.

D'un geste inattendu, insolite, familier, un claquement du pouce et du majeur, le chef de l'Église ramena le coadjuteur à plus de discrétion respectueuse.

— Laur et Jea pénétrèrent dans le Mausolée et celui-ci s'éleva dans le ciel, disparut bientôt aux yeux des fidèles.

— Nous enseignons que Laur était un profanateur, mais nous sommes assez tolérants pour comprendre que cet homme puisse bénéficier d'un doute. Comment aurait-il pu devenir le messie de Ganeth ?

— Les Laurentins recevront les plus grands signes d'affection car eux seuls ont depuis cent ans entretenu le culte de Laur. Le démon ce n'est pas moi, ce sont tous ceux qui se sont ingéniés à falsifier l'histoire de ce merveilleux jour de l'Élévation. On a voulu taire le nom de Laur, celui de Jea, celui de Xond l'Initié.

— Qui n'était pas un humain ! ne put s'empêcher de s'exclamer Rinkel.

Cette fois, Araman III se retourna vers son adjoint pour le regarder durant près d'une demi-minute. Le coadjuteur s'inclina profondément, comme pour s'excuser de son inconvenante intervention.

— Vous pouvez faire de moi un martyr, vous n'empêcherez pas Laur de descendre sur Mara pour venir me secourir et vous adresser ses reproches, ou peut-être vous punir tous.

Qu'était-il allé dire là ? Il regrettait déjà sa folie. Voilà qu'il demandait le martyr maintenant ? Qu'il menaçait ces gens-là depuis la solide cage où il était enfermé, recouvert de poudre d'os de la tête aux pieds ?

CHAPITRE XXV

Rinkel souhaitait qu'on l'enferme dans une cellule souterraine avec les infidèles promis au bûcher, mais le patriarche en avait décidé autrement. Transportée dans une grande pièce, la cage de Cobo fut enfin ouverte une fois la porte verrouillée. Sébastolin, qui accompagnait les gardiens, lui indiqua qu'il trouverait à côté le nécessaire pour ses divers besoins. Il s'y précipita aussitôt, et tous furent donc alertés, craignant qu'il ne s'envole. Il dut donc se satisfaire sous bonne garde et les surveillants y gagnèrent la certitude que cet individu translucide n'était pas tout à fait exceptionnel, car il empestait autant que les autres prisonniers.

— Vous serez convoqué devant le Collège des Pères, qui décidera si vous devez comparaître devant le Tribunal des Expiations. Rinkel en est le grand juge, mais le Collège n'aime pas trop le coadjuteur et vous avez quelque chance d'être épargné. À moins que seigneur Laur n'intervienne avant, ajouta le moine avec une anxiété profonde.

Le pauvre homme s'était gravement compromis en se faisant son protecteur. Sa croyance en Laur devenait publique et si le patriarche pouvait encore le traiter avec indulgence, Rinkel chercherait à le faire condamner en même temps que son protégé. Il supplia Cobo d'oublier cette affaire d'ancien et nouveau symbole :

— Vous avez réveillé une très ancienne querelle apaisée depuis plus de soixante-dix ans. Ce symbole des neuf cercles en carré ne fut pas admis d'emblée, comme on pourrait le croire, et quand la basilique sortit de terre surmontée de ce signe sacré, il y eut déjà des rébellions sanglantes. C'est alors qu'on créa les Chevaliers ganethiens.

— Les Chéganes ?

— Je ne sais qui se souvint qu'il existait dans des temps reculés des soldats investis de la mission sacrée de défendre les religions, surtout la religion chrétienne.

— Christiane ? Nous, nous disons chrétienne.

Il faillit ajouter qu'il y avait des groupes de chrétiens sur Lazaret 3, mais il aurait commis une erreur effroyable, puisqu'on l'imaginait venu du ciel, tout bêtement, tout naïvement.

— Il y avait des Templiers, je crois, et des chevaliers Teutoniques. Le créateur des Chéganes s'est inspiré de ceux-ci. Donc, ne parlez plus de ces symboles. Les Pères s'en irriteraient. Ils vont par ailleurs vous

demander ce qu'étaient ces quatre oiseaux, tout aussi translucides que vous-même, aperçus en votre compagnie. Vous avez survolé les marécages dans le corps du plus gros, en attendant de vous glisser dans cet œuf translucide que les savants sont en train d'examiner. Celui qui gisait détérioré sur l'îlot Vinho a été également apporté dans la ville. Dites-moi ce que je dois penser de ces oiseaux ? Sont-ils des démons qui essaient de vous détourner de votre mission sacrée ?

Cobo, qui n'avait eu guère le temps d'y réfléchir, ne savait que répondre. Il ne pouvait laisser accuser Folq d'être d'origine infernale. L'oiseau s'avérait, certes, insupportable d'égoïsme, de prétention, d'avarice. Il avait tous les défauts, mais Cobo ne parvenait pas à le détester. Bien que le Stomk l'eût souvent énervé, le désigner comme une émanation diabolique eût été criminel.

— Cet oiseau est un Stomk. Il se nomme Folq et se trouve à notre service.

Il aurait voulu s'empêcher de délirer comme il l'avait déjà fait en présence d'Araman III, mais sa nature était plus forte que tout. Il fallait qu'il se lance dans des explications qui n'auraient pas tenu debout à l'examen, en présence de gens moins intoxiqués par la religion et ne pataugeant pas dans une civilisation médiévale et superstitieuse.

— Le Stomk a été dompté par Ganeth. Il devait me servir de monture sur Mara. Il obéit, certes, mais son caractère atavique le pousse parfois à des excès, et c'est ainsi qu'il s'est battu avec son fils aîné. Mais il l'a regretté sur-le-champ, et il a cherché à le sauver.

— On n'a pas retrouvé le blessé, ni revu le père, révéla le moine. Peut-être celui-ci a-t-il recueilli son rejeton dans cette cavité corporelle, où j'ai été émerveillé de vous voir nicher. Donc, si je comprends bien, ce... Stomk est d'origine diabolique ?

— Il a renié ses origines et pour expier nous transporte où nous voulons. Il accepte sa condition servile avec beaucoup d'humilité. C'est parce que son fils aîné se rebellait contre sa servitude qu'il a voulu le corriger. Cela partait d'un excellent sentiment, même si le père y est allé un peu fort dans la correction donnée à son enfant.

— L'Église prescrit aux parents de se montrer sévères envers leur progéniture, fit le moine d'un air désolé, comme s'il désapprouvait. Si vous expliquez ainsi l'attitude de cet oiseau géant, vous ne pourrez que trouver de l'approbation chez les Pères du Collège. Mais ne croyez pas que ce soit gagné. Même s'ils rendent un jugement favorable déclarant que vous n'êtes pas un démon, Rinkel fera appel, et vous serez alors jugé par la cour des docteurs qui regroupe tous les théologiens de l'Église. Ils sont au nombre de neuf, comme les cercles de l'emblème ganethien. Ce sont des savants qui jugent sans le

moindre sentiment. Les Pères peuvent s'emporter, se fâcher, sourire, mais les docteurs restent imperméables à tout, ne songent qu'à la foi. Ils se soucieront seulement de savoir si vous mettez la nôtre en danger ou non. Voilà pourquoi il vaudrait mieux que le seigneur Laur apparaisse sans tarder.

— Nous aurions bien besoin de lui, vous et moi, pour nous sortir d'embarras, dit doucereusement Cobo.

Mais Sébastolin n'avait aucune roublardise et ne cacha pas son sentiment :

— Oui, moi aussi je serais heureux de le voir arriver car Rinkel ne me pardonnera rien. Depuis que je suis venu annoncer ce prodige à Sa Sainteté, il me poursuit de sa rancune, et dernièrement, voyant que je vous écoutais avec attention, il a transformé cette rancune en haine profonde. Il me prend pour un imbécile insignifiant, dont la franchise de ton devient cependant insupportable. Je vais me retirer pour aller prier dans la basilique. Quand je reviendrai vous voir, accepterez-vous de me révéler les mystères du culte laurentin ? Bien des gens attendront, l'espérance au cœur, qu'on leur enseigne la meilleure façon de célébrer Laur le messie.

Encore une chose à laquelle ni Laur, ni Cobo n'avaient songé avant son départ de l'*Ogive*.

CHAPITRE XXVI

La navette baptisée *Cydras* par Laur pénétra dans l'atmosphère de Mara au petit matin. C'était le début de la saison chaude. Xond avait choisi de survoler d'abord l'immense océan de crainte que l'appareil ne connaisse quelques ennuis, mais, lorsqu'il fut certain que tout allait bien, il rejoignit la rive. Ils aperçurent plusieurs galères de haut bord propulsées par l'énergie mentale des Nats et des troupeaux d'animaux marins, véritables outres de graisse qui flottaient paisiblement sur les vagues. Puis ce furent les marécages de Lansome.

— Les dernières images prises par CAP-A ont maintenant deux jours. Elles provenaient d'une sorte de laboratoire étrange où travaillaient des hommes en vêtements religieux, dit Xond.

— Tu appelles ça un laboratoire ? C'était plutôt un antre d'alchimiste, oui. Ils ont dépecé la capsule avec une stupidité aveugle, détruisant du même coup tout ce qui aurait pu leur être utile.

L'îlot de Vinho n'était qu'une infime tache verte sur l'eau noirâtre des marais. Les Ganethiens y avaient laissé une petite garnison dont les soldats, découvrant la navette au-dessus d'eux, coururent se cacher dans les roseaux.

— Ils ont aussi emporté CAP-B, du moins ce qui en restait.

— Survolons la casemate et essayons de retrouver Mirh, le fils aîné de Folq.

— Vous comptez le prendre à bord ? demanda Xond, inquiet.

— Nous avons largement la place, non ?

— C'est un animal primitif qui dépasse désormais les deux cents kilos et qui risque de se débattre, de faire des dégâts. Nous devons le mettre sous calmants en ignorant combien de temps durera notre séjour sur Mara.

— Folq s'en est désintéressé, ses deux frères ont disparu, je ne voudrais pas l'abandonner.

— Ne sera-t-il pas malheureux dans l'*Ogive* de ne pouvoir voler à sa guise ? demanda Jea.

Des soldats faisaient sécher leur linge sur le toit de la casemate ; dès que *Cydras* apparut, ils s'enfuirent à l'intérieur. Peu après, le haut de la casemate s'enfonça à fleur d'eau tandis que la lessive flottait au vent. La recherche de Mirh ne donna aucun résultat, et la navette se dirigea vers Majuis, Xond pensant que Folq avait choisi de se percher

sur quelque hauteur. Tous trois connaissaient son tempérament insolent, obstiné. Pour faire enrager les villageois, il était bien capable de les narguer, de fienter sur eux, leurs maisons, leurs animaux et de pousser en pleine nuit des hurlements stridents, capables de faire éclater des objets en verre et les vitres des fenêtres. Mais les détecteurs ne repérèrent pas sa fréquence. La température corporelle des Stomks avoisinait les quarante degrés, si bien qu'on étouffait dans leur nichoir.

— Aurait-il quitté la région, pour explorer cette planète ?

Ses semblables viennent d'un monde mal connu où ils ne vivent pas en communautés, ignorant les autres êtres vivants plus ou moins évolués. Si je ne dois pas le revoir, je le regretterai, conclut Laur.

La navette prenait la direction de Terana avec une lenteur voulue. Ainsi, les localités voisines de la capitale découvraient, suspendue dans le ciel, son étonnante silhouette. Longue de cinquante mètres, large de huit, à peine profilée, elle disposait de compensateurs de gravité et de moteurs différents selon ses missions. Son ombre glissait sur les routes, recouvrant les attelages rustiques, les convois automobiles et charretiers. Conducteurs et passagers surpris levaient alors les yeux, découvraient cette énorme masse au-dessus d'eux.

— Qu'attends-tu pour leur lancer ton message ? s'étonna Jea. Tout est prêt pour une diffusion puissante qui s'entendra à des kilomètres à la ronde. De quoi tétaniser les populations.

C'était le projet primitif de Laur. Des enceintes acoustiques d'une grande puissance devaient annoncer la venue du messie de Ganeth, mais à la vérité, il trouvait cette idée ridicule.

— L'apparition de la navette frappe déjà fortement les esprits de ces voyageurs en route vers Terana. Dès qu'ils arriveront dans la capitale, ils raconteront ce qu'ils ont vu sans perdre un seul instant, et la rumeur viendra battre les murs de la forteresse qui sert de palais à ce patriarche inconnu.

— La vie de Cobo est en jeu, dit-elle. Nous n'avons plus de nouvelles de lui. Xond n'arrive plus à appréhender ses pensées. Ce qu'il paraissait redouter, c'est un « tribunal des expéditions », ce qui était incompréhensible. Est-ce par dérision qu'on l'appelle ainsi, car il expédie soit les affaires courantes, soit les condamnés au bûcher ?

— J'y ai réfléchi, annonça Xond, et je pense avoir reconstitué lettre après lettre le dernier mot. Il s'agit d'un Tribunal des Expiations.

Jea frissonna. Voilà qui était à la fois explicite et effrayant.

— Il ressasse aussi ce mot de coadjuteur, poursuivit Xond. Un coadjuteur était un personnage important dans l'ancienne Église du Christ, qui possédait encore quelques adeptes sur Mara quand nous l'avons quitté. Disons qu'il s'agit d'un adjoint, nommé Rinkel. Cobo le

redoute particulièrement.

— Il y a aussi ce moine amical.

— Oui, mais impossible de comprendre son nom. Voici la tour de la basilique de Terana dans les brumes du lointain. Elle s'élève à la même hauteur que l'ancien mausolée.

— Il y a des lumières qui clignotent, constata Jea.

— Le nouveau symbole, sûrement.

La navette contourna la capitale à distance, survolant des banlieues, des routes, des zones de fabriques. Partout les gens montraient de l'effroi, restaient statufiés sur place ou s'enfuyaient.

— L'écheveau des pensées épouvantées est en train de s'enrichir, fit Xond avec tristesse. Nous bouleversons la vie de cette population qui ne l'a pas mérité. Faut-il toujours que, pour abattre un régime autoritaire ou tyrannique, on doive commencer par semer la crainte ? J'ai des remords d'agir ainsi, même pour sauver une vie humaine. Je n'émetts aucun jugement de valeur sur Cobo, mais n'est-ce pas un trop grand déploiement de moyens ?

— Fallait-il que j'aille seul et sans armes provoquer le patriarche en un combat singulier, dont l'enjeu eût été la vie de Cobo ? répliqua Laur, agacé. Il faut en finir avec le culte de Ganeth, avec ce détournement de sa pensée. Il voulait remplacer l'obscurantisme par la lumière de l'intelligence et de la tolérance, et les grands maîtres de cette religion ont utilisé son rayonnement pour obscurcir encore plus les esprits, suspendre la liberté de penser librement, détruire la recherche scientifique dans ce qu'elle apportait de bénéfique aux habitants de Mara.

Il vit la moue dubitative de Jea, haussa les épaules. Ce n'était pas lui qui parlait vraiment de la sorte mais Cydras le Reclus, son père adoptif qui l'avait élevé. Il n'avait pas été un élève satisfaisant pour le vieil érudit : très tôt attiré par une vie d'aventures, des personnages hauts en couleur mais dévoyés, les filles faciles, les bagarres féroces, tous les affrontements en somme, physiques et autres, les joutes subtiles avec les potentats des diverses régions. Il était devenu Laur le Négociateur, celui qui pouvait traiter des marchés pour de riches négociants avec n'importe quel puissant. Ce rôle, cette gloire l'avaient bouffi d'orgueil à une époque, mais l'enseignement de Cydras affleurait désormais ses remords, ses regrets, les submergeait lentement.

CHAPITRE XXVII

Lorsque Fédor apprit qu'une effervescence inexplicable enflammait le marché hebdomadaire de Terana, il envoya une première patrouille de Chégenes commandée par un sous-officier, Markaty, habitué à réprimer les petits soubresauts de la population dans les endroits les plus douteux. En général, il s'agissait de mécontentements ponctuels sans gravité, affichés par quelques personnages suspects.

Markaty, à la tête de huit Chégenes, avança donc dans la foule épaisse qui fréquentait l'immense foire chaque semaine. Les marchands accouraient de loin proposer leurs produits, s'installaient dans toutes les rues, même les moins fréquentées, utilisant un aboyeur pour rameuter le client sur les grandes artères.

D'ordinaire, on s'écartait devant la patrouille des chevaliers ganethiens et un large fossé s'ouvrait, leur laissant la place nécessaire pour avancer au pas cadencé. Mais ce jour-là, ils se heurtèrent à un mur de dos tournés. Les gens discutaient sans paraître se soucier de la patrouille. Markaty ne parvenait pas à définir leur attitude. Fédor l'avait choisi car, malgré son autorité naturelle, sa brutalité sous-jacente, il était une figure bien connue dans Terana. Sans être populaire, il se faisait respecter. Aucun voleur à la sauvette, aucun charlatan ne se serait aventuré dans un face-à-face dangereux avec cet homme.

Ce jour-là, il flairait l'insolite, l'explosion proche. Sans insister, il s'écarta des gros noyaux de foule pour emprunter des passages plus déserts, et atteignit l'éventaire d'un certain Lagort, père d'un Chégane et informateur patenté du Patriarcat.

— La machine..., lui dit tout de suite ce vieil homme qui vendait des produits laitiers venant des Confins. C'est à cause de la machine qui survole les environs depuis l'aube. Cette nouvelle apparition enflamme les esprits, et chacun de dire que saint Ganeth nous envoie son sauveur.

— Quel sauveur ? s'emporta le sous-officier. Il n'y a qu'un sauveur, l'Église et Sa Sainteté. Le reste n'est que tricherie et hallucinations.

— C'est tout ce que j'ai compris, mais attention, il ne s'agit pas d'une simple excitation. Tout le monde s'attendait à ce prodige depuis que des êtres transparents ont été vus un peu partout. On sait que l'un d'eux, captif de Rinkel, va être traduit devant le Tribunal des

Expiations sous l'accusation de démonologie. Jusqu'ici, les habitants de cette ville demeuraient indifférents, mais les récits des campagnards ont bouleversé la population. Il aurait fallu remettre la foire à plus tard. Interdire l'accès de Terana à ces milliers de porteurs de la nouvelle.

Pour la première fois en dix ans, depuis que Markaty le connaissait, Lagort osait critiquer les Chéganes chargés de la police générale, du maintien de l'ordre, des opérations de recherches et d'espionnage. Le sous-officier faillit le menacer de sanction, mais se retint. Il aurait certainement besoin de cet homme dans les jours à venir, peut-être même avant la fin de cette journée qui débutait dans un malaise général.

En quittant le marchand de laitages, il se rendit à une colonne de communication avec le palais du Patriarcat. Ce réseau téléphonique était réservé aux chefs de patrouille qui chaque heure, plus souvent en cas de problèmes, devaient faire leur rapport. Markaty demanda à parler directement à Rinkel, mais ce fut son adjoint Fédor qui répondit :

— Nous savons qu'il y a eu une autre apparition. Il faut mettre fin à la foire. Restez là où vous êtes, nous mobilisons plusieurs cohortes. Elles encercleront toutes les rues et pousseront les marchands forains à l'extérieur.

Markaty faillit exprimer le fond de sa pensée et mettre Fédor en garde contre une telle opération, mais il termina son rapport et referma la colonne de communication. Il souhaitait que les cohortes réussissent à expulser les non-résidents, mais il en doutait.

Rinkel, absorbé par l'établissement du dossier d'accusation contre ce Cobo – Cobo le simulateur comme il l'avait baptisé dans son réquisitoire –, avait confié à Fédor son commandement habituel et le maintien de l'ordre dans la capitale. Il avait oublié, tant sa haine de l'inconnu était forte, que c'était jour de foire, et sous-estimait les nouvelles que les nouveaux arrivés diffusaient, nouvelles qui enflammaient les cœurs et qui bientôt animeraient dangereusement la foule.

Ce fut un censeur, venu lui soumettre une brochure douteuse, qui lui fit part des rumeurs incontrôlées qui mettaient la foule des acheteurs en grand émoi.

— Il y aurait eu une nouvelle apparition, et ceux qui l'auraient vue en auraient été terrorisés. Une masse énorme survole la région. Elle serait visible au sud de la ville.

Tout à son travail de haine, Rinkel ne réagit pas sur-le-champ ; il regarda son visiteur comme s'il était importun, mais le censeur se permit de préciser :

— Le sous-officier Markaty a déjà donné l'alerte. Votre adjoint Fédor a mobilisé six cohortes, et demandé à six autres de se tenir prêts.

Cette fois, Rinkel se dressa enfin et, sans répondre, quitta son bureau, hurlant dans les immenses couloirs qu'on lui amène Fédor sur-le-champ, alors qu'il commençait l'escalade de la plus élevée des tours du Patriarcat. Celle-ci, moins haute que celle de la basilique, surplombait la ville et les environs, les faubourgs et les banlieues populaires.

Un observatoire était installé sur la plate-forme. Araman III aimait venir observer le ciel à l'aide d'une lunette astronomique. Un ascenseur spécial le hissait jusqu'en haut de ces cinquante et quelques mètres, mais Rinkel n'y avait pas droit, et ce fut en nage et essoufflé qu'il parvint au sommet. Le Dr Fixelle, qui dirigeait ce service, comprit la raison de sa venue, et lui désigna en silence l'une des lunettes braquées sur l'horizon.

Rinkel aperçut la masse grise suspendue au-dessus du faubourg des Tisserands, ce qui l'irrita encore plus car ces gens-là passaient pour des tièdes, et même des libres-penseurs.

— Je l'ai signalée à votre adjoint depuis une heure, se défendit le docteur, se méfiant des réactions brutales du coadjuteur.

— Avez-vous procédé à une analyse ?

— Il s'agit d'une masse de céramique avec quelques éléments métalliques, mais il m'est difficile d'en dire plus. J'ai envoyé des observateurs sur place ; seulement, je doute qu'ils puissent y parvenir, tant la foule est compacte un peu partout.

À l'aide d'une autre lunette, Rinkel observa les rues de la ville. Aucune construction ne dépassait les deux étages, ce qui permettait au Patriarcat de plonger ses regards dans la moindre venelle. Le coadjuteur fut saisi, voire vaguement effrayé par la densité de cette populace qu'il méprisait. Il posa une question à ce sujet au docteur, qui répondit sans hésiter :

— Notre comptage approche les cinq cent mille. Les jours de foire habituels ne voient que cent mille personnes dans les rues.

Rinkel frémit. On ne pourrait jamais maîtriser cinq cent mille personnes, sinon en faisant un massacre tel que la vie future en serait à jamais tourmentée par le souvenir. Les habitants fuiraient Terana comme cent ans auparavant, lorsque les barbares décimaient les fidèles à coups de canon à sable. Il avait fallu deux générations pour que les descendants des fuyards reviennent. Araman III n'accepterait jamais une répression qui s'apparenterait à un génocide. Sans oublier que ce comptage était certainement faussé par cette volonté constante de minimiser les manifestations de colère populaire.

Juste comme Rinkel pensait demander audience au patriarche, le Dr Fixelle désigna une lampe qui venait de s'allumer :

— Sa Sainteté a pris l'ascenseur qui la conduit ici.

CHAPITRE XXVIII

La séance plénière du Collège des Pères se tint ce matin-là à dix heures et le cérémonial fut observé avec une exactitude sans faille. Les Pères, revêtus d'une chasuble aux broderies noir et or, étaient accompagnés jusqu'à la salle du Collège par des Chégenes en tenue d'apparat. Casaque blanc et rouge avec le carré des neuf cercles sur la poitrine et le dos, casque de fantaisie surmonté d'un plumet gigantesque de couleur rouge également. L'ouverture de la session était annoncée par des hérauts munis de trompettes baroques. Ils jouaient un air funèbre qui glaçait les sens de tous les occupants du Patriarcat.

Les Chégenes qui surveillaient étroitement Cobo en avaient eux-mêmes la chair de poule sur leurs bras nus. Cobo était enchaîné des mains et des pieds et une chaîne reliait ces deux entraves. On redoutait par-dessus tout qu'il ne s'envole, le confondant avec le Stomk. Sa translucidité n'était pas constante, variant avec les éclairages au point qu'il disparaissait subitement durant quelques secondes, semant l'affolement chez ses gardiens ; ou bien il s'opacifiait comme s'il se décidait à devenir aussi normal que ceux qui l'entouraient.

On le conduisit dans une immense cage préparée en toute hâte. Une fois qu'il fut à l'intérieur en compagnie de six Chégenes le surveillant étroitement, on ôta les fers de ses mains, mais pas ceux de ses chevilles. Il voulut s'asseoir ; des mains rudes le forcèrent à attendre debout l'entrée du Collège des Pères.

Ces douze personnages étaient tous des vieillards chenus, dont plusieurs se déplaçaient avec difficulté. On disait que l'un d'eux était né le jour de l'élévation du Mausolée de Ganeth, mais ce n'était peut-être qu'une légende. Un certain Eloïne présidait le Collège cette année-là. Il avait la réputation d'un hypocrite capable de sourire à l'inculpé en lui laissant croire à son indulgence, pour le condamner finalement au bûcher. Peu d'accusés échappaient à la vigilance des Pères, qui jugeaient sur accusation de flagrant délit alors que le Tribunal des Expiations instruisait les affaires. Le Collège, s'il ne condamnait pas sur-le-champ, cédait le pas au Tribunal.

Cobo se résignait au martyre, furieux de l'avoir lui-même exigé dans un excès de fausse bravoure. Il ne pouvait s'empêcher de trembler et

de transpirer abondamment. Ses gardiens pouvaient voir la sueur ruisseler sur ce corps vitreux comme une pluie d'orage sur une fenêtre, secrètement impressionnés, lorsque l'accusé buvait, de pouvoir suivre la progression du liquide à l'intérieur de ce corps où les organes se repéraient par quelques lignes, à peine esquissées sous les vêtements eux-mêmes translucides. Mais ce qui les choquait le plus était peut-être de deviner le flou des intestins.

— Accusé, levez-vous ! tonna un huissier ou un greffier tapi au pied de l'estrade.

Sa voix résonnait comme un gong pour l'accusé.

— Mais je suis debout depuis un moment, rétorqua Cobo.

Malgré sa frousse, il ne pouvait s'empêcher de répondre. Et sa voix haut perchée, accélérée, fit grimacer les juges.

— Taisez-vous. Qui êtes-vous ? bourdonna l'organe du président.

— Dois-je me taire ou répondre ? demanda Cobo au Chégane de droite qui fit les yeux ronds, grimaçant lui aussi.

— Mon nom est Cobo, je suis envoyé par Ganeth pour vous annoncer la venue de Laur le messie, dit-il en s'efforçant à une lenteur appliquée.

— Vous n'êtes qu'un menteur, un simulateur, un falsificateur, gronda le vieux président.

Ses voisins l'empêchèrent de se lever dans cet accès de colère qui le prenait. Sa voix était si basse qu'elle en devenait incompréhensible.

— Vous devriez dire la vérité, recommanda l'un des Pères assis non loin de Cobo. Avouez que vous êtes un démon et vous abrégerez votre comparution, ce qui vous évitera d'être soumis à l'interrogatoire des exorcistes-purificateurs.

— Qui c'est, ceux-là ? balbutia Cobo, effrayé.

Le moine Sébastolin n'avait pas reparu. Cobo songea que Rinkel avait dû lui interdire de rencontrer l'accusé.

— Pouvez-vous m'expliquer ce que sont les exorcistes ? insista-t-il.

— Taisez-vous ! martela le président.

Le Père voisin de Cobo lui confia, à voix basse, qu'il s'agissait de spécialistes en démonologie, qui soumettaient aux épreuves concluantes.

— Quelles épreuves concluantes ?

— Ça suffit ! s'emballa le président Eloïne.

— La vérité se tapit dans votre corps. Les exorcistes l'en extirperont, même s'ils doivent le démembrer. Ensuite, ils le recoudront proprement. C'est écrit dans la loi sur la recherche des créatures infernales.

Cobo retomba assis sous le coup de l'émotion. Sans ménagements,

des mains le remirent debout, mais il s'effondra à nouveau tandis que le président lui ordonnait de cesser cette comédie.

— Je suis faible, monsieur le président. Ma nature exige six repas par jour car je vis sur un rythme de vingt-huit pour cent plus rapide que le vôtre.

Voyant leur effarement à tous, il soupira :

— Bien sûr, vous ne comprenez pas que j'existe dans un flux spatio-temporel où soixante de vos minutes représentent quatre-vingts minutes de mon temps ?

À ce moment-là, un Chégane en grande tenue de la garde officielle pénétra dans la salle derrière Eloïne et murmura quelque chose à son oreille.

— La séance est suspendue, lança le président d'une voix sourde exprimant un grand émoi.

CHAPITRE XXIX

Le sous-officier Markaty espérait atteindre la prochaine colonne de communication pour demander des renforts avant que ses hommes et lui ne soient cernés par la foule. Surpris, les Chéganes ne comprenaient pas l'attitude hostile des gens. Peu à peu, on s'était mis à les regarder bizarrement, avant qu'une voix ne s'élève pour les conspuer.

— Les Chéganes ont arrêté l'envoyé du seigneur Ganeth et s'approprient à le condamner au bûcher. Ce ne sont plus de véritables défenseurs de la foi.

Malgré les armes à rayon, on les avait serrés de près, mais Markaty avait interdit de tirer, et il leur avait fallu se frayer un passage à l'aide de leurs longues matraques. En arrière-garde, deux hommes menaçaient les poursuivants de leur fusil, avec cette fois l'ordre de s'en servir si ces émeutiers se rapprochaient trop.

Parmi les cris et les hurlements incompréhensibles, le sous-officier avait cru entendre un nom, et il souhaitait mettre Rinkel ou son adjoint en garde contre cet homme. Il aurait voulu demander aux Chéganes s'ils avaient eux aussi compris la même chose, mais ils ne pouvaient courir aussi vite et parler.

La colonne de communication se trouvait au carrefour suivant, dans l'angle d'un mur. Une fois là, ils se mettraient en position de combat et s'il fallait abattre le premier rang des insurgés, ils n'hésiteraient pas.

Il fallait faire vite, arriver les premiers car les trois autres rues du carrefour se gonflaient d'une foule énorme, véhémence. Des armes archaïques comme des fusils de chasse et des épieux étaient brandies. Une fois la demande de renforts effectuée, Markaty estimait à vingt minutes, une demi-heure le délai avant l'arrivée de ceux-ci. Ils pourraient tenir jusque-là, difficilement au-delà.

— Sergent, la colonne, haleta à ses côtés un Chégane. Elle a changé de place.

Markaty en fut horrifié. On l'avait arrachée à son socle pour la planter au centre du carrefour. On pouvait voir la traînée de ses câbles sectionnés. Et, pire que tout, on avait déguisé cette colonne en chevalier ganethien, avec casaque et casque burlesques. Un spectacle navrant, propre à rendre fou de colère ou à accabler le corps d'élite. Percevant un flottement chez ses hommes, Markaty essaya de hurler

des consignes de discipline.

— Le moine ! entendit-il chuchoter sur un ton incrédule.

De l'artère en face d'eux arrivaient des milliers de gens excités, précédés par un moine qui allait pieds nus en brandissant un étrange étendard. Markaty était trop jeune et trop ignorant pour reconnaître l'ancien symbole ganethien représentant la planète Terre. Nul dans Terana, ni dans le reste de Mara, n'aurait pu expliquer ce qu'était la Terre, mais ce mot magique, enfoui dans la mémoire collective de tout un peuple, resurgissait et enflammait les cœurs, excitait les habitants contre les institutions ganethiennes.

Dans la foule apparaissaient de nombreuses pancartes où flamboyait le nom de Cobo, cet être translucide capturé dans les marécages de Lansome. Les gens avaient utilisé une peinture phosphorescente d'ordinaire réservée aux enseignes de boutiques. Markaty n'avait pas participé à la capture de cet être surnaturel, de ce démon comme le désignait Rinkel le coadjuteur, aussi était-il surpris de cette popularité spontanée.

— Le moine Sébastolin, lui souffla un des hommes, dont l'haleine brûlante trahissait une fièvre d'effroi. Nous ne pourrions pas tous les tuer, sergent. Nous épuiserons nos rayons bien avant.

Sébastien écarta ses bras sans lâcher son étendard. Un silence impressionnant s'établit en quelques secondes. Markaty en fut profondément marqué. Nul n'aurait pu obtenir d'une foule pareille une obéissance aussi rapide. Il était dans ses attributions de décompter les rassemblements même pacifiques. Entre leurs poursuivants et ce que dégorgeaient les trois autres avenues, le chiffre de dix mille était volontairement en dessous de la réalité. Markaty avait reçu une formation de Chégane, à savoir l'usage hautement prescrit de la langue de bois. Si bien que le sous-officier voyait, savait dans le fond de lui-même qu'il y avait à ce carrefour au moins une foule de cent mille personnes, mais que son entraînement spécial la lui faisait déclarer dix fois moins importante. D'un seul coup, il découvrait la faille de tout le système patriarcal, cette pyramide du mensonge minimisant la vérité de la base jusqu'au sommet. Depuis sa naissance, trente ans auparavant, Markaty vivait dans le faux-semblant et ne s'en était jamais aperçu. Mais ceux d'en face, prêts à les massacrer, avaient depuis longtemps décortiqué un système qu'ils ne supportaient plus. Une étincelle, ce Cobo translucide, avait fait tressaillir les populations. Ce moine Sébastolin, reprenant cette étincelle, allait en faire un incendie.

— Sergent, il faut tirer sur le capucin.

— Non, ce serait effroyable.

Sébastien approchait dans sa robe crasseuse de religieux, ses pieds

nus entourés de pansements sales, la barbe en broussaille mais le regard nouvellement impérieux.

— Tu ne tireras pas, sergent. Non parce que tu serais ensuite déchiqueté, mais parce que tu dois te réveiller. Laur, le messie de Ganeth, arrive. Il plane au-dessus des environs en cercles concentriques. Tout à l'heure, il survolera la basilique et le palais du patriarche. Tu peux griller dix, cent de nos amis, tu ne pourras venir à bout de l'immense foule qui nous suit. Les premiers rangs abattus, il en viendra d'autres, et encore d'autres, toujours, toujours d'autres car le jour du Seigneur est enfin arrivé.

Cette multitude ne cessait de s'enrichir de nouveaux venus qui, au loin, peut-être à des kilomètres de ces avenues immenses, poussaient les autres plantés devant eux pour avancer vers le centre-ville. Et bientôt, une vague énorme, un tsunami humain, submergerait tout.

Markaty se retourna, comprit d'un seul coup d'œil que sa patrouille se partageait entre indécis et résolu. Lui-même était aussi perplexe.

— Ce sale capucin puant ! disait l'un.

— Le patriarche est allé trop loin, répondait un autre. Sébastolin a raison, nous ne les tuons pas tous.

D'un seul coup la foule scanda une phrase incompréhensible au début, mais dont la puissance finit par révéler le contenu : « Nous voulons Cobo l'envoyé du messie. » « Nous voulons Cobo l'envoyé du messie. »

Et les premiers rangs avancèrent, poussèrent Sébastolin, submergèrent la patrouille d'où jaillirent quelques rayons meurtriers. Une douzaine de manifestants restèrent au sol, piétinés par les autres, comme le furent Markaty et ses hommes. Mais les fusils et les pistolets rayonnants ainsi que les casques de cuir furent rapidement récupérés. La foule poussait Sébastolin vers la forteresse du Patriarcat. Le flot grossissait de tout un apport des banlieues, certes, mais aussi des lointaines campagnes. Des trains de véhicules avaient été acheminés dans le plus grand désordre vers la capitale. Des convois de trente voitures qu'un tracteur essoufflé tirait péniblement à dix kilomètres à l'heure. Des milliers de los avaient été attelés à des charrettes et n'osaient pas manifester leur sale caractère. Ces bipèdes, sorte d'oiseaux coureurs aux ailes atrophiées, pouvaient se montrer dangereux avec leur éperon tranchant comme un rasoir. On le recouvrait d'un étui de cuir épais pour s'en protéger. Mais ce jour-là, matés par cette colère puissante qu'ils soupçonnaient au cœur de chacun des êtres humains entassés dans les véhicules qu'ils tiraient, les los se tenaient cois. La nouvelle de l'insurrection de la capitale s'était répandue à des distances importantes, car de petits malins de Terana avaient utilisé les colonnes de communication réservées aux Chéganes

pour alerter les régions retirées où les garnisons n'appartenaient pas à ce corps d'élite des Chevaliers. À cette distance du pouvoir central, ces garnisons montraient quelque relâchement dans la discipline et l'observation des lois ganethiennes.

Le message se résumait le plus souvent à quelques mots prononcés dans la hâte : « Un envoyé de Laur nous est venu », ou encore : « Laur le messie est en route. »

Sébastien le premier avait été surpris par l'impact de ses premiers sermons enflammés deux jours auparavant, une fois que Rinkel lui eut interdit, sous peine de comparaître devant son Tribunal des Expiations, de revoir Cobo. Malheureux et indigné le religieux avait quitté le Patriarcat, s'était retrouvé seul dans les rues. À la tombée de la nuit, un petit groupe l'avait pris à partie, lui reprochant de soutenir la dictature d'Araman III et d'être à l'origine de l'arrestation de cet envoyé de Laur. Bien entendu, il s'agissait de Laurentins qui, brusquement envahis d'espoir lorsque ces êtres translucides s'étaient manifestés dans les marécages, ne supportaient pas qu'il soit mis fin aussi brutalement à la réalisation de leurs vœux les plus secrets, mais aussi les plus ardents. Depuis cent ans, les nostalgiques de Laur le Négociateur, miraculeusement entraîné au ciel par Ganeth dans son Mausolée, l'adoraient en effigie sous forme d'icônes. Pieusement conservées dans les familles et les communautés, toutes reproduisaient le visage de Laur d'après un portrait de lui retrouvé dans la demeure de Cydras le Reclus. Un portrait dont on n'avait jamais compris avec quel produit il avait été peint. Certains se souvenaient d'une technique disparue qui permettait avec un appareil étrange, peut-être magique, de capter l'image des gens, des animaux, des paysages et de la reproduire en plusieurs exemplaires.

Sébastien, mis en cause par ces Laurentins, avait protesté de son innocence.

— Je suis allé trouver Araman III pour lui annoncer la bonne nouvelle de la révélation du prodige, avec dans mon cœur une joie immense, mais le coadjuteur a voulu démontrer que ce prodige n'était qu'une manifestation des forces du mal et le patriarche a suivi ses recommandations. Par prudence, je ne me suis jamais joint à vous autres Laurentins, mais dans mon cœur j'ai réservé une place de choix à Laur le Négociateur, et dans les marécages son icône est souvent présente au moins en un exemplaire dans les temples. On la dissimule en cas de visite des Chéganes, mais les fidèles vénèrent Laur comme le fils spirituel de Ganeth.

Malgré son humble apparence, Sébastolin possédait l'art du verbe, du discours simple et généreux qui allait droit aux sentiments innés des hommes. Les Laurentins le prièrent de prendre la parole dans une assemblée qui devait se tenir le soir même. Il se montra si émouvant,

si enflammé que les assistants se répandirent en ville, indignés que Cobo, l'envoyé de Laur, fût menacé du bûcher. Le hasard voulant que le marché hebdomadaire se tint le surlendemain, la flamme de la révolte se répandit rapidement, devint insurrection.

Autour de la forteresse du Patriarcat se pressaient au milieu de la journée plus d'un million de personnes, dont les vociférations couvraient jusqu'au bruit des sirènes et des trompettes de la garde d'honneur. Et puis le symbole des Ganethiens que les anciens n'avaient jamais accepté, transmettant le flambeau de ce refus à leurs descendants, ce symbole qui surmontait la basilique fut abattu. Et, en hâte, un électricien renommé reconstitua en illuminations l'ancien symbole, représentant la Terre et ses continents. Peut-être dix personnes, dans cette multitude, savaient ce qu'était la Terre, ce qu'étaient ses continents.

Les terribles canons à rayon pointaient aux meurtrières de la forteresse et l'on signalait, sur l'océan proche, l'apparition de galères de combat avec leurs sabords relevés découvrant des dizaines de ces mêmes canons. Mais on pensait que les Nats, originaires des marécages où leurs tribus vivaient dans des huttes, ne voudraient pas s'engager dans une guerre civile dont les leurs pouvaient devenir les otages.

On essayait de défoncer la porte principale donnant sur l'immense place de la basilique, mais on ne parvenait pas à l'entamer. Elle était faite d'un matériau inconnu dont la fabrication était réservée au Patriarcat et aux Chéganes.

C'est alors que Sébastolin fut hissé sur l'une des barbicanes, ouvrages avancés de la porte indestructible dont les insurgés s'étaient aisément emparés. Il se retrouva sur le dôme de cette construction où, effrayé et pris de vertige, il s'accrocha au ciment rugueux de ses pieds nus ravagés par des tumeurs profondes.

— Mes frères, nous viendrons à bout de cette forteresse où tout ce que nous haïssons se croit à l'abri, mais nous allons prier pour que Laur le Négociateur, qui survole la région dans son char merveilleux, daigne enfin venir nous secourir.

— Utilisons les canons à rayon contre la porte ! crièrent quelques excités.

Sébastien eut un geste d'agacement, certain que ces canons ne pourraient pas entamer ce matériau inconnu, et son doute fut confirmé lorsque plusieurs rayons tentèrent d'effriter les portes monumentales. Des traînées noires apparurent sur les immenses vantaux, mais lorsque l'alimentation des canons fut épuisée, on constata que pas un millimètre de ce blindage n'avait été entamé.

Alors, les premiers rangs s'agenouillèrent, puis toute la foule en fit

peu à peu autant et une prière murmurée s'éleva, une prière chuchotée par un million ou deux de personnes, qui produisit un bourdonnement assourdissant évoquant un gong menaçant. À l'intérieur de la forteresse, on fut tout autant englouti dans ce bruit encore plus énervant que les hurlements, les vociférations et les slogans revanchards.

— Nous prions Laur le Négociateur, messie de Ganeth, et nous demandons que Cobo, son envoyé, nous soit rendu.

CHAPITRE XXX

Araman III, depuis le sommet de la haute tour, gardait l'œil rivé à la lunette astronomique, la déplaçant pour suivre l'enfilade rectiligne des avenues et des rues, tout ce maillage de la capitale conçu à l'origine par Dorle le Prophète et poursuivi par les patriarches successifs. À perte de vue, les îlots d'habitations étaient découpés en carrés ou en rectangles bien délimités, si bien que de ce poste on pouvait découvrir l'ensemble de l'insurrection.

— Deux millions et demi de personnes, déclara le patriarche sans cesser d'observer les rues.

— Sa Sainteté en est-elle persuadée ? Je pensais cinq cent mille, proposa Rinkel.

— Laissez tomber cette langue de bois que nous cultivons depuis trop longtemps. L'enseignement de Dorle était gangrené et nous aurions dû réagir au lieu de le sanctifier.

La foudre s'abattant sur Rinkel n'aurait pas eu le même résultat. Il se vit mort, plutôt que d'accepter cette déclaration.

— Sa Sainteté...

— Nous y laisserons tous nos vies. Nous n'avons pas voulu ouvrir les yeux. Ganeth est monté au ciel avec Laur. C'est d'une importance capitale, mais non divine.

— Ganeth était dans son sarcophage au sein de son Mausolée et..., commença de réciter Rinkel.

— Dans son étrange véhicule, Laur, du moins celui qui se fait appeler ainsi, survole la campagne, les banlieues, les faubourgs et se rapproche à chaque tour de la basilique qui désormais arbore le symbole ancien, que Dorle voulut supprimer dans sa haine des véritables Ganethiens.

Il continuait de braquer sa lunette au gré de ses curiosités, montrant un grand sang-froid apprécié du Dr Fixelle qui jugeait la situation avec un réalisme brutal. Il approuvait cette déclaration d'Araman III, mais il aurait souhaité que le patriarche allât encore plus loin. Araman doutait depuis longtemps de la divinité de Ganeth. Il avait étudié les archives, les récits anciens, et parfois laissait échapper, en présence de Fixelle, des réflexions brèves mais éloquentes.

Le docteur avait une autre version de cet événement vieux d'un siècle. Ganeth gisait dans un sarcophage à l'intérieur de ce prétendu

Mausolée. Celui-ci n'était pas un tombeau, mais une fusée capable de disparaître dans l'espace, en direction de cette planète Terre dont Fixelle connaissait l'existence et une partie de l'histoire. L'idéologie de Ganeth prônait de retourner sur Terre chercher de nouveaux enseignements et de nouvelles techniques, mais aussi de nouvelles règles morales pour établir sur Mara une société paisible, capable d'accueillir la science avec à la fois enthousiasme et sens critique. L'effrayant Moyen Âge qui régnait sur Mara avait incité Ganeth à entreprendre cette mission sublime. Les Initiés découverts dans des cachettes diverses l'avaient puissamment aidé à construire sa nef sidérale. Malheureusement, avec sa mort était né le culte de sa personnalité, puis on l'avait divinisé à l'opposé de ce qu'il voulait, la puissance de la superstition. Les esprits obtus du temps avaient confisqué l'œuvre et la véritable parole d'un tel homme, d'un tel génie scientifique en le transmutant en une idole hiératique.

Fixelle ne croyait plus en un saint Ganeth ni en un messie. Il était l'un des rares à savoir ce que Ganeth avait un jour découvert, l'emballlement de la planète Mara qui avait accéléré son rythme spatio-temporel. Il ne pensait pas que d'autres planètes aient subi cette accélération, mais depuis quelque temps, il était certain qu'elle se réduisait lentement, s'effritait sans qu'il puisse toutefois le prouver.

— Rinkel il faut leur rendre cet être translucide, ce Cobo. C'est notre dernière chance. Il faut le transporter dans un lieu éloigné où il réapparaîtra et attirera alors cette énorme foule. Nous avons les moyens de réussir cette opération que je vous charge de réaliser sans tarder.

— Sa Sainteté, nous ne pouvons libérer ce démon qui fera de notre monde sa proie délectable. Sous son règne, nous deviendrons nous-mêmes des démons.

— Si vous en terminiez avec vos sottises, Rinkel ? Ce Cobo n'est pas un démon. Il ne vient sûrement pas de l'enfer.

— Sa Sainteté, ne sut que dire Rinkel, éperdu.

— Le réseau souterrain qui conduit au port. Dans les bassins couverts des galères de combat. Vous l'embarquez à bord de l'une d'elles, vous le conduisez rapidement jusqu'à cette chapelle où l'on aurait clandestinement transporté les cendres de Cydras le Reclus depuis Vasa.

— Sa Sainteté ! gémit Rinkel. C'est une chapelle maudite, interdite car les Laurentins s'y réunissaient. On l'a fermée depuis bientôt dix ans.

— C'est ainsi que nous obtiendrons la dispersion de cette foule. Il faut une heure pour atteindre à pied cette chapelle. Faites vite.

Accablé, Rinkel ne bougeait pas. Le patriarche s'emporta, ce qui

était très rare chez lui.

— Allez-vous obéir, oui ?

— Je ne peux pas, Sa Sainteté... Je ne peux pas accepter que le profanateur soit reconnu, à travers Cydras le Reclus, à travers ce Cobo. Non, je ne peux pas.

Araman III fit signe à son escorte.

— Arrêtez le coadjuteur et prévenez Fédor, son adjoint, de nous rejoindre au plus vite.

Rinkel, dans un réflexe incontrôlable, sortit son pistolet à rayon et le braqua sur le chef de la garde.

— Arrière, mécréants ! hurla-t-il. Vous êtes donc aveugles que vous ne voyiez pas qu'Araman III est désormais possédé du démon, que ce Cobo enfermé dans nos sous-sols a réussi à pénétrer l'âme du plus haut personnage de l'Église ganethienne ? Un croyant sincère ne peut parler ainsi de Laur le profanateur, de Cydras le cynique. Je vous ordonne d'arrêter Araman et de le conduire dans une geôle. Qu'il rejoigne son maître le démon Cobo et que l'on réunisse en hâte les exorcistes. Ils auront du travail avec celui-ci et l'autre, le translucide.

— Rinkel, tenta Fixelle, vous menacez directement Sa Sainteté. Acceptez cette solution. Que la foule nous tourne le dos et se précipite vers cette chapelle interdite où reposeraient les cendres de Cydras le Reclus, ce qui d'ailleurs est moins que certain. Mais c'est un symbole. La forteresse dégagée, nous pourrions envisager de reprendre la situation en main.

— Taisez-vous ! Vous êtes vous-même possédé du démon. Il y a longtemps que je vous surveille, que je vous guette. Je sais que vous doutez de la divinité de Ganeth, qui ne serait qu'un vulgaire alchimiste ou quelqu'un de cette catégorie. La passion coupable de la connaissance scientifique, cette curiosité qui vous tient jour et nuit, vous induit dans l'erreur la plus condamnable. Vous aussi serez traduit devant le Tribunal des Expiations, mon tribunal. Comme vous tous, dit-il en s'adressant à la garde d'honneur que commandait le capitaine Rolin. Vous, Rolin, serez condamné au bûcher, ainsi que tous vos hommes, tout le monde.

— Donnez-moi votre arme, dit le capitaine avec fermeté. Les ordres de Sa Sainteté sont exécutables sur-le-champ.

— Vous refusez de m'obéir ? hurla Rinkel, et sa voix couvrit le bourdonnement des prières qui montaient de la ville, vous refusez ? Sachez que le grand juge du Tribunal des Expiations dispose de son entière autonomie et peut faire comparaître le plus haut personnage de l'Église. C'est dans la charte que rédigea Dorle, et vous le savez fort bien.

Rolin crut pouvoir avancer, mais un rayon le traversa au niveau du

cœur, dans un nuage puant de chair grillée. Rinkel fusilla deux autres gardes. Puis, visant soudain Araman III, il le tua. Il écarta ensuite Fixelle, s'approcha du parapet et, appuyant sa main droite sur la pierre, franchit l'obstacle d'un bond, pour aller s'écraser cinquante mètres plus bas, causant la mort de plusieurs manifestants.

CHAPITRE XXXI

Des Laurentins employés dans la forteresse se réunirent secrètement en toute hâte et décidèrent d'ouvrir les lourdes portes donnant sur le parvis de la basilique. Ils n'étaient qu'une douzaine mais se connaissaient tous et n'avaient jamais été soupçonnés d'appartenir à ce schisme de l'Église ganethienne.

— Nous devons affronter les Prétoriens de la Porte. Ils sont nombreux et bien décidés à se battre jusqu'à la mort.

— Un des canons à rayon a été amené en réserve et se trouve, recouvert de sa bâche, à proximité, dans le renforcement de la conciergerie. Nous pourrions l'atteindre sans éveiller l'attention et le braquer sur les Prétoriens.

Ils décidèrent de se faufiler jusqu'à ce canon l'un après l'autre. Mais le premier qui sortit revint tout de suite, très excité.

— Araman a été tué par Rinkel qui s'est suicidé en se jetant du sommet de la haute tour.

Ces comploteurs ne prirent pas le temps d'épiloguer sur la nouvelle, dans laquelle ils ne virent qu'une aide du ciel. Laur, le messie qui survolait la région, venait à leur secours.

— Profitons du désarroi pour attaquer les Prétoriens.

Ces derniers, qui venaient d'apprendre l'effroyable nouvelle, ne savaient s'il fallait pleurer le patriarche ou leur chef suprême. Fédor avait pris le commandement des Chéganes, mais il ne provoquait pas chez ces fanatiques la même vénération respectueuse que son prédécesseur. Les Prétoriens accusaient le coup, se demandant qui donnerait les ordres désormais.

Le rayon meurtrier du canon dont s'étaient emparés les Laurentins résolut à jamais leur perplexité. Sur leur élan, les conjurés envahirent la conciergerie et déclenchèrent l'ouverture des immenses portes.

Déjà surpris par la mort de Rinkel, dont le corps était dans un tel état qu'on ne l'avait reconnu qu'aux insignes de son casque et de sa casaque, les insurgés s'engagèrent avec circonspection à l'intérieur du Patriarcat, où ils découvrirent les corps en partie carbonisés des Prétoriens. Sébastolin s'avançait en tête, courageusement, se moquant de la mort.

Les conjurés laurentins se manifestèrent ; outre la confirmation du suicide de Rinkel, ils annoncèrent la mort d'Araman III.

— Il faut délivrer l'envoyé du messie, le seigneur Cobo, lança d'une voix vibrante Sébastolin.

Lorsque le Collège des Pères avait mis brutalement fin à sa séance, Cobo avait été reconduit dans sa cage. Il mourait de faim et de soif, nul ne se préoccupant de son sort. Il avait beau crier, personne ne venait. Ces immenses sous-sols se faisaient l'écho d'étranges rumeurs semblables à celles d'une mer hargneuse s'acharnant sur une côte rocheuse. Au cours des deux heures suivantes cette rumeur devint tempête et ses hurlements, toujours sur de très basses fréquences cavernueuses, mettaient en vibration son corps translucide aux molécules accélérées. Il ne se sentait pas très bien, redoutait de se briser comme un cristal fragile.

Et puis ce fut pire. Un flot tumultueux envahissait certainement les sous-sols, allait faire exploser la porte de sa cellule, le noyer comme un rat dans sa nasse. Effectivement, la porte s'ouvrit brutalement et, projeté en avant par la masse humaine qui derrière lui engorgeait les couloirs, Sébastolin apparut.

— Seigneur Cobo, le peuple vient vous délivrer.

L'ancien fonctionnaire de la Fédération galactique, profondément terrorisé par les événements antérieurs, ne parvenait pas à se libérer de cette cuirasse de profonde méfiance à l'abri de laquelle il essayait de survivre. Même Sébastolin lui paraissait suspect, tout comme cette foule qui s'écrasait à sa porte, se laminant dans l'étroitesse de celle-ci. Ceux qui s'y laissaient coincer se démenaient furieusement, hurlant de douleur. Un spectacle peu fait pour le rassurer.

— Seigneur Cobo, le messie survole Terana. Nous venons vous délivrer. Seigneur Laur doit attendre votre apparition pour daigner nous honorer de sa suave présence.

Pendant des heures, il allait vivre un rêve proche du cauchemar. Pressé de toutes parts il ne pouvait que s'abandonner. On le délivra, mais lorsqu'il sortit de sa cage, on n'osa l'approcher tout d'abord et à chaque pas qu'il faisait la foule en faisait deux en arrière. Seul Sébastolin posa sa main sur son bras transparent. Le tissu de sa manche, totalement invisible, le surprit. Il avait toujours pensé que cet être surnaturel était nu. Et puis l'engouement populaire fut tel que peu après, dans ce ralenti qui apportait de la majesté là où il n'y avait qu'excitation populaire, Cobo fut enlevé de terre, emporté à bout de bras au-dessus des têtes, acclamé, conduit par des milliers de fous joyeux jusqu'à la salle du trône où, lors de son arrivée, sa cage avait été exposée à la curiosité du patriarche. Il finit par comprendre, au travers de ces proclamations vociférées sur un ton sépulcral, que non seulement Araman III mais aussi Rinkel étaient morts. Comme tout à l'heure dans sa geôle, des dizaines de milliers de gens voulaient pénétrer dans la salle immense, assister à son intronisation. Malgré la

taille de cet endroit, la plupart des insurgés restèrent à l'extérieur. Cobo se trouva assis sur cette cathèdre imposante de laideur et de grotesque. Trop monumentale, trop ridicule pour sa chétive personne. Et, par un effet inattendu, la couleur noire de ce trône accentuait encore sa transparence, si bien que, déjà petit, malingre et translucide, il disparaissait presque. À ses pieds, on se tordait le cou pour essayer de le dénicher entre les bras énormes du siège, on commençait à se poser des questions sur la nature divine de cette créature peu représentative. Si bien qu'on propulsa au premier rang une brave femme âgée qui portait, enveloppée dans une riche étoffe qu'elle s'était ruinée pour se procurer, une collection de cadres rectangulaires. Cobo, toujours aussi effaré, contempla cette inconnue en se demandant ce que le destin lui réservait. Mais la foule gronda avec une sorte de joie sadique.

— Montre-les-lui, Galvina.

La vieille femme s'agenouilla sur la première marche du trône et, tant bien que mal, escalada les autres ainsi.

— Dis-nous lequel est Laur le messie, dit une voix de stentor.

C'était celle d'un certain Bicchux, boucher de son état. Il élevait des los qu'il abattait jeunes lorsque leur chair était encore tendre.

Un aïeul de ce Laurentin acharné avait assisté à l'élévation du Mausolée.

Sébastien s'approcha, très inquiet.

— Seigneur, ce sont là des icônes et...

— Sébastolin, écarte-toi, lança Bicchux. Nous avons le droit de savoir, avec tout le respect que nous ressentons pour le seigneur Cobo représentant notre messie.

Galvina, effondrée sur la dernière marche, tendit les icônes l'une après l'autre. Toutes représentaient la fameuse scène de l'élévation du Mausolée avec, incrusté dans un coin, le visage de Laur le Négociateur. Cobo ignorait qu'une image authentique, une photographie prise par le détenteur d'un appareil, peut-être le seul existant sur la planète, en était l'original maintes fois copié. Les peintures d'après cette photographie étaient seules authentifiées depuis toujours par des experts, docteurs de la foi laurentine.

Cobo regardait ces tableaux sur bois abondamment enluminés sans bien réaliser ce qu'on attendait de lui. Cette multitude ne se rendait nullement compte que le vacarme ambiant l'abrutissait de ses fréquences trop basses, que leurs mouvements au ralenti le mettaient sur les nerfs. Jusqu'à leurs rires certainement joyeux qui se transformaient en ricanements effroyables.

Agacé, il prenait une icône, lui jetait un regard, la passait à Sébastolin avec lassitude. Et puis soudain, dans le coin gauche de la

suivante, il découvrit le visage de Laur. Il n'avait pas changé en une année. Cobo pointa son doigt sur le portrait finement dessiné.

— Voici Laur, le messie de Ganeth.

Sébastolin éleva à deux mains l'icône et, dès lors, ce fut du délire. Bicchux le boucher vint se prosterner en demandant pardon au pied du trône et Cobo, qui lui aurait bien flanqué un coup de pied au derrière, l'évacua d'un geste désinvolte de la main.

CHAPITRE XXXII

À bord de la navette, après de longues heures d'efforts Xond pénétra les pensées de Cobo et les analysa scrupuleusement avant de les authentifier formellement.

— Il ne s'est pas rendu compte que je captais son esprit tant il était anxieux, dévoré par des terreurs à la fois précises et imaginaires. Il vit sur des souvenirs récents tout à fait désagréables, et je crois savoir qu'il a comparu devant un tribunal qui soudainement a abrégé son interrogatoire, le laissant dans l'expectative.

— En somme tu as péché dans son psychisme comme on le ferait dans un trou d'eau trouble. Ton logiciel d'éthique t'y autoriserait donc ?

— En cas de danger encouru par un humain, oui, et j'ai estimé que Cobo était menacé. J'en retiens deux enseignements. Il crève de peur mais n'en persiste pas moins dans ses rêves de devenir, sinon un dieu, du moins un objet de culte. Il souffre constamment de la faim et de la soif. Son corps, vivant dans une accélération relative, a besoin de plusieurs repas par jour et de litres d'eau supplémentaires. Je crains que cet état de faiblesse, dû à la malnutrition et à la déshydratation, n'influe sur son mental, justement, ne le projette dans une sorte d'exaltation proche du délire. Ce qui expliquerait son obstination sans faille, sa mégalomanie.

La navette avait survolé les environs de la ville de Terana sans que Laur envisage d'affronter la capitale ou de se porter tout de suite au secours de Cobo. Ils avaient enregistré une certaine agitation dans les quartiers les plus populaires et découvert le rôle que jouait ce moine venu des marécages en compagnie de Cobo. Xond effectua quelques recherches précises, apprit que le nom de ce religieux était Sébastolin et qu'il portait à Cobo une grande vénération.

— Il le prend réellement pour l'envoyé d'un messie, qui ne serait autre que vous.

— Que pouvons-nous faire ? Sous prétexte de sauver Cobo, nous irions contre sa volonté profonde de rester sur Mara et d'y régner comme un envoyé divin le ferait. Allons-nous l'embarquer de force ?

— J'ai même été choqué par certaines anomalies discrètes, précisa Xond. Dans une sorte de cache qu'il essaie de verrouiller comme l'on verrouille son inconscient, Cobo entretient une idée dérangeante. Qui

se résume à ceci : si on le condamne au martyre, il est disposé à le subir s'il conduit à la divinisation, ou à défaut à une sacralisation qui le hisserait au rang d'idole vivante. Je n'aurais jamais imaginé que cet être quelconque, insignifiant, cultivait une pareille ambition.

— La juges-tu immorale ? demanda Jea.

— Le processus est estimable, mais la finalité me choque.

Durant la nuit, ils restèrent en vol stationnaire à une grande hauteur. Xond passa des heures à démêler ces enchevêtrements de pensées multiples. Il avait marqué celles de Cobo d'une balise virtuelle, mais eut beaucoup plus de mal à en faire autant pour le psychisme de Sébastolin.

Il en arriva à une analyse assez troublante du comportement de ce religieux et essaya de l'expliquer à ses amis humains, sans pouvoir jurer qu'il ne se trompait pas.

— Le moine s'efforce à l'humilité mais ce n'est pas dans sa nature profonde. Avant qu'il n'aille évangéliser le marais, il aspirait à de hautes fonctions mais ne put y accéder. J'ignore pourquoi, et je ne veux pas perdre mon temps à le découvrir. À son crédit, je porte la commisération. Il est bouleversé par le malheur des autres, le mode de vie effroyable des marginaux des marécages. Cobo fait partie de ses protégés. Il nourrit cette humilité acharnée de ce besoin de pathétique. J'en arrive à me dire que, si Sébastolin revenait vivre en ville, et surtout dans le Patriarcat, ses ambitions de jeunesse, qu'il pense avoir détruites, reviendraient en force pour diriger son avenir. Ce que je peux assurer sans risque, c'est qu'il va tout faire pour libérer Cobo, même au prix d'une insurrection, voire d'une révolution sanglante.

Laur et Jea purent vérifier l'exactitude de cette analyse tout au long de cette journée mémorable. Sébastolin se démena pour enflammer les foules, et un afflux de gens de l'extérieur gonfla les effectifs des insurgés qui atteignirent rapidement un nombre incroyable. Muets de surprise ils purent, grâce aux caméras et aux sondages mentaux de Xond, suivre minute par minute l'évolution de la situation. L'assassinat du patriarche et le suicide de Rinkel, pour aussi logiques qu'ils apparussent, les impressionnèrent.

— C'est la fin de l'Église ganethienne telle qu'elle existait sans véritable fondement religieux. Les Laurentins, puisque c'est ainsi que vos fidèles, Laur, se nomment, vont prendre le pouvoir avec l'aide de Sébastolin. Ils choisiront Cobo comme chef spirituel, mais c'est le moine qui régnera.

— Cobo ne se contentera pas d'un rôle spirituel qui l'écarterait des joies matérielles. Est-ce que les gens comme lui peuvent espérer mener une vie dissolue à la tête de l'Église ? Sur Lazaret 3, il était amateur d'orgies. Cobo est un cynique et le moine n'est pas au bout de ses

surprises lorsque notre ami sortira de sa stupeur. À t'entendre, Xond, j'ai en effet l'impression qu'il est sous l'emprise d'une drogue puissante.

— Il ne peut s'adapter au décalage de la vie sur Mara par rapport à son propre rythme. Le moindre bruit devient vacarme sépulcral pour lui, et chaque geste, chaque mouvement des gens l'accable de leur lenteur. Les Maraïens n'en finissent pas de se déplacer, de s'exprimer, de s'exalter dans l'ivresse de la liberté retrouvée. C'est insupportable pour un homme aussi nerveux que Cobo.

— Mais, murmura Jea, s'il fait l'amour avec une Maraïenne, les mots doux qu'elle prononcera deviendront bourdonnements entêtants, et ses soupirs d'alcôve des grognements bestiaux ? Ai-je raison ?

Xond secoua sa tête délicate avec un sourire un peu confus.

— Oui, c'est cela même.

Cobo monta donc, toujours dans un état second, sur l'immense trône du patriarche. Xond disposait, à bord de la navette, de caméras volantes de la taille d'un petit oiseau qui auraient pu, comme de minuscules missiles, descendre vers la forteresse et se glisser dans les différentes salles.

— Nous pourrions suivre cette étrange cérémonie qui se déroule. Il me semble que Cobo soit d'une grande perplexité en cet instant, mais j'en ignore le motif. Il se trouve face à un dilemme qu'il espère résoudre. Dans cet état de torpeur profonde, il n'éprouve pas de véritable inquiétude, pense surmonter l'épreuve. Je préfère réserver l'envoi de ces caméras volantes à d'autres circonstances plus urgentes.

La navette prit de l'altitude. Ils désiraient se mettre à l'aplomb de la capitale sans être aperçus. Dès lors, les caméras leur fournirent des images et des sons. La ville ne pouvait plus accepter un seul arrivant, elle débordait de partout, dans tous les sens. Les remous en pleins carrefours devenaient furieux, donnaient l'impression que les gens se chevauchaient, marchaient sur des corps écrasés.

— Tous veulent se diriger vers le parvis de la basilique et surtout le Patriarcat. Si personne ne peut briser ce raz de marée, les victimes seront innombrables.

— Cobo appelle, dit soudain Xond. Il vous appelle vous surtout, ajouta-t-il en désignant Laur de sa petite main fine, cristalline.

— Votre présence lui devient nécessaire pour asseoir son élévation au rang d'idole et de saint. Sébastolin le presse dans ce sens, exige votre apparition. De crainte des réactions de cette foule qui pourrait d'un coup se retourner contre Cobo et lui.

CHAPITRE XXXIII

Lorsque, d'une voix lente et basse, il réclamait à boire et à manger, Sébastolin faisait la sourde oreille. Un envoyé céleste du messie de Ganeth ne pouvait se comporter comme n'importe quel Maraïen. Il était pur esprit aux yeux de cette foule toujours présente qui refusait d'évacuer le palais. Et, en dépit des dimensions de celui-ci, on refusait du monde. La forteresse orgueilleuse était pleine comme un œuf, depuis les sous-sols au sommet de la plus haute tour. Tout en bas on pillait les réserves, on dispersait les archives, on détruisait les salles de torture des exorcistes, on ouvrait les portes des geôles mais les prisonniers n'y gagnaient pas pour autant la liberté, la masse des curieux empêchant toute sortie au-dehors. La moindre des pièces du palais, le plus petit recoin étaient occupés, fouillés, pillés. On ne pouvait dire que la multitude grouillait, même aux yeux d'un témoin maraïen, car il était impossible de bouger d'un pouce. Se gratter le nez, par exemple, entraînait des reproches du voisinage. On restait les bras collés au corps, en espérant que, lassés et repus du spectacle, les plus blasés reflueraient peu à peu.

Cette situation expliquait que Cobo ne puisse se retirer dans une pièce discrète pour s'abreuver et manger un peu, mais surtout boire à satiété. On ne pouvait faire appel aux Chéganes pour le maintien de l'ordre. D'ailleurs, ce corps d'élite avait mystérieusement disparu, paraissait avoir fondu dans cette marée humaine. On apercevait un casque sur la tête d'un enfant, une casaque enfilée par un homme, mais qu'étaient devenus les Chevaliers ? Nul ne le savait, et jamais le mystère ne fut éclairci. Certains dirent qu'on en avait jeté des brassées dans les grandes chaudières du palais, d'autres qu'on les avait hachés menu, réduits en une pâte envoyée ensuite dans les égouts.

Cobo commença de s'énervier :

— Écoutez-moi, Sébastolin, je suis à bout de résistance et je vais m'évanouir, tomber dans un coma profond faute d'être réhydraté et nourri. Ce sera le spectacle d'un pur esprit inconscient ou bien celui de me voir boire et manger.

Le moine dut se rendre à l'évidence, mais regardant autour de lui désespéra d'obtenir de la nourriture et de l'eau. Il cherchait une solution lorsqu'il aperçut le boucher Bicchux. Ce dernier, après son insolente contestation, se morfondait de remords au pied du trône.

— Psstt, fit-il en se penchant.

Bicchux releva la tête, se déplaça en rampant sur les marches, n'osant se relever face au seigneur Cobo. Le moine le pria de faire le vide dans la pièce à côté où l'envoyé du messie voulait se recueillir pour entrer en communication avec Laur. Ragaillardi par cette mission, Bicchux siffla ses collègues bouchers. Une bonne demi-douzaine répondit présent et débaya le terrain. Cobo, à demi conscient, crut même voir voler des gens lancés depuis cette pièce, toujours dans cette ambiance ralentie qui tournait au cauchemar, cette cinématique engourdie avec ces basses fréquences qui lui rappelaient des concerts de cuivres genre hélicon ou contrebasse et de percussions, style grosses caisses et tambours funèbres de la planète Tanathie.

Sébastien remercia Bicchux et lui demanda si par hasard il n'avait pas quelque chose à se mettre sous la dent. De son bourgeron aux poches multiples, le boucher sortit des galettes fourrées à la viande de bébé los. Le pire pour Cobo fut de se lever, de faire la dizaine de pas nécessaires pour s'enfermer dans cette pièce mitoyenne. Il faillit s'écrouler, ne le fit qu'une fois la porte refermée à double tour. Cet endroit était appelé offertoire car le patriarche s'y retirait pour y boire et manger au cours des audiences publiques, offrant la boisson et les aliments à saint Ganeth. Il y avait de l'eau au robinet mais on avait pillé les aliments. Sébastien trouva un gobelet écrasé au sol, lui redonna une forme plus appropriée et ne cessa, empêtré de lourdeur, d'aller et venir du robinet à la bouche de Cobo. Ce dernier, impatient, avala des litres avant de pouvoir s'asseoir puis de se relever. Il mordit dans les galettes, leur trouva un goût suret d'avoir séjourné par cette chaleur dans les poches du boucher, mais il ne joua pas les délicats et avala le tout, à grand renfort de gobelets d'une eau épaisse comme un sirop. Il poussa un soupir de bien-être, et Sébastien un plus grand de soulagement.

— Seigneur Cobo, le messie Laur ne doit plus tarder. Sinon nous ne pourrons jamais nous justifier aux yeux de cette incroyable multitude. Ils sont au moins neuf cent mille dans la forteresse, et peut-être six ou sept fois plus qui essaient d'y entrer. La superficie totale de ce palais est de trois cent mille mètres carrés. À raison de trois personnes environ par mètre carré, mon compte n'est nullement exagéré. Si le moindre doute, la moindre suspicion s'emparent des esprits, nous disparaîtrons, comme viennent de disparaître les Chéganes.

— Ils ont disparu ? fit Cobo, alerté.

— Complètement, peut-être dévorés par cette ogresse qu'est une foule aussi monstrueuse et aussi furieuse. On retrouve juste quelques casques, quelques casaques. Seigneur Cobo, appelez le messie avant qu'il ne soit trop tard !

— Vous n’imaginez quand même pas qu’il va, sur un claquement de doigts, apparaître dans cette foule qui est si compacte qu’elle ne lui laisserait même pas un passage, même pas une petite fissure pour avancer.

— Avec l’aide de Bicchux et des siens, nous pouvons grimper sur la plus haute tour. Mais oui, ce serait tout à fait symbolique ! s’enthousiasma le moine. Araman y a été tué, Rinkel en a franchi le parapet pour se suicider. Merveilleux. La foule évacuera le palais pour se précipiter sur le parvis d’où on verra Laur le messie dans toute sa gloire. Je reviens, je vais demander à Bicchux d’ouvrir le passage.

— Attendez, la plus haute tour, c’est combien de marches d’escalier, hein ? Je n’arriverai jamais en haut. Je suis encore dénutri, déshydraté.

— Je m’en occupe. Ne pensez-vous donc qu’à boire et à manger ?

Cobo trouva le temps long, tandis que la panique le gagnait peu à peu. Il n’avait pas imaginé que des millions de personnes s’entasseraient, se bousculeraient, se piétineraient pour l’approcher, et la pensée de s’imposer à ces idolâtres fanatiques commençait de l’épouvanter. Cette image idyllique, qu’il cultivait au départ de Lazaret 3 où il se voyait dans une apothéose de lumière, bénissant des fidèles prosternés, se fissurait, laissait place à une réalité cauchemardesque, avec ce ralenti obsédant de toute vie, la gravité intolérable des bruits, la confusion des couleurs en taches déplaisantes de gris, de violet sale, de noir. Cette apparente mollesse des Maraiens ne le rassurait nullement, au contraire. Il était plus vif qu’eux mais en raison de leur nombre, ils le coinceraient si par hasard il déplaisait, et, comme pour les Chéganes, on ne saurait retrouver la plus petite parcelle de sa personne. Il ne pouvait envisager de vivre désormais sous cette tyrannie populaire en même temps que dans une autre dimension.

Le moine revint avec ces bouchers fiers-à-bras. Sans explication, Bicchux le souleva comme une plume.

— Il y a bien un ascenseur, mais il s’est écrasé en fond de cage, surchargé de gens qui ne cessaient de le faire monter et descendre.

Toujours dans un rêve cotonneux, il se sentit emporté dans les airs, posé sur ces grasses épaules dans un bruit de glas bourdonnant. Cette foule indolente s’écartait dans l’interminable escalier, n’en finissant pas de s’agenouiller quand il apparaissait aussi ridiculement juché sur les épaules de ce tueur de los dont le remugle l’indisposait jusqu’à la nausée.

L’ascension n’en finissait pas avec cette décomposition traînarde de chaque mouvement. La tête chamboulée, il voyait le pied du boucher s’appuyer sur une marche trois secondes durant, puis encore autant pour que l’autre jambe donne l’impulsion. Sébastolin lui annonça, de

sa voix de trombone à coulisse, qu'il y avait quatre cents marches à gravir. Un exploit, mais un exploit qui durerait une heure de son temps à lui. Et désormais il en serait ainsi, il n'en finirait pas de trépigner de tant de placidité dans la moindre activité quotidienne, craignait à la longue d'en devenir fou furieux.

Ils finirent malgré tout par se rapprocher du sommet. Le corps d'Araman avait disparu lui aussi, et l'on ne devait jamais le retrouver, pas plus que celui du Dr Fixelle que les manifestants n'avaient pas épargné. Étourdi, à nouveau très assoiffé et affamé, Cobo vacilla quand il reprit contact avec le sol, sous le regard effrayé de Sébastolin. Il s'approcha de la rambarde pour s'y appuyer. Le spectacle de ces millions de gens qui cernaient la basilique et la recouvraient jusqu'au sommet de grappes humaines accrochées à la moindre saillie, à la moindre corniche, lui fit fermer les yeux. Il essaya de les ouvrir en reportant son regard au loin, mais la marée noire s'étendait à perte de vue. Comme si toute la planète se retrouvait à ses pieds. Dans l'attente de l'apparition du messie, du sauveur.

Xond seul pouvait capter le message du huale qui, collé à son corps au niveau de la taille, n'avait jamais quitté Cobo. Il prétextait quelques prières à dire pour s'écarter et parler doucement à son cristal. Qu'il suppliât ses amis de lui venir en aide. « Que Laur apparaisse sinon ils vont me dévorer, dévorer le moine. Ils ont dévoré les Chevaliers ganethiens, les prêtres, les employés de ce palais. Ils sont insatiables, cannibales, terrifiants. »

CHAPITRE XXXIV

Xond et ses androïdes eux-mêmes restaient effarés devant l'ampleur que prenait cette révolution contre l'Église ganethienne. Les compteurs s'affolaient et sur les écrans les chiffres défilaient à toute vitesse, dépassaient déjà les quatre millions de personnes.

— Cobo diffuse des ondes douloureuses. Il souffre véritablement et tout laisse à penser que la cause en est la différence temporelle entre lui et cette foule.

— Celle-ci est déjà monstrueuse, non seulement par sa densité mais par le bruit qu'elle produit, admit Laur.

— Cobo appelle au secours par l'intermédiaire de son huale.

— Comment a-t-il pu le dissimuler au moment de son arrestation ? s'étonna Jea.

— Le cristal prévient que si vous n'apparaissez pas rapidement, les Maraïens, lassés d'attendre, se retourneront contre Cobo et le traiteront de charlatan. Son apparence translucide ne le sauvera pas de la colère des déçus.

— Si j'apparais, je ne ferai que confirmer ma divinité et celle de Ganeth, ce qui est hors de question.

— Tu ne vas tout de même pas laisser assassiner Cobo ! cria Jea, furieuse.

— Il a ce qu'il a cherché. Il s'imaginait que ce serait possible d'apparaître, de disparaître et de revenir quand bon lui semblerait sur Mara, avait négligé cette contrainte terriblement astreignante du passage d'un spatio-temps à un autre plus rapide. Il me supplie d'apparaître comme le messie de Ganeth, mais ne manifeste pas le désir d'en finir et de s'enfuir, renonçant à cette maudite entreprise.

— Tu n'as jamais cherché à l'en dissuader, insistait Jea, tu spéculais même sur ce que pourrait rapporter cette escroquerie au sentiment religieux.

— Nous avons une image inconnue prise par la caméra du Stomk éventuellement. Mais l'oiseau a disparu depuis pas mal de temps. Peut-être a-t-il été abattu et la caméra greffée jetée avec la tête. Mais ce n'est qu'une hypothèse, annonça Xond.

Le couple en resta pétrifié. Folq abattu, dépecé comme une vulgaire volaille ?

— Nous effectuons une analyse plus stricte de cette série d'images

assez floues. Un flou que pourrait expliquer la vitesse en vol de Folq. Ou bien l'objectif a été endommagé.

Par contre, les caméras diffusèrent les images de Cobo tout en haut de la grande tour du Patriarcat, en compagnie du moine Sébastolin. Laur se pencha vers l'écran, impressionné par la silhouette épuisée de cet être translucide qu'environnaient une demi-douzaine de gros individus malpropres.

— Une sorte de garde prétorienne, dit Jea. Cobo me paraît mal à l'aise, même si, sur son visage translucide, les expressions n'apparaissent presque pas. Mais dans son attitude générale, il trahit une grande tristesse, un accablement.

— Il est terrorisé à la pensée que Laur refuserait d'apparaître à la foule, murmura Xond. Je vous ai exprimé mes réticences sur cette entreprise-là, mais ne pensez-vous pas qu'une apparition, même fugitive, lui permettrait de se ressaisir et d'éviter le pire ? Regardez.

Des images de la foule entassée sur le parvis et sur toute la hauteur de la basilique apparurent. Ils se demandaient comment les gens pouvaient ainsi s'accrocher aux gargouilles et ornements en pierre du monument. Mais le pire était le grondement de plus en plus fort qui montait de centaines de milliers de bouches.

— Le messie, Laur le messie, dit simplement Xond. Ils scandent cette exigence, et quatre millions de personnes la reprenant affoleraient n'importe qui.

Il alla consulter d'autres écrans réservés au fonctionnement et aux déplacements de la navette.

— Nous sommes à l'aplomb du palais et pouvons nous rapprocher de la haute tour.

— Et alors ? s'emporta Laur. Vais-je descendre d'une échelle de corde, ou allez-vous me treuiller pour que je rejoigne Cobo ? Est-ce ainsi qu'un messie doit apparaître aux yeux des fidèles ? Je ne suis même pas translucide comme Cobo. De quoi aurais-je l'air ?

— La navette va impressionner tout le monde, dit Jea. N'est-il pas possible d'organiser une mise en scène ?

— Apothéose lumineuse, pétards, rayons laser ? Et puis quoi encore ? rugit Laur. Jamais de la vie ! Je ne veux pas accréditer cette religion. Ganeth était un génie scientifique, pas un dieu. Il faut en finir.

— En sacrifiant Cobo ?

— Non.

— Mais alors, se permit de dire Xond, une banale apparition de vous, descendant de la navette au bout d'un câble comme un être humain et non comme un dieu, fera réfléchir les plus sceptiques, les plus intelligents, ceux qui sauront communiquer aux autres ce qu'ils

pensent de cette mascarade qui dure depuis des siècles, de cette religion fabriquée, d'abord clandestine et ensuite au grand jour.

Avant de répondre, Laur examina une dernière fois toutes les images disponibles et se laissa convaincre.

— Je vais boucler un harnais, préparez le treuil. Mais c'est au risque de me faire massacrer par cette foule qui aura du mal à accepter la banalité de mon entrée en scène.

— Nous allons descendre lentement ; il y aura au moins trente mètres entre nous et le belvédère de cette tour.

Laur se retrouva dans la soute de la navette. Un androïde crochetait le mousqueton du câble, tandis que l'écoutille de trappe s'ouvrait sur le vide. La foule extasiée s'apaisait, se mettait à prier devant cette étrange et énorme machine arrivant du ciel. Ils essayaient de s'agenouiller alors qu'ils étaient étroitement serrés les uns contre les autres, dans l'impossibilité de bouger.

Un des androïdes était en communication avec Xond dans les étages supérieurs. Laur distinguait à peine le visage de Cobo levé vers lui. Effrayée, émouvante, cette goutte de verre aux contours mal définis.

— Xond vous demande d'attendre, dit l'androïde.

— Il en donne la raison ?

Jea, qui s'était assise au bord du vide, poussa un cri.

— Mais c'est Folq ! Enfin, il me semble que ces lignes brisées et ce nuage vitrifié lui ressemblent beaucoup...

Le Stomk translucide venait d'apparaître dans la bourrasque des exclamations poussées par ces millions de gens, sans qu'on puisse en déterminer l'émotivité. Émerveillées, irritées, effrayées, déçues ?

Laur s'approcha de l'ouverture. C'était bien Folq qui descendait vers le belvédère comme un tourbillon gélatineux. D'un coup, il piqua et saisit Cobo dans son énorme bec trapu, à peine souligné d'un trait plus sombre. Le malheureux se débattit, coincé dans les deux mandibules ; puis Folq le fourra dans son nichoir et remonta vers la navette. Avant de replier ses ailes pour éviter de les accrocher au rebord de l'ouverture, il donna un dernier élan et atterrit tranquillement sur ses pattes à l'intérieur de la soute.

— Bonjour la compagnie ! Heureux de vous voir en bonne santé.

— On s'en va, lança Laur, refermez l'écoutille.

Xond, qui voyait et entendait tout, manœuvra pour que la navette bondisse vers le ciel.

— Nous rejoignons l'Ogive, annonça-t-il dans l'interphone.

Cobo, éberlué, sortait du nichoir, regardait Jea, Laur, les androïdes encore sous le choc. Et puis, sur son visage que la lumière artificielle opacifiait suffisamment, ils virent naître un sourire ravi.

— J'ai fait un drôle de cauchemar, dit-il d'une voix trop aiguë. Eh bien, je suis heureux moi aussi de vous retrouver, mais je vous en prie, ne me répondez pas tant que je reste dans cet état de transparence. Je ne supporte plus les bruits qui font de vos voix des tambours, ni ce ralenti qui décompose vos gestes de façon si agaçante. Je suppose que nous en avons terminé avec Mara et la religion ? Que nous allons nous décider à songer sérieusement à rejoindre la Terre. Ne me répondez surtout pas, inclinez juste la tête, même si cela doit vous prendre une demi-minute. Et ensuite, fourrez-nous en cellule de contraction temporelle, Folq et moi, que nous rejoignons le domaine des hommes normaux.

POSTFACE

Roland C. WAGNER

À partir du milieu des années 60, l'accroissement progressif des parutions de la collection Anticipation – qui passe de deux à sept titres mensuels en l'espace d'une décennie – contraint le Fleuve Noir à recruter de nouveaux auteurs, déjà connus ou encore inédits, ainsi qu'à inciter des habitués d'autres collections de la maison à faire leurs premiers pas dans le domaine de la science-fiction. Dans la première catégorie, les noms de Pierre Barbet, J. & D. Le May, Louis Thirion, Jean-Pierre Andrevon – sous l'incroyable pseudonyme d'Alphonse Brutsche –, Pierre Pelot – qui signe alors Pierre Suragne –, Paul Béra ou Gilles Thomas viennent spontanément à l'esprit. Les transfuges du roman policier, d'espionnage ou d'aventures, eux, s'appellent Pierre Courcel, André Caroff, Jacques Hoven, Dan Dastier, Christian Mantey, Piet Legay... et G.-J. Arnaud.

Né en 1928 en Camargue d'une famille issue des Corbières, ce dernier a vingt-trois ans lorsqu'il écrit son premier roman, *Ne tirez pas sur l'inspecteur*, qui obtient le prix du Quai des Orfèvres. Néanmoins, le succès du *Salaire de la peur* de son quasi-homonyme contraint Georges-Jean Arnaud à prendre un pseudonyme, Saint-Gilles, premier d'une longue lignée de noms d'emprunt. Depuis, il a rédigé plus de quatre cents romans – soit une moyenne de huit par an, son record en la matière s'établissant à *vingt-sept* ! Pour plus de détails, le lecteur se reportera utilement à l'Omnibus *L'Homme noir*, qui comporte une préface pleine d'enthousiasme de Michel Rossillon, ainsi qu'une bibliographie, forcément impressionnante, de cette œuvre titanesque qui aborde la quasi-totalité des genres populaires, du roman noir à l'érotisme, de l'espionnage au fantastique, de l'aventure à la science-fiction.

Les Chroniques de la Grande Séparation, dont les trois volumes initiaux sont parus, à raison d'un par an, entre 1971 et 1973, constituent les premiers pas en Anticipation de l'auteur de *La Compagnie des Glaces*. Il est clair que celui-ci, qui avoue ne pas être amateur de science-fiction, a cédé à la demande de son éditeur, comme d'autres de ses collègues cités ci-dessus. Comme eux également, il a l'habitude de passer sans crier gare d'un genre à

l'autre, à la manière des grands auteurs populaires, mais la transition vers la S.-F. est plus difficile, en raison de la spécificité de ses outils thématiques et de narration. Certains, d'ailleurs, s'y cassent les dents ; échouant à appréhender l'essence du genre, ils se cantonnent dans des poncifs qui vont le plus souvent de pair avec une méconnaissance des faits scientifiques les plus élémentaires. D'autres s'en tirent par la transposition ; c'est par exemple le cas de Jacques Hoven, dont les meilleurs titres sont ceux où il recourt aux thèmes et aux techniques du roman colonial ou de la littérature d'espionnage. Mais G.-J. Arnaud, en dépit de son manque d'intérêt avoué pour la S.-F., va d'emblée s'inscrire au cœur du genre – pour en détourner aussitôt certains clichés.

L'un des principaux thèmes, sinon le thème dominant de la collection Anticipation, a toujours été les relations entre des peuples ne se trouvant pas sur le même barreau de l'échelle de la civilisation. Quand ce ne sont pas des extraterrestres superévolués qui viennent rendre visite à la Terre – ou tenter de la conquérir –, ce sont nos descendants qui découvrent des mondes moins avancés sur le plan social et/ou technique. Et, naturellement, ces rencontres parfois inopinées débouchent plus souvent qu'à leur tour sur de bonnes vieilles guerres interstellaires, qui constituent la toile de fond de nombre d'intrigues quand elles n'en sont pas tout simplement le moteur principal. Certains auteurs, comme Peter Randa ou Pierre Barbet, se sont pour ainsi dire spécialisés dans la S.-F. militaire et la résolution brutale des conflits, tandis que des gens comme B. R. Bruss ou Louis Thirion ont préféré proposer des solutions plus pacifiques, mais tous sacrifient à cette thématique qui reste dominante jusqu'à la fin des années 70.

Il n'est donc pas étonnant que le spectre d'une guerre flotte à l'arrière-plan des *Chroniques de la Grande Séparation*. Seulement, ce conflit est terminé depuis des siècles au moment où débute le récit, et l'on n'en voit que les séquelles... Tout se passe comme si G.-J. Arnaud, considérant ce thème inévitable, choisissait de l'évacuer le plus vite possible pour pouvoir mettre en avant des préoccupations plus personnelles : la guerre lointaine qui a coupé la planète Mara du reste de l'Univers est avant tout un prétexte pour décrire un monde pseudo-médiéval où la Science est considérée avec un peu plus que de la méfiance. Il s'agit à l'évidence d'une manifestation du Syndrome Hiroshima, cette inclination des auteurs de science-fiction à mettre en scène des sociétés postcataclysmiques obscurantistes par essence. Et il paraît tout aussi clair que l'on peut voir dans cette tendance une résurgence de la vision « classique » de la chute de l'Empire romain.

À de marginales exceptions près, le roman historique manque à la panoplie de G.-J. Arnaud. C'est pourtant dans ce genre qu'il trouve le

moteur des *Croisés de Mara*, sans doute parce qu'il se sent *a priori* plus à l'aise pour créer un Moyen Âge de fantaisie que pour inventer de toutes pièces une société future, surtout s'étendant sur un grand nombre de planètes. On peut supposer que c'est également pour cette raison que *Les Monarques de Bi* repose sur une situation de type colonial, et que la Fédération galactique ne sera décrite qu'à travers l'un de ses bagnes, le *Lazaret 3*, tandis que *Les Ganethiens* revient sur Mara pour revisiter le thème initial, avec un changement de paradigme en guise de prime.

Cette absence de véritable extrapolation sociale – puisque les schémas sociologiques procèdent de simples transpositions – peut paraître étonnante de la part de l'auteur de *La Compagnie des Glaces*, et le fait qu'il fasse ses premières armes dans la science-fiction avec les *Chroniques de la Grande Séparation* ne suffit pas à l'expliquer.

À moins de prendre en compte le facteur *space opera*.

En effet, une proportion considérable des titres publiés entre 1951 et 1971, date de la parution des *Croisés de Mara*, fait appel, d'une manière ou d'une autre, au voyage dans l'espace. Même en excluant les ouvrages où celui-ci n'est qu'un prélude au saut dans le temps ou dans quelque autre dimension improbable, et les histoires d'invasions extraterrestres, dans lesquelles les soucoupes volantes ne font généralement que jaillir du haut des cieux, il reste que la moitié – au moins – des romans parus pendant les deux premières décennies d'existence de la collection peuvent être qualifiés de *space operas*. Il est également clair que le Fleuve Noir était demandeur de ce type de récit, qui avait la faveur du public.

Or, si le *space opera* constitue peut-être le cœur même de la S.-F., il est aussi l'un des avatars du genre dont les archétypes sont les plus difficiles à manier, car ils ont tôt fait de se transformer en clichés. Les choix opérés par G.-J. Arnaud lors de la conception des *Chroniques de la Grande Séparation* semblent indiquer qu'il avait compris cela, et une bonne partie de sa démarche est guidée par la volonté d'éviter ou de détourner les figures imposées qui ne lui conviennent pas. Ainsi, le voyage dans l'espace, quoique participant à la problématique globale, n'est jamais au centre du récit, mais au contraire escamoté, relégué *entre* les intrigues. Tout comme le motif de la guerre, il se retrouve en toile de fond, réduit au rang d'utilité, d'élément de décor – ce qui n'empêche pas ces deux thèmes de participer à la création d'un cadre familier à l'habitué de la collection.

Néanmoins, en faisant passer le voyage dans l'espace au second plan – celui d'une commodité –, G.-J. Arnaud se prive de la possibilité de mettre sur pied une société galactique cohérente. Toute civilisation dépend des communications, l'expression est bien connue. Si l'univers de *La Compagnie des Glaces* fonctionne si bien, c'est – entre autres –

parce que l'extrapolation des communications y est particulièrement soignée – alors qu'elle est réduite à sa plus simple expression dans les *Chroniques de la Grande Séparation*, où la Fédération est condamnée à demeurer une vague entité politique, une de ces constructions partielles dont le lecteur comble instinctivement les parties manquantes. À ce titre, elle prend valeur de symbole, et ce qui pouvait passer pour une faiblesse à première vue se révèle un avantage considérable. Plutôt que l'Empire lui-même, étudions ses marches, semble se dire G.-J. Arnaud, qui n'a sans doute pas oublié la leçon du roman noir, où les sociétés se dévoilent le plus souvent à travers leurs bas-fonds, leurs déviances, leurs marginaux. *Lazaret 3* est, à ce titre, exemplaire, avec sa faune cosmopolite et interlope, reflet déformé d'une civilisation qui demeure à jamais inaccessible.

Plutôt que la guerre, montrons ses conséquences. Montrons les mondes relégués aux marches de la civilisation. Montrons Mara qui a souffert plus que toute autre planète de ce conflit – et qui continue à en souffrir, puisque le temps y passe dix fois plus vite que dans le reste de l'Univers. Montrons le monde colonial figé des Monarques de Bi. Montrons un baignage spatial et ses pensionnaires.

Laur et ses compagnons sont en quête de la Terre, mais jamais ils ne l'atteindront car c'est sur Mara que se trouve leur destin. C'est là-bas qu'on a besoin d'eux, pas sur une mythique planète originelle impossible à localiser. Ce renoncement à leur quête, tout symbolique qu'il puisse paraître lui aussi, a peut-être tout bonnement été motivé par le désir de mettre un terme à la série. Il est vrai qu'en un sens, *Lazaret 3* donne un peu l'impression de tourner à vide du point de vue de l'intrigue, mais son intérêt est ailleurs, dans l'ambiance empreinte de tristesse et de nostalgie, dans les descriptions truculentes et colorées, dans l'absurdité de cet univers carcéral – toutes qualités que l'on retrouve quelques années plus tard dans *La Compagnie des Glaces*. Avec ce roman, G.-J. Arnaud tenait déjà tout l'aspect émotionnel de la série, mais il lui manquait encore le cadre approprié ; la glaciation et le chemin de fer le lui ont fourni. On peut même parler de filiation directe, car il ne s'écoule que six ans entre la parution de *Lazaret 3* et celle du premier volume de *La Compagnie des Glaces*.

Durant cette période, G.-J. Arnaud n'est pas simplement passé d'un monde clos à un autre, d'un satellite pénitentiaire aux trains d'une Terre plongée dans l'obscurité ; il en a profité pour explorer, dans des romans policiers comme *L'Homme noir* ou *La Maison-piège*, d'autres facettes de ce thème – qu'il poussera à bout au début des années 80 avec ce chef-d'œuvre d'enfermement littéraire qu'est *Bunker-parano*. Dans tous ces livres, et dans bien d'autres du même auteur, de *La Dalle aux maudits* au *Festin séculaire* en passant par *L'Enfer du décor*, la délimitation de l'espace joue un rôle primordial. Circonscrit à une

maison, à un village, le huis-clos impose sa dynamique à tous ces ouvrages, dont la logique exige une solution *interne*. Le monde extérieur demeure vague et lointain, il n'exerce aucune influence réelle sur le déroulement de l'intrigue.

Le parallèle avec *Lazaret 3* est saisissant. Nous sommes dans un cas de figure où le microcosme, reflet déformé de l'univers qui l'entoure, a fini par phagocyter celui-ci – ou plutôt par le rejeter hors du roman lui-même. Le satellite pénitentiaire possède la même valeur symbolique que le pâté de maisons de *L'Homme noir* ou le hameau de *L'Enfer du décor*, et c'est faute d'avoir trouvé une solution réellement interne que Laur repart sur Mara pour qu'on l'y « reconnaisse comme dieu ».

Candide revient cultiver son jardin.

Ce retour aux sources a également pour effet de refermer le huis-clos plus vaste que constitue la trilogie originelle, un huis-clos composé de trois systèmes fermés – Mara, Bi et le lazaret – insignifiants en comparaison de l'immense et inaccessible civilisation galactique. La décision finale de Laur est une acceptation de la logique de son monde natal, cette même logique qu'il a fuie à bord de l'*Ogive* à la fin du premier tome. Le huis-clos se referme, mais il est avant tout mental, tout comme dans les romans noirs ou fantastiques cités plus haut. Il n'y a pas de murs plus solides que ceux que l'on érige à l'intérieur de son esprit, semble dire G.-J. Arnaud – une idée qui constituera l'un des thèmes majeurs de *La Compagnie des Glaces*.

Les Ganethiens, écrit plus de vingt-cinq ans après *Lazaret 3*, peut être lui aussi qualifié de huis-clos planétaire. La solution extérieure que pourrait représenter Laur aidé de la formidable puissance technologique de l'*Ogive* est en effet éliminée d'une manière qui montre bien que, durant tout le roman, le lecteur a eu affaire à deux systèmes fermés : d'un côté, les passagers du vaisseau spatial ; de l'autre, la population de Mara. Cobo et le Stomk sont les seuls à interagir avec les deux groupes, mais leurs rapports sont faussés à la base par le double décalage temporel dont ils sont victimes – et dont leur transparence représente un symbole élégant. Le fait que ce soit le second qui enlève le premier dans les dernières pages pour l'emmener à bord de l'*Ogive* paraît d'ailleurs indiquer qu'ils forment à eux deux un *troisième* système, dont la logique n'est ni celle de Laur, ni celle des Maraïens. Ils constituent, à ce titre, les véritables héros de cet opus final, ce dont témoigne la place qui leur y est accordée. En un sens, ils constituent même un genre de solution extérieure, mais uniquement au problème fondamental de Laur et de ses compagnons, qui vont enfin voir la Terre. Sur Mara, ils ne parviennent qu'à semer un désordre insensé, et la barrière entre pensée rationnelle et pensée mythique risque d'en sortir un peu plus renforcée.

Voilà une planète qui n'est pas près de s'en sortir. Le huis-clos se referme, mais quelques personnes ont pu échapper entretemps à son implacable logique. Le destin de Laur n'est pas sur ce monde qu'il ne reconnaît plus car trop d'années locales ont passé pendant son absence – et, de toute manière, il n'a plus envie d'être un dieu. La quête est ranimée, et la déclaration finale de Cobo semble indiquer qu'elle aboutira, cette fois. Quant à Mara, elle suivra sa voie, et finira peut-être par s'en sortir, tout comme la Terre de *La Compagnie des Glaces*.

Cette conclusion *a posteriori* constitue à l'évidence un refus du messianisme, du mythe de l'homme providentiel. Il est vrai que G.-J. Arnaud a abondamment traité ce thème par ailleurs, dans son autre cycle de S.-F. Alors, plutôt que de risquer la redondance, et peut-être aussi parce que l'idée de Laur divinisé régnant sur Mara lui paraissait trop simpliste après la folle complexité de *La Compagnie des Glaces*, il a choisi de saborder le dénouement socio-mystique que suggérait la fin ouverte de *Lazaret 3*. Et, au bout du compte, c'est bien la logique du *space opera* qui resurgit inopinément : non seulement le voyage a changé le voyageur, mais l'un des rôles principaux est dévolu à un gros oiseau extraterrestre au caractère pour le moins désagréable.

Des quatre romans composant *Les Chroniques de la Grande Séparation*, *Les Ganethiens*, écrit après la mort de la collection qui a déterminé les autres, est celui qui traite de la manière la plus directe le thème dominant évoqué plus haut : les contacts entre peuples dits primitifs et civilisations soi-disant évoluées. Les Maraïens, pour la plupart, vivent les événements décrits de la même façon que les habitants de Sodome et de Gomorre ont vécu – du moins, dans certains titres d'Anticipation – la destruction de leurs villes par des navires extraterrestres : comme des manifestations d'origine divine. Néanmoins, ce qui se passe à bord des ovnis n'a pas grand-chose à voir avec ce qu'on serait en droit d'attendre, et la dimension tragique qui existait dans les romans précédents s'efface au profit d'une farce noire, où l'indécision des occupants de l'*Ogive* va de pair avec l'aveuglement de certains responsables maraïens. Toute cette agitation est bien vaine, puisqu'il n'y aura pas de messie.

André Ruellan dit que, lorsqu'on se repenche sur quelque chose en quoi l'on avait cru, on l'aborde généralement sous l'angle de l'humour. Même si *Les Ganethiens* n'est pas à proprement parler un livre désopilant, il est clair qu'il tire sa force d'une certaine distanciation face à une situation qui, comme on l'a vu, s'enferme dans une spirale d'absurdité. Il y a bel et bien eu changement de paradigme, et l'on peut reconstituer cette évolution, tant dans les nombreux huis-clos qui parsèment l'œuvre de G.-J. Arnaud qu'au fil de l'évolution des multiples intrigues de *La Compagnie des Glaces*. Logiquement, le sens

lui-même des *Chroniques de la Grande Séparation* en est lui aussi modifié. Le messianisme, même éclairé, n'apparaît plus comme une solution. Ce n'est pas d'un dieu que Mara a besoin, et Laur n'a plus rien à y faire. Ayant rompu ses dernières attaches avec son monde natal, il peut espérer atteindre la Terre. Enfin.

Le Loup pendu, 4 novembre 1999.

Numérisation :
version 1 / mai 2014
1^{er} de couverture : **Yona**
Scan : **Jehan**
OCR, MEP : **deathpurple**
Relecture : **proDclic**